

Mort Virtuelle

ET AUTRES CONTES FANTASTIQUES



NESTI
VEONEN
Editions

Peinture : Philippe Jozelon

GUILLAUME
ROOS

Mort Virtuelle

Huit contes fantastiques

Guillaume Roos

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQEN :
(voir le résumé de l'ouvrage en fin de volume)

- *La légende de Billy Ray*, 2015

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqen.com

© Guillaume Roos, 2015

Tous droits réservés pour tous pays

La mort d'Alexandre Boleskine

Après toutes ces années, je le revois encore comme si c'était hier, planter son regard dans le mien et me poser cette question surréaliste : « Et si tu n'étais pas obligé de mourir... ? » Il se tenait debout, près de la fenêtre de ma chambre. Du parc à l'extérieur, un soleil rasant filait entre les lames du store vénitien et striait son manteau beige foncé. Quand je pense au temps qui a pu s'écouler depuis cette journée, je me dis que c'est incroyable, et pourtant je me souviens encore parfaitement des moindres détails. Cependant, il faut dire que ce n'a pas été une journée comme les autres : c'est le jour où ma vie a basculé.

Je m'appelle Alexandre. Alexandre Boleskine. Je suis né à Paris, au mois d'août 1944. Pendant toute mon enfance, ma mère s'est plu à répéter à qui voulait l'entendre que j'ai poussé mon premier cri au moment précis où le premier soldat américain est passé devant notre fenêtre du rez-de-chaussée, comme si j'avais voulu saluer les libérateurs. Elle aurait alors dit à la sage-femme d'aller demander son nom au jeune G.I. et ce serait la raison pour laquelle je me suis appelé Alexandre « Fitzgerald » Boleskine. Une jolie petite histoire qui a émaillé ses conversations jusqu'à ses derniers jours et dont aujourd'hui encore je ne suis pas certain qu'elle soit vraie. Bah ! Peu importe, en fait. Ça l'amusait tellement de raconter ça.

Mon père était banquier. Je n'ai malheureusement que bien peu de souvenirs de lui, j'étais très jeune lorsque le cancer nous l'a enlevé. Cependant, grâce à une série d'investissements très profitables qu'il avait faits dans des entreprises chargées de la reconstruction d'après-guerre, ma mère et moi avons vécu largement à l'abri du besoin.

Je crois avoir eu une enfance des plus classiques avec un parcours scolaire normal : d'abord la communale de mon quartier, puis le lycée et quelques années d'université. Quand j'ai eu vingt et un ans, j'ai eu la possibilité de me faire embaucher en tant que courtier en banque, grâce aux recommandations d'un vieil ami de mon père. Il s'est rapidement avéré que j'avais un véritable don pour repérer les bons placements. Bien vite, je me suis vu confier la charge des plus importants portefeuilles d'actions gérés par notre agence. Mon ascension dans le monde semé d'embûches de la haute finance en surprit plus d'un, et moi le premier pour tout dire. Avant mes trente ans, j'étais devenu le plus jeune directeur financier que la banque ait connu jusque-là et j'étais à la tête d'une confortable fortune.

Deux mois après mon trentième anniversaire, le même crabe infâme qui m'avait déjà privé de mon père est revenu pour chercher ma mère. La maladie l'a emportée en quelques semaines, ne laissant derrière elle qu'une traînée couleur cendre d'absence et de non-dit.

Je passai les dix années qui suivirent à me construire une vie professionnelle des plus florissantes, au détriment de ma vie privée, malheureusement. En effet, arrivé à l'âge où beaucoup se félicitent de la réussite scolaire du petit dernier, je vivais seul dans l'hôtel particulier que mes confortables dividendes m'avaient permis de m'offrir.

Oh, surtout, n'allez pas vous imaginer que je n'étais pas heureux, loin de là. Mais c'est vrai que, par moments, ma grande maison me paraissait un peu vide.

Puis vint ce jour funeste. Du fait de mes antécédents familiaux plutôt chargés, j'avais toute ma vie été suivi de très près par mon médecin, mais toutes les précautions du monde n'empêchèrent pas la pince du crabe de se refermer sur moi. C'est arrivé pernicieusement, comme toujours avec cette sale bête. Cela faisait déjà quelques jours que je me sentais plus fatigué qu'à l'accoutumée, affaibli, avec des douleurs lancinantes dans les membres. J'ai tout d'abord mis cela sur le compte d'une grippe que j'aurais pu couvrir, mais un soir, en sortant du bureau, je suis tombé, inconscient sur le trottoir. Tout portait à croire que j'étais victime d'une attaque. Hospitalisé en urgence, il s'est avéré qu'il ne s'agissait que d'un malaise cardiaque sans grande gravité, certainement provoqué par le stress et le manque de repos.

Cependant, alors que j'étais en observation, mes analyses de sang ont révélé quelque chose d'autre, quelque chose de beaucoup moins bénin. Après m'avoir fait subir une batterie d'examens tous plus désagréables les uns que les autres, on m'a diagnostiqué une forme de leucémie fulgurante. En l'espace d'à peine quelques semaines, mon état s'est impitoyablement dégradé. Je fus rapidement transféré dans le meilleur service d'oncologie que ma fortune personnelle pouvait m'offrir, dans une petite clinique privée à la campagne. Malheureusement, en dépit des nombreux efforts des médecins et du personnel hospitalier, le mal progressa vite. Contemplant ma fin de plus en plus proche, je passais des journées entières, seul dans ma chambre, à regarder les arbres se balancer dans le vent par la fenêtre en ressassant mes regrets et mes doutes. Qu'allais-je donc laisser derrière moi ? N'étais-je pas passé à côté de ma vie ?

Un soir, alors que je m'étais assoupi, assommé par les médicaments, l'infirmière me réveilla pour m'annoncer que j'avais un visiteur. Je lui demandai qui cela pouvait bien être. Elle me répondit que la personne avait demandé à être annoncée comme étant « un vieux camarade ». N'ayant pas la moindre idée de qui pouvait se cacher derrière ce « vieux camarade », je permis à l'infirmière de le laisser entrer.

Elle revint quelques secondes plus tard avec un homme en manteau. Il portait un chapeau de feutre enfoncé sur ses yeux qui m'empêchait de voir son visage. Il remercia l'infirmière et ferma la porte derrière elle. Puis il se dirigea vers la fenêtre comme s'il ne m'avait pas vu et se planta là, silencieux.

— Bonsoir, me risquai-je après quelques instants, désormais très intrigué par la conduite de cet homme que je ne reconnaissais absolument pas.

— Bonsoir, répondit-il en retirant poliment son chapeau.

— Je... Nous connaissons-nous ?

— Non, pas tout à fait. Moi, je te connais.

— Mais qui êtes-vous ?

— Cela n'a pas d'importance. Pour le moment, du moins. Considère-moi comme un ami.

— Un ami ?

— Oui. On a besoin d'amis quand on est dans ton état, non ?

Je ressentais un malaise de plus en plus profond. Quelque chose me dérangeait dans l'attitude énigmatique de cet homme. Dans une certaine mesure, j'aurais pu dire qu'il me faisait presque peur. J'étais sur le point de lui demander de partir quand il prononça ces mots qui résonnent encore en moi aujourd'hui :

— Et si tu n'étais pas obligé de mourir ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Excusez-moi ?

— Tu n’as pas envie de mourir, si ?

— Je ne comprends pas.

— Tu es malade. Très malade. Je pense que je ne t’apprends rien. Tes jours, voire tes heures, sont comptés. Si je pouvais t’offrir la possibilité de vivre, de ne pas succomber au mal qui te ronge, que serais-tu prêt à me donner en échange ?

— Mais le médecin est formel, je ne...

— Là n’est pas la question, me coupa-t-il d’une voix ferme. Les médecins sont familiers de certains domaines auxquels je n’entends certainement que peu de chose, mais en revanche j’ai accès, pour ma part, à quantité de savoirs dont ils n’ont pas la moindre idée. Alors, quel prix mets-tu donc sur ta vie ?

Troublé au-delà des mots par le discours étrange de cet inconnu, je restai interdit, la gorge serrée, observant sa silhouette qui se découpait sur les lattes du store vénitien. Et soudain, il éclata d’un rire sifflant et dit comme s’il m’avait fait une bonne blague :

— Bien sûr, tu ne sais pas quoi répondre. C’est évident. Tu ne sais même pas de quoi je peux bien être en train de te parler !

Il s’avança dans la lumière et je pus enfin voir son visage. C’était celui d’un vieil homme banal. Sa peau usée et ses traits marqués trahissaient le passage de très nombreuses années, bien que j’eusse été incapable de lui donner un âge précis. Tout en s’approchant de moi, il fouilla dans la poche intérieure de son manteau et en tira un petit écrin de bois verni qu’il déposa sur ma table de chevet. Puis il alla s’asseoir tranquillement au pied de mon lit, un sourire bonhomme sur les lèvres.

— Ouvre, me fit-il en me désignant la boîte, l’explication est là-dedans.

Je pris l’écrin et l’ouvris avec quelque méfiance, je l’avoue. À l’intérieur, un anneau d’un blanc de craie reposait sur un petit coussin de velours bleu marine. En le regardant de plus près, je m’aperçus qu’il était gravé d’une multitude de symboles étranges qui s’enchaînaient les uns dans les autres sur tout son pourtour.

— Alors, qu’en penses-tu ? demanda-t-il avec impatience.

— C’est... C’est très joli, dis-je d’un air perplexe. Donc, si je comprends bien, vous devez être une sorte de bijoutier, c’est ça ?

— En effet, répondit-il, manifestement satisfait, même s’il serait un peu réducteur de résumer mes activités à la seule joaillerie, je pense qu’on peut dire que je suis « une sorte de bijoutier ». Et, en toute modestie, le meilleur qui soit.

— Fort bien. Je... Je suis désolé, mais j’ai bien peur de ne vraiment pas comprendre ce que vous me voulez. Vous reconfortez les mourants dans les hôpitaux en leur vendant des bijoux, ou quelque chose comme ça ?

— Non, dit-il avec un sourire en coin, ni ça, ni rien d’approchant.

— Ah. Alors, vraiment, je ne...

— Mais bien évidemment que tu ne comprends pas, me coupa-t-il. Tu n’as pas encore toutes les clefs. Écoute bien : cet anneau que tu tiens dans ta main n’est pas un bijou comme les autres, loin de là. Il donne un pouvoir unique à celui qui le porte à son doigt.

— Un... pouvoir ?

— Tout à fait. Celui qui porte cet anneau se voit octroyer la capacité de percevoir l’Ange de la Mort et de le repousser.

Je laissai passer un moment, ne sachant trop quoi répondre à ce genre d’élucubrations. Une foule de questions se pressait dans ma tête, mais je n’osais en poser aucune, de peur de vexer mon étrange visiteur. Je restai donc silencieux, détaillant du regard les gravures de l’anneau, et après quelques instants, ce fut lui qui reprit la parole.

— Je te rassure, je ne te demande pas de me croire sur parole. J'avouerais même que c'est si tu m'avais cru tout de suite que j'aurais trouvé ça inquiétant. Vois-tu, ce n'est pas vraiment par hasard si je suis venu te rendre visite aujourd'hui. Je suis venu parce que c'est ce soir que la Mort viendra te prendre. Porte cet anneau et tu pourras la repousser, et voir le jour se lever une fois de plus. Ignore mon conseil et alors... Je te laisse deviner la suite des événements.

Je le regardai incrédule et sentis qu'il attendait que je dise quelque chose. Je baissai de nouveau les yeux vers l'anneau et dis :

— Donc, si je vous suis bien, vous êtes en train de m'expliquer que vous savez à quel moment je suis supposé mourir et que cet anneau est capable d'empêcher ça.

— Pour un moment, en effet.

— C'est-à-dire ?

— Cet anneau fait partie d'un triptyque destiné à repousser la Mort. Quand l'Ange noir vient pour la première fois, l'anneau de craie, celui que tu as en main, suffit à l'éconduire. Mais les forces fondamentales qu'il représente ne se découragent pas si aisément. Il reviendra une deuxième fois, plus fort et plus décidé qu'auparavant, et là il te faudra l'aide de l'anneau de cristal pour résister à son appel. Et quand, pour la troisième et ultime fois, l'Ange de la Mort viendra réclamer ton âme, fort de la fureur des forces qui décident de l'ordre du monde, alors seul le pouvoir de l'anneau d'acier pourra t'arracher à ses griffes glacées.

— Et... et après ?

— Après ? Après, c'est terminé. Il est des règles plus anciennes que le temps lui-même et auxquelles nul ne peut surseoir, pas même la Mort : l'Ange ne peut venir réclamer la même âme plus de trois fois.

Je considérai en silence la breloque dans son écrin pendant quelques instants. Aussi fou que cela puisse paraître, je commençais à entendre des accents de vérité dans le discours du vieil homme. Ou, peut-être, voulais-je tout simplement y croire ? Après que les meilleurs médecins eurent tous avoué leur incompetence, les uns après les autres, était-il possible que le chemin de la guérison soit si simple et pourtant si incroyable ?

— Et que voulez-vous en échange ?

— Ce que tu seras prêt à donner.

— Je ne comprends pas.

— Ce soir, je te donne l'anneau de craie pour rien, uniquement afin de faire la démonstration de ce que j'avance, de son pouvoir extraordinaire. Puis, je reviendrai dans trois jours, quelques heures avant que l'Ange de la Mort revienne lui aussi. Là, je te demanderai de m'annoncer le prix que tu donnes à mes services, désormais en toute connaissance de cause, en échange de l'anneau de cristal. Et enfin, je viendrai une dernière fois encore, trois jours plus tard, avant l'ultime visite de l'Ange, pour venir chercher mon dû et te remettre l'anneau d'acier. Après quoi, toi et moi repartirons chacun de notre côté, plus riche de ce que l'autre lui aura offert. Le marché te paraît-il juste ?

— Mais, si jamais je survis à cette nuit, comment saurai-je que c'est bien grâce à vous ?

— Oh, n'aie aucun doute, tu ne le sauras que trop bien. Alors, marché conclu ?

J'hésitai quelques secondes, puis j'en vins à me dire que, de toute manière, ce n'était pas comme si j'avais encore quelque chose à perdre.

— Bien. Marché conclu.

— Alors, tope là !

Il me tendit la main. Tandis que je la serrais, un frisson désagréable me parcourut

l'échine. J'eus un instant la sensation que le regard bon enfant de mon mystérieux visiteur se voilait d'une ombre sinistre, effrayante. Mais, un instant plus tard, il n'en resta rien.

Il se releva, enfonça son feutre sur son crâne dégarni et sortit de la chambre sans rien dire d'autre qu'un simple « Courage. Tu vas en avoir grandement besoin ». Le souffle court, je restai seul avec mon angoisse.

Je touchai à peine à mon dîner ce soir-là. Incapable de fermer l'œil, je restai silencieux dans le noir de ma chambre, fixant inlassablement les dalles de polystyrène du plafond, sans parvenir à chasser de mon esprit ce que le vieil homme m'avait asséné quelques heures plus tôt. J'en étais à me demander s'il pouvait y avoir ne serait-ce qu'un fond de vérité dans ses histoires quand, comme pour répondre à ma question, je ressentis soudain une espèce de poids sur l'estomac qui se mua rapidement en une vive douleur. Très vite, je me mis à avoir des difficultés à respirer normalement. J'essayai tout d'abord de me convaincre que ce n'était rien, mettant mon malaise sur le compte d'une crise d'angoisse, mais, après quelques instants, je fus bien obligé d'admettre que mes symptômes étaient tout ce qu'il y avait de bien réels.

Mon cœur fatigué battait le plus fort qu'il pouvait dans ma poitrine, et chaque battement envoyait une onde de douleur dans mon bras gauche. Loin derrière le bourdonnement qui prenait petit à petit possession de mes oreilles, le sifflement de ma propre respiration me parvenait comme dans un rêve. Non, un cauchemar plutôt. L'homme m'avait donc dit la vérité : j'allais vraiment mourir ce soir-là. Je tentai d'attraper la sonnette d'alarme pour appeler l'infirmière, mais ma main me sembla peser une tonne.

C'est à ce moment précis que l'impossible se produisit : tandis que j'agrippai avec d'infinies difficultés la petite poignée blanche, je distinguai du coin de l'œil un léger mouvement sur la table de chevet. Ma vue s'était troublée. Au prix d'un immense effort, je parvins à me redresser et vis que c'était l'écrin dans lequel se trouvait l'anneau laissé par mon mystérieux visiteur qui bougeait ! Avec de petits soubresauts timides, la boîte traversa la table de chevet en direction de ma main. Sans que j'aie le temps de comprendre par quel prodige, elle se renversa et laissa échapper l'anneau qui glissa en crissant vers ma paume tremblante. Quand il effleura ma peau, tous les poils de mon corps se dressèrent d'un seul coup. J'eus la fantastique sensation qu'un torrent bouillonnant d'énergie se déversait brusquement en moi, chassant le mal et m'emplantant d'une étrange et douce chaleur. La douleur s'évanouit instantanément et ma respiration devint plus aisée. Je regardai, hébété, le petit objet qui se blottissait contre ma main, n'osant croire à ce qui était en train de se produire, et je sentis confusément que mes forces m'avaient été restituées. Des dizaines de questions se pressaient dans ma tête tandis que je m'adossai à mon oreiller et passai l'anneau à mon doigt.

À peine avais-je enfilé l'anneau de craie que j'eus la troublante impression qu'un voile terne qui aurait obstrué mes sens se déchirait dans un vacarme assourdissant, comme si je venais d'être tiré violemment d'un sommeil profond dans lequel je n'avais absolument pas conscience d'avoir sombré. La pièce s'était soudain emplies d'une lumière aveuglante. Du moins, c'est ce que je crus de prime abord. Cependant, après que mes yeux meurtris se furent habitués quelque peu à cette soudaine clarté, je me rendis compte qu'en réalité la chambre avait totalement disparu. Les murs, la porte, la clinique, la ville même, tout avait laissé la place à un désert de craie qui s'étendait désormais à perte de vue autour de mon lit d'hôpital, rejoint sur la ligne

d'horizon par un ciel presque tout aussi clair et éblouissant. Perdu au beau milieu de cette immensité d'albâtre, je sentis monter du plus profond de mon être cette peur primale de la proie qui se sait menacée. Je n'étais pas seul ici. Je le sentais. Instinctivement, je levais les yeux. Loin, très loin au-dessus de moi, plantée au beau milieu de la voûte céleste immaculée, j'aperçus une forme d'un noir impénétrable qui semblait me toiser avec intérêt.

Un terrible vent de sable se leva mais, à mon grand étonnement, je n'en fus nullement incommodé. La forme sombre commença de se mouvoir lentement mais inexorablement dans l'éther et, à mesure qu'elle descendait vers moi, un lourd grondement s'éleva du sol. Les barreaux du lit tremblaient à tout rompre, comme s'ils avaient cherché à fuir face à l'horreur qui se rapprochait.

Les ténèbres insondables de la cape claquant dans la tourmente, le blanc terne de sa face figée dans le rictus sardonique des défunts, l'immense et menaçante faux agrippée par des doigts osseux, et surtout, ce regard vide qui laissait deviner derrière ces orbites cavernueuses les froids abysses de l'oubli éternel, rien ne manquait : conforme en tout point à l'image d'Épinal, l'Ange de la Mort flottait à présent à peine à quelques mètres au-dessus de moi, suspendu dans l'air vibrant comme l'épée de Damoclès. J'avais l'impression que le sol allait s'ouvrir sous le lit d'un instant à l'autre pour m'engloutir. La gorge sèche, incapable de penser, je regardai, terrifié, le long bras de la Mort se déployer lentement. Sa main squelettique s'ouvrit dans un grincement lugubre.

Un souffle glacial balaya mon visage. Captivé, incapable de résister, je sentis que je me redressai sur le lit et ma main monta à la rencontre de la sienne. Mais, alors que les bouts de nos doigts étaient sur le point de se toucher, un éclair étincelant éclata entre nous et la scène s'évapora en un instant. Je me trouvai soudain plongé dans le noir le plus total, tombant dans le vide de plus en plus vite, tandis que dans le lointain, j'entendais résonner l'écho des hurlements rageurs et frustrés de la Mort...

Ma chute vertigineuse s'acheva dans un cri. Je repris brusquement mes esprits. Penchée au-dessus de moi, une infirmière me secouait en me demandant si je l'entendais. J'étais de retour dans ma chambre d'hôpital. Mais l'avais-je seulement quittée ?

Le lendemain matin, le médecin m'expliqua avec force termes alambiqués que j'avais fait un léger malaise cardiaque pendant la nuit.

— Rien de trop grave, me dit-il finalement, et vous ne semblez pas avoir de séquelle, mais nous allons tout de même surveiller ça d'un peu plus près. Je pense que je vais vous...

Je ne l'écoutais que d'une oreille tandis qu'il me décrivait la nouvelle batterie d'exams qu'il avait l'intention de me faire passer dès que je serais « en meilleure forme », pour reprendre sa formule optimiste. Toute mon attention était tournée vers la femme de ménage qui ramassait avec une balayette les petits fragments de calcaire qui constellaient le carrelage à côté de mon lit en pestant contre celui qui avait dû marcher sur une craie et en avait apporté sous ses chaussures.

Le médecin se trompait. Ce qui s'était passé cette nuit dans cette chambre était loin de se résumer à un simple malaise cardiaque.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, l'homme au feutre revint me rendre visite le surlendemain, en fin d'après-midi. Je m'éveillais de ma sieste quand je le vis assis sur une chaise dans le coin de la chambre, lisant un journal avec l'air absent. Les images de cette nuit de cauchemar étaient encore très présentes dans mon esprit, si bien que j'avais du mal à comprendre comment un petit homme à l'air si anodin avait pu

accomplir le prodige dont j'avais été le témoin privilégié. Quand il s'aperçut que j'étais réveillé, il replia son journal qu'il posa sur la chaise tandis qu'il venait s'asseoir sur le bord de mon lit.

— As-tu bien dormi ? me demanda-t-il d'un air bonhomme.

Je fus incapable d'articuler autre chose que ce que je brûlais de lui dire depuis l'avant-veille :

— Vous saviez. Je veux dire, vous saviez vraiment.

— Quoi donc ? Que la Mort viendrait pour te prendre ? Bien entendu que je le savais, je te l'avais dit. Mais d'ailleurs, quelque part au fond de toi, je crois que tu le savais, toi aussi. Sans quoi tu n'aurais pas porté l'anneau cette nuit-là, et toi et moi n'aurions pas cette conversation aujourd'hui.

Après ce que j'avais vu, je n'osai plus lui avouer que je ne l'avais pas mis tout de suite.

— Alors, dis-moi : de quoi avait-il l'air ?

— Excusez-moi ?

— L'Ange. À quoi ressemblait-il ?

— Je... C'était un squelette. Un squelette encapuchonné. Avec une faux gigantesque.

— Ah ! L'image classique.

— Pourquoi me posez-vous cette question ? Est-ce qu'il n'a pas toujours la même apparence ?

— C'est un peu plus compliqué que ça. Disons qu'en réalité, c'est plus ou moins celui ou celle qu'il vient chercher qui définit son apparence. La Mort n'est pas un « être » dans le sens où nous l'entendons. C'est plutôt une force, un concept qui existe au-delà de notre entendement... Nos faibles esprits sont bien incapables de la concevoir telle qu'elle est réellement, alors nous lui donnons une forme que nous pouvons appréhender. Cependant, j'ai comme dans l'idée que notre « concept » se sent à l'aise dans le rôle du squelette à la faux.

Il eut alors ce petit rire mystérieux de celui qui en dit beaucoup moins qu'il en sait, puis il reprit :

— Bien, à présent que tu as pu voir de quoi mes petits bijoux sont capables, as-tu pris le temps de réfléchir à ma proposition ?

— Je... Je crois, oui.

— Et bien ?

— Et bien... et bien, je ne sais pas quoi vous répondre. Il me semble que ce serait plutôt à vous de me dire quel prix vous donnez à vos services. Comment voulez-vous que j'estime quelque chose que je ne suis même pas certain de comprendre ? Si votre anneau a réellement fait ce que j'ai vu, alors je crois que vous pouvez exiger de moi tout ce que vous voulez. Alors, allez-y, je vous en prie : donnez-moi votre prix.

Il me regarda gravement pendant quelques instants. Puis, il épousseta son chapeau mou du revers de la main et me dit :

— Pour me faire une telle réponse, je pense que tu en as compris bien plus que tu ne veux te l'avouer concernant l'affaire que je te propose. Et tu as entièrement raison sur un point : mes services sont inestimables. Ce que je t'offre ici, c'est ni plus ni moins que la vie. Et, comme chacun le sait, la vie n'a pas de prix. Dis-moi : as-tu déjà entendu l'expression « il ne sert pas à grand-chose d'être le plus riche du cimetière » ?

— Oui, je crois.

— Si tu étais mort la nuit dernière, penses-tu que toutes ces choses, ton argent, tes maisons... Crois-tu honnêtement que tout cela t'aurait été d'une quelconque utilité une fois passé de l'autre côté ?

— Non. Bien sûr que non.

— Alors, d'après toi : quelle pourrait être la seule rémunération convenable pour le seul être au monde capable de te sauver la vie ?

Je commençais à voir où il voulait en venir. Sous ses airs bon enfant, mon homme se conduisait de plus en plus comme un maître chanteur. Soit je lui donnais ce qu'il voulait, soit je mourais. Et le pire dans tout ça, c'est qu'il me faisait réellement une faveur en me donnant le choix entre mourir riche ou vivre ruiné.

— Vous voulez tout ce que je possède, c'est bien ça ?

— C'est ce qui me paraît le plus adéquat, ne penses-tu pas ?

— C'est vrai, vous avez raison, répondis-je après un moment de réflexion. Comment procéderons-nous ?

— C'est très simple, dit-il en me tendant une carte de visite. Appelle donc à ce numéro. Il s'agit d'un notaire de mes amis. Explique-lui que tu appelles de la part de Graf Murnau, il saura de quoi il retourne. Tu pourras lui téléphoner dès ce soir, il reste à son étude assez tard en général.

— Je vois que vous vous êtes déjà organisé.

— Disons que j'ai l'habitude de ce genre de choses, fit-il d'un air malin.

Sur ces mots, il se leva et sortit de sa poche un écrin similaire au premier qu'il déposa sur ma table de chevet. Puis, son feutre à la main, il me souhaita une agréable soirée avant de prendre congé. À peine eut-il quitté la chambre que j'ouvris fébrilement la boîte et en sortis l'anneau de cristal. Ce dernier portait bien son nom. Il semblait avoir été taillé dans un cristal si pur qu'il en était pratiquement transparent dans ma main. Fort de mon expérience, je décidai de passer immédiatement l'anneau à mon doigt cette fois.

Je décrochai le téléphone et composai le numéro de maître Méliès, le fameux notaire. Ce dernier répondit au bout d'une seule sonnerie, comme s'il avait attendu mon appel. Murnau et lui devaient vraiment avoir l'habitude de ce genre de transactions, car il me demanda sans s'embarrasser de plus de politesses de lui donner les coordonnées de mon notaire et de mon comptable ainsi que de lui faire envoyer dès demain matin un accord de principe concernant l'opération. Puis il raccrocha rapidement en me souhaitant « bonne chance pour cette nuit ». En raccrochant le combiné à mon tour, je ne pus m'empêcher de trouver que cette dernière phrase sonnait comme une menace.

Le reste de la soirée se passa sans événement notable. Lors de sa visite du soir, je demandai au médecin s'il pensait que ma récente attaque signifiait que mon état s'était aggravé. Il me répondit que bien au contraire, au vu de mes derniers examens, tout portait à croire que j'avais tendance à aller un peu mieux. Il m'expliqua calmement que même s'il ne voulait pas que je nourrisse trop d'espoir pour le moment, et même si le cancer était connu pour accorder parfois de courts répit à ses victimes, il trouvait cependant que les derniers signes d'évolution de ma maladie étaient plutôt encourageants et qu'un début de rémission était envisageable. J'aurais imaginé qu'un tel discours me remonterait le moral, mais ce ne fut malheureusement pas le cas. Après ce que j'avais vécu trois nuits plus tôt, je savais que, quoi qu'il puisse dire ou faire, le médecin ne pourrait pas empêcher le spectre de la Mort de venir pour m'emporter ce soir-là. Je le remerciai pour ses réponses et lui souhaitai une bonne soirée.

Le jour déclina rapidement et avec l'arrivée de la nuit se turent un à un les bruits de l'hôpital. Seuls subsistaient de temps en temps les claquements de talons des infirmières qui allaient et venaient dans les couloirs ou le grincement d'un chariot de

médicaments. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité de ma chambre, je ne parvenais pas à m'endormir. J'avais beau essayer de me convaincre que je ne risquais rien tant que je portais l'anneau à mon doigt, le seul souvenir de cette première nuit de terreur suffisait à me faire imaginer le pire. Frissonnant, je scrutais les ombres, l'oreille à l'affût du moindre craquement. Je jetai un coup d'œil à mon radio-réveil, il était déjà plus de vingt-trois heures. Je toussai légèrement. Le son de ma toux résonna d'une façon étrange. L'écho n'était pas naturel, trop puissant. La clinique était trop silencieuse. Il n'y avait réellement plus un bruit. Le silence était si complet qu'il finissait par sembler épais, oppressant. Je compris alors que c'était en train de commencer.

Soudain, j'entendis un bruit effroyable dans le couloir, comme si quelque chose de très lourd venait d'éclater en mille morceaux sur le carrelage. Je tendis l'oreille, espérant sans trop y croire entendre une des infirmières pester en ramassant ce qui lui avait échappé mais, malheureusement pour moi, le couloir resta obstinément silencieux. Après quelques instants longs comme autant d'heures, un coup puissant se fit entendre. Et un deuxième, plus fort que le précédent. Puis encore un autre. Et un autre... Quelqu'un, ou quelque chose, martelait le sol du couloir en se rapprochant de ma porte. Pétrifié, j'écarquillais les yeux dans le noir tandis que les coups se faisaient de plus en plus pressants. Au bout d'un moment, je remarquai que chaque coup était à présent suivi d'un étrange bruit de verre brisé. Paniqué, j'appelai au secours de toutes mes forces, mais personne ne semblait m'entendre, hormis la créature au pas lourd qui venait de s'immobiliser devant la porte de ma chambre et que j'entendais gronder derrière le frêle panneau de bois. J'osais à peine respirer et j'écoutais, impuissant, le grondement menaçant de la chose dans le couloir tandis qu'une épaisse fumée blanchâtre s'insinuait rapidement sous la porte et se répandait dans ma chambre. Aussitôt, une forte odeur de brûlé envahit l'air.

Un nouveau coup explosa contre la porte et la chambre entière sembla trembler. Avec le deuxième coup, des lézardes se dessinèrent le long des murs. Au troisième coup, la porte vola en éclats. Et contrairement à ce que j'attendais, nulle créature monstrueuse ne se tenait dans l'encadrement écorché. Non, à la place, dans le couloir, il n'y avait que les ténèbres. Des ténèbres abyssales, sans pitié. Des dizaines de fissures se formèrent instantanément sur les murs de la chambre et rampèrent comme autant de serpents vicieux vers le plafond qui se craquela en mille endroits avant de céder d'un seul coup. Je levai les bras devant mon visage dans un geste pathétique de défense contre l'avalanche de béton qui déferlait sur moi et alors que je m'attendais déjà à être broyé sous le poids de deux étages de ciment et d'acier, le monde s'arrêta net. Incrédule, je découvris mon visage et vis les débris de béton qui restaient figés dans l'air, juste au-dessus de moi. Je remarquai alors que l'anneau de cristal à mon doigt luisait faiblement. Comme je le levai un peu plus, il se mit à vibrer doucement. Sa luminosité s'accrut et se refléta sur quelque chose qui vibra en retour. En oubliant presque ma terreur tant j'étais éberlué, je m'assis dans le lit et m'aperçus qu'un dôme translucide s'était matérialisé autour de moi. À y regarder de plus près, je pus voir qu'il était agité de légères pulsations qui semblaient suivre celles de mon cœur. Je l'effleurai du doigt en laissant échapper un léger gloussement de surprise. À l'endroit où j'avais touché l'étrange surface lisse et souple, une tache sombre se forma. À peine plus grosse qu'une pièce de monnaie, elle se mit rapidement à s'étendre, à s'étaler dans toutes les directions jusqu'à ce que tout le dôme prenne une teinte anthracite. Puis, la couleur s'estompa progressivement avant de disparaître totalement. Le dôme était devenu parfaitement invisible cette fois. C'est alors que je vis les lourds blocs de béton se remettre lentement en mouvement. La dernière image qui me reste de cette

nuit-là fut celle de la masse terrifiante de débris qui venait se briser contre la paroi cristalline dans un fracas d'apocalypse. Puis, comme lors de la première visite, je me suis trouvé englouti dans des ténèbres sans nom, tombant dans le vide avec mes hurlements désespérés pour seule compagnie.

Quand je m'éveillai le lendemain matin, groggy et la gorge sèche, je me rendis immédiatement compte qu'on m'avait changé de chambre. Je sonnai une infirmière qui m'expliqua avec ménagement qu'on avait dû m'évacuer dans la nuit. A priori, et même si, m'assura-t-elle, ce genre de chose n'arrive normalement jamais, il semblait qu'une surtension avait fait éclater le tube de néon de mon plafonnier et avait mis le feu aux dalles de polystyrène du faux plafond, provoquant un début d'incendie. Quand le pompier de service, alerté par l'infirmière de garde, m'avait tiré de là, inconscient, ils avaient eu peur que la fumée m'ait asphyxié. Fort heureusement, il n'en était rien. Le médecin avait tout de même l'intention de me faire subir une nouvelle série d'examens, afin d'enrayer tout risque de séquelle inattendue. En quittant la chambre, l'infirmière me félicita pour la chance que j'avais eue dans mon malheur. D'après elle, avec le plafonnier qui s'était cassé juste au-dessus de moi et les morceaux de verre qui jonchaient le carrelage, c'était à peine croyable que pas un seul n'ait fini sur le lit et que je me sois sorti de cette mésaventure sans une seule égratignure.

Tandis que j'entendais ses pas s'éloigner dans le couloir, je levai la main devant mes yeux et constatai que je n'étais pas tout à fait indemne. De légères stries encerclaient la base de mon annulaire et marquaient très distinctement l'endroit où s'était trouvé, la veille au soir, l'anneau de cristal de Graf Murnau.

Les examens médicaux du lendemain ne révélèrent rien d'alarmant, cette fois encore. Mon état restait stationnaire, ce qui en soi était plutôt bon signe. Pendant la journée, je reçus de nombreux coups de téléphone de la part de mon comptable et de mon notaire, concernant ma transaction avec Murnau. En dépit de leurs doutes et de leurs protestations, j'insistai pour qu'ils collaborent pleinement avec maître Méliès et son client. Comme je le leur répétais à plusieurs reprises, le dossier devait être bouclé pour le surlendemain.

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, le dossier complet fut prêt en temps et en heure. Murnau et son acolyte semblaient décidément avoir une grande habitude de toutes ces choses, ce que je trouvais tout de même inquiétant, d'une certaine façon. Pour que les rouages de cette entreprise finissent par être si bien huilés, combien de fois avaient-ils bien pu s'y livrer auparavant ? Je préférerais ne pas trop y réfléchir et ne me concentrer que sur mon propre sort, pour le moment. Cependant, je n'excluais pas l'éventualité de leur poser quelques questions une fois que tout cela serait terminé. Ah ! Si seulement j'avais su...

Les deux hommes se présentèrent à la porte de ma chambre au soir du troisième jour, un peu avant la tombée de la nuit. Cherchaient-ils à ajouter encore à l'aspect dramatique de la chose ? Je n'en sais honnêtement rien, mais toujours est-il qu'en quelques minutes, les contrats et autres compromis attestant de la cession de la totalité de mes biens contre la somme d'un franc symbolique furent lus, paraphés et signés, sous l'œil attentif et perçant de maître Méliès. Je m'aperçus alors que, sans raison précise, je n'aimais guère cet homme. Il y avait dans son teint cirieux et son regard fixe quelque chose de malsain. Avait-il déjà lui-même profité des services du bijoutier ? Était-ce là la cause de cette aura lugubre que je sentais flotter autour de lui ?

Je finis de signer les documents en toute hâte. À peine eus-je terminé que le notaire

s'empara de la paperasse avec empressement et quitta la chambre sans même se fendre d'un « au revoir », visiblement lui aussi très pressé d'achever cette transaction. J'entendis ses semelles de cuir marteler le carrelage du couloir avec la régularité d'un métronome, tandis qu'il s'éloignait. Murnau qui était resté debout près de la porte entrouverte, s'avança vers moi et me tendit le troisième anneau. Je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il avait l'air assez nerveux. C'était d'autant plus inquiétant pour moi qui l'avais vu traverser toute cette aventure avec tant de désinvolture. Il posa le petit écrin dans ma main et me dit d'un ton grave de bien me préparer, car l'attaque de cette nuit serait infiniment plus violente que les deux précédentes. Puis, sans rien ajouter de plus, il tourna les talons et s'empressa d'aller retrouver son sinistre complice.

Je restai intrigué par sa dernière remarque. Avait-il des doutes concernant l'efficacité de son dernier anneau ? J'ouvris l'écrin de bois noir et j'en tirai le fameux anneau d'acier. En fait d'anneau, il s'agissait d'une bande de métal mat entortillée à la manière d'un anneau de Möbius. Je le passai à mon doigt sans perdre un instant. J'éteignis la lumière de ma chambre et, les bras croisés dans la pénombre, j'attendis l'arrivée de l'Ange de la Mort.

L'affichage digital de mon radio-réveil indiquait minuit moins vingt-cinq. Tout était calme dans l'hôpital. Dehors, la lune nimbée de nuages laiteux flottait au milieu d'un ciel sans étoile. J'entendis les lames du store vénitien tinter faiblement, comme dérangées par une légère brise. Je regardai vers la fenêtre et c'est là que je vis cette étrange lumière. Une forte lueur orangée montait à l'extérieur, comme si elle avait escaladé la façade de l'hôpital, et allait en s'intensifiant. À mesure que la scène s'éclaircissait, je vis les arbres et les toits au-dehors se dissoudre et faire place à une farandole de couleurs flamboyantes qui s'entremêlaient frénétiquement derrière ma vitre.

Puis, soudain, un son strident de métal qu'on déchire zébra la nuit. La fenêtre de ma chambre vola en éclats. Un terrible souffle bouillant balaya mon visage. Un hurlement venu d'un autre monde envahit la moindre parcelle d'air incandescent. J'eus l'impression que ma tête, que tout mon corps allait éclater tant la douleur fut rapidement insurmontable. Chaque fibre de mon être était en feu. Mon mystérieux visiteur ne m'avait aucunement menti, la violence de cette attaque était sans commune mesure avec ce que j'avais pu connaître jusqu'alors. Et encore, j'étais loin d'avoir tout vu.

À travers le mur éventré, je vis la lame luisante d'une faux gigantesque qui découpait la nuit en direction du bâtiment. Dans un élan désespéré, j'eus tout juste le temps de me jeter hors de mon lit sur le carrelage chauffé au rouge. Mes paumes et mes genoux grésillèrent avec un sifflement obscène. Je hurlai à m'en ouvrir la gorge, mais mes cris furent aussitôt engloutis par le désastre qui se déchaînait autour de moi. Dans un vacarme de fin du monde, toute la partie haute du bâtiment fut emportée, tranchée nette par la faux de l'Ange de la Mort. Je levai les yeux vers un ciel de sang et vis ce qui ne devrait jamais être vu par un mortel.

Il me serait bien impossible d'expliquer ce qui se dévoila alors devant moi. Aucun mot ne peut décrire ce que l'esprit n'est pas apte à concevoir. Tout ce que je peux dire, c'est qu'alors que le reste de l'hôpital se disloquait dans un tourbillon de feu et qu'une rage plus ancienne que l'humanité fondait sur moi pour m'engloutir, j'ai levé mon poing armé du dernier anneau. Enfin, quand j'y repense, j'ai l'impression que c'est plutôt l'anneau qui s'est projeté à la rencontre de l'indicible, m'entraînant dans sa course. Je ne sais pas. Toujours est-il qu'au moment de l'impact, il y eut comme

une explosion de lumière blanche. Tout disparut dans une cacophonie de sons, de hurlements et de furie incompréhensible, et puis, d'un seul coup, ce fut le silence, plein et total.

Je n'ai pas la moindre idée de combien de temps je suis resté inconscient. Tout ce que je sais, c'est que quand je revins finalement à moi, mes yeux étaient grands ouverts. Graf Murnau n'avait pas menti. La tourmente était passée et je n'étais pas mort.

ÉPILOGUE

La porte du vivarium s'ouvre dans un long grincement. Peut-être un jour quelqu'un se décidera-t-il à graisser cette charnière. Comme tous les jours depuis tant d'années, j'écoute avec plus ou moins d'attention le guide du musée d'Histoire naturelle expliquer aux visiteurs que cette masse mouvante qu'ils peuvent voir dans cette grande cage de verre reste à ce jour un cas unique, aux dires des cryptozoologues. J'ai entendu ce même discours tant de fois, que ce soit par lui ou son prédécesseur, que je le connais à présent par cœur. D'après les différentes études effectuées par les équipes du muséum depuis sa découverte, rajoute-t-il, il semblerait qu'il s'agisse d'une forme de vie apparentée aux amibes. Cependant, son mode de développement totalement désorganisé et sa capacité à se maintenir en vie sans consommation notable d'une quelconque substance extérieure, et ce, tout en maintenant une masse constante, restent de véritables énigmes pour les spécialistes. Une des hypothèses les plus largement acceptées actuellement au sein de la communauté scientifique, mais encore non prouvée à ce jour, attribue son origine à une mutation liée à une pollution chimique, non identifiée pour le moment, dans le secteur où le spécimen a été découvert, lors de travaux d'assainissement des sols, il y a une trentaine d'années.

À ce moment-là, je l'entends leur désigner sur une carte ce fameux endroit où a été découverte l'*Entamoeba Cimiteriorum* (« l'amibe des cimetières ») comme a été baptisé le spécimen. Puis il ménage une pause dramatique avant de préciser au groupe déjà tout ouïe que ce nom vient du fait que le site de la découverte se trouvait à l'emplacement d'une ancienne fosse commune. Comme tous les jours, j'entends les visiteurs se répandre en « Ho... » et en « Ha... » pendant plusieurs minutes avant de s'empresser d'aller dépenser leur argent à la boutique de souvenirs.

Comme tous les jours, quand la porte du vivarium se referme en grinçant, je ne peux m'empêcher de penser qu'il est bien dommage que le guide ne raconte pas toute l'histoire à ses visiteurs. Peut-être n'est-ce qu'un détail sans importance pour lui, ou peut-être ne le sait-il pas, mais la majeure partie des pensionnaires de cette fameuse fosse commune où l'amibe a été découverte étaient les victimes d'un terrible accident d'avion qui a causé la destruction d'un hôpital qui se trouvait à proximité. Un 747 s'est écrasé droit sur le service d'oncologie, faisant des centaines de morts. Et si je le sais si bien, c'est parce que j'étais là, ce jour-là. C'était il y a bientôt cent soixante ans.

Bien sûr, grâce aux trois anneaux de Graf Murnau (dont je suis désormais certain qu'il savait pertinemment ce qui allait arriver), je ne suis pas mort pendant le crash, comme il me l'avait promis. Le souci, c'est qu'aux yeux des pompiers qui ont extirpé mes restes des décombres, rien ne semblait moins sûr. J'ai donc passé les cent trente années qui ont suivi enfoui dans une fosse commune, mon corps réduit à l'état de pulpe, au-delà de toute possibilité d'identification, mélangé aux carcasses de centaines d'autres inconnus, priant à chaque instant la Mort de revenir pour me libérer.

Bien entendu, elle ne vint jamais à mon secours. Je l'avais déjouée par trois fois et

elle comptait bien me le faire payer pour l'éternité. C'est pour cette raison que, chaque jour qui me sépare encore de la fin des temps et de ma délivrance, à défaut de pouvoir parler à qui que ce soit d'autre, je me raconte inlassablement cette histoire, mon histoire, afin de ne surtout pas oublier que je n'ai pas toujours été ce que les visiteurs du musée voient aujourd'hui, de ne pas oublier qu'un jour j'ai été un homme appelé Alexandre, car cette certitude est tout ce qui me reste aujourd'hui.

Et vous savez le plus drôle, dans tout ça ? C'est que mon immortalité n'a pas guéri mon cancer, loin de là. À peine avais-je été mis en terre que ce satané crabe a décidé de reprendre du poil de la bête. Vous êtes-vous déjà demandé ce que deviendrait un cancer s'il pouvait poursuivre son développement sans embûche pendant plus d'une centaine d'années ? Moi, je le sais. Les scientifiques d'aujourd'hui lui ont même donné un nom : *Entamoeba Cimiteriorum*, l'amibe des cimetières.

Un chat de jade blanc

Le café était bondé. Assis à la table attenante à la sienne, un trio de touristes allemands tentait de faire comprendre au serveur qu'ils souhaitaient commander trois parts de la tarte du jour avec deux thés glacés, un diabolo-menthe et une eau pétillante. Il n'aurait su dire si le garçon avait décidé de faire payer aux trois Germaniques sa déception d'être obligé de travailler un samedi par le temps superbe qu'il faisait dehors, toujours est-il qu'il mit une telle obstination à ne pas comprendre ce qu'ils lui disaient qu'ils finirent par se lever brusquement pour partir consommer ailleurs. En sortant, le troisième retint la porte pour une jeune femme qui retira ses lunettes de soleil en entrant dans la salle.

Bien que ne l'ayant jamais rencontrée, il sut immédiatement que c'était avec elle qu'il avait rendez-vous cet après-midi. Il aurait eu bien des difficultés à expliquer de quelle manière, mais l'expérience du milieu dans lequel il évoluait lui avait appris à repérer, presque à coup sûr, ceux qui avaient quelque chose à se reprocher. Et il ne fallait pas se leurrer sur la question, c'était le cas de la plupart de ses clients. De quasiment tous, en fait.

Il lui sembla qu'elle aussi l'avait reconnu. Elle réajusta la lanière de son sac sur son épaule et traversa la salle sans aucune hésitation jusqu'à la table du fond où il l'attendait comme convenu. Il la regarda s'avancer en terminant sa deuxième tasse de café. Cela faisait déjà plus de vingt-cinq minutes qu'il l'attendait. Non qu'elle fût en retard (au contraire, elle était parfaitement à l'heure, ce qui était toujours un gage de sérieux) mais, en bon professionnel, il mettait un point d'honneur à être systématiquement en avance pour ce type de rendez-vous. Cela lui laissait le loisir d'étudier discrètement les lieux et les éventuelles solutions de repli si les choses devaient tourner au vinaigre. Dans son domaine d'expertise, se montrer prévoyant relevait du pur bon sens. Les aventuriers et les téméraires ne faisaient généralement pas de vieux os dans le métier.

Elle se planta face à lui et posa son sac à main sur la table. Lui reposa sa tasse d'expresso sans la quitter des yeux.

— Monsieur Fairbanks, je présume ? lui demanda-t-elle en replaçant d'un geste charmant la mèche blonde qui barrait son front.

— Lui-même. Et vous êtes ?

— Bien tenté, monsieur Fairbanks, fit-elle en s'asseyant et en faisant signe au serveur d'approcher, mais : pas de nom. C'est bien ainsi que nous en avons convenu, me semble-t-il. D'ailleurs, de votre côté, vous aurez du mal à me faire croire que « Ahmed Fairbanks » est votre vrai nom.

— Disons qu'étant donnée la nature de mes activités, j'ai pensé qu'il serait plus pratique pour moi d'employer un pseudonyme. Celui-ci en vaut bien un autre, non ?

— Effectivement. Et il se retient bien, ce qui est toujours utile si vous voulez que vos clients se souviennent de vous.

— Tout à fait.

— De surcroît, j'avoue apprécier la référence cinématographique. Il est toujours

plaisant de rencontrer un homme cultivé.

— Nostalgique, plutôt. Douglas Fairbanks était mon acteur favori quand j'étais enfant, et *Le voleur de Bagdad* mon film préféré, avec *La marque de Zorro*, bien entendu.

— Cela va de soi, répondit-elle en souriant.

Le serveur s'approcha de la table. Elle commanda une eau gazeuse et lui demanda s'il voulait quelque chose.

— Oui. Un autre café, s'il vous plaît.

Le serveur s'éloigna et revint avec la commande quelques minutes plus tard. Tandis que Fairbanks regardait avec intérêt le tableau de maître reproduit sur l'emballage de son morceau de sucre, son interlocutrice fit glisser une enveloppe de papier marron jusqu'à lui. Il but une gorgée de café et jeta un coup d'œil rapide sur les autres clients du bistro avant de ramasser l'enveloppe. Il la décacheta d'un doigt et en tira une photo en noir et blanc à l'arrière de laquelle on avait griffonné une adresse. Il détailla longuement le cliché. On pouvait y voir une statuette blanche représentant un chat à l'affût, montée sur un socle de bois sombre.

— Très jolie pièce. Les détails semblent très fins. C'est de l'ivoire ?

— C'est du jade blanc. Le socle est en ébène.

— Du jade blanc ? Je ne savais même pas que ça existait. Je suppose que ça doit être très rare et valoir une petite fortune. Je peux comprendre que vous vouliez la récupérer.

— Mon intérêt pour cette statuette est plus d'ordre sentimental qu'autre chose. De toute façon, au vu de son extrême rareté, j'aurais toutes les peines du monde à la revendre. Même en dehors des circuits officiels, elle ferait se lever plus d'un sourcil. Non, réellement, sa valeur pécuniaire n'est pas ma motivation.

— Bien. Je ne discute pas. Vous avez certainement vos raisons et elles ne me concernent pas. Vous a-t-on communiqué mes tarifs ?

— Oui. Vous savez, nos connaissances communes ne tarissent pas d'éloges à votre égard. On vous dit fiable, efficace et, surtout, discret. Étant donnée la somme que vous réclamez, j'espère que vous serez à la hauteur de votre réputation.

— Je l'espère aussi. Oserai-je vous demander qui vous a donné mes coordonnées ? Vous comprendrez que j'apprécie en règle générale d'avoir un minimum de détails sur ceux avec qui je travaille. Mon métier n'est pas réellement sans risque, voyez-vous.

— Oh, vous pouvez oser, répondit-elle avec un sourire discret, même si je pense que vous vous doutez d'ores et déjà de ma réponse. Je vois tout à fait ce que vous voulez dire et j'entends bien que votre activité vous demande de prendre certaines précautions. Mais, d'un autre côté, je crois aussi que vous comprendrez que je ne peux rien vous dévoiler concernant mes contacts. Certains d'entre eux sont des gens d'une très haute situation. Je m'en voudrais de les placer dans une position délicate si quelque oreille indiscreète devait les entendre cités dans des circonstances telles que celles qui nous réunissent cet après-midi. De plus, il va sans dire que, moi aussi, je risquerais de me trouver dans une position des plus désagréables par rapport à eux si cela devait arriver. Vous n'êtes pas le seul à vivre dangereusement et à apprécier votre anonymat, monsieur Fairbanks.

— Je m'en voudrais de vous placer dans une telle position. Passons, donc. D'un point de vue technique, auriez-vous quelques renseignements concernant la maison, que vous pourriez me fournir et qui me permettraient de gagner un peu de temps ?

— Je ne sais pas trop. Je ne pense pas que le système d'alarme vous causera trop de soucis. Il me semble qu'il est plutôt conventionnel. Et pour autant que je me

souviens, l'objet doit se trouver exposé dans une vitrine au deuxième étage de la maison. À part ça, je peux vous dire que le propriétaire a pour habitude de passer ses vendredis soirs à son cercle de jeu et ne rentre que rarement avant les premières heures du jour. Vous devriez disposer de toute la nuit pour opérer.

— Est-ce que vous sauriez vers quelle heure il quitte la maison, approximativement ?

— Je dirais aux environs de vingt et une heures.

— Bien, je serai donc sur place pour vingt heures trente.

* * *

L'homme quitta effectivement son domicile à vingt et une heures cinq, précisément. Dissimulé sur la banquette arrière de sa voiture, sirotant tranquillement un milk-shake à la vanille, Fairbanks sourit en se disant que si tout le monde avait des habitudes de vie aussi bien réglées, alors son travail serait considérablement plus simple. Il attendit encore plusieurs minutes après que la berline du propriétaire des lieux eut disparu au coin de la rue, avant de se glisser subrepticement à l'arrière de l'imposante bâtisse.

En bon professionnel, il était déjà venu faire quelques visites préliminaires dans le courant de la semaine et il avait conclu que la porte de derrière ne devait pas lui poser trop de difficultés. Quant à la sécurité de l'endroit, il avait été surpris de ne repérer que de simples capteurs magnétiques aux différentes ouvertures du bâtiment, ce qui était plutôt étonnant si on considérait les nombreuses pièces précieuses qu'il avait pu apercevoir par les fenêtres du rez-de-chaussée. Le propriétaire semblait être un collectionneur avisé, sauf en ce qui concernait la sécurité de ses collections. Pas de détecteur volumétrique ni de surveillance vidéo. Ce travail s'annonçait sans grande difficulté. S'il avait eu quelques scrupules, il en aurait presque eu honte de prendre de l'argent à sa cliente pour un tel jeu d'enfant. Avec un simple système de câbles électriques relié à un petit appareil de sa fabrication qu'il aurait pu lui vendre pour une bouchée de pain, elle aurait très facilement pu tromper le système d'alarme et venir récupérer son dû elle-même. Mais cela, il s'était bien gardé de le lui dire. Une des règles primordiales de son office était justement de laisser croire que tout ce qu'il faisait était extrêmement complexe, sans quoi ses employeurs potentiels embaucheraient n'importe quel petit malfrat de banlieue, et pour beaucoup moins cher. Pourtant, c'était tout de même vrai que, la plupart du temps, un artiste tel que lui gâchait ses talents sur ce type d'opérations faciles. Bah ! On ne pouvait tout de même pas se voir proposer le « casse du siècle » toutes les semaines non plus, et il faut bien vivre.

Il en était à ces réflexions quand la serrure sur laquelle il était en train de travailler depuis quelques minutes céda dans un claquement sec. Il sortit son fameux petit boîtier électronique de sa poche et brancha, à l'aide d'un peu de pâte adhésive, les deux câbles qui en sortaient aux contacteurs de l'alarme. Puis il posa le boîtier au sol et l'activa. Il sourit en regardant le voyant rouge clignoter deux fois avant de passer au vert. À partir de ce moment, quoi qu'il arrive, le système d'alarme croirait que cette porte était toujours fermée.

Il écarta le battant avec précaution et se glissa à l'intérieur de ce qui semblait être une petite remise. Slalomant entre les différents outils de jardinage et autres boîtes en carton, il se faufila en silence jusqu'à une porte qui, s'il n'avait pas fait d'erreur, devait donner sur l'entrée de la maison. Par bonheur, cette porte-ci n'était pas verrouillée. Elle s'ouvrit dans un léger craquement de bois tirailé par l'humidité. Fairbanks se retrouva

alors dans le petit couloir qu'il avait aperçu en passant devant la porte d'entrée. Au-dessus de sa tête, il pouvait voir l'imposante volée de marches qui menait vers les étages.

Décidant de se fier en priorité à la mémoire de sa cliente, il marcha à pas de loup en direction de l'escalier, non sans jeter un rapide coup d'œil dans le grand salon qui occupait une bonne partie du rez-de-chaussée en vue d'une future visite, pour son compte cette fois. Trop content de constater que l'épaisse moquette qui recouvrait entièrement les marches de bois massifs étouffait le bruit de ses pas, le cambrioleur monta les escaliers quatre à quatre jusqu'au deuxième étage et se trouva sur un long palier bordé d'étagères sur tout un pan de mur et face à une porte close.

Espérant que la chance qu'il avait eue dans la remise se répéterait, il appuya sur la poignée ouvragée. Malheureusement pour lui, la porte était fermée à clef. Il posa son épaule contre le battant et poussa d'un coup sec. Le lourd panneau ne frémit même pas. Sous ses atours innocents de bois verni, cette porte devait très certainement être doublée d'une plaque d'acier. Voilà qui semblait confirmer les souvenirs de sa cliente. En effet, pourquoi faire poser une porte blindée au deuxième étage de sa maison quand on semble faire si peu de cas de la sécurité, à moins d'avoir quelque chose de particulièrement précieux à cacher derrière ?

Il s'accroupit et observa la serrure de plus près. Le mécanisme avait l'air des plus simples. Il sortit son kit de crochetage de sa besace et se mit au travail. Il en était encore au round d'observation quand il entendit un bruit furtif, à quelques pas derrière lui. Instinctivement, il se saisit de la poignée de la matraque souple qu'il ne manquait jamais d'emporter lors de ses interventions, prit une rapide inspiration et fit volte-face, brandissant son arme au-dessus de sa tête, prêt à frapper. Le couloir était désert. Enfin, presque désert. Il baissa les yeux et comprit pourquoi le propriétaire avait jugé plus opportun de ne pas faire installer de détecteur de mouvement dans la maison : un gros chat noir, visiblement peu perturbé par la présence d'un inconnu chez lui, se léchait la patte, assis sur la moquette.

Le cœur encore battant, Fairbanks souffla en rangeant sa matraque, tentant de reprendre son calme.

— Allez, sauve-toi, chuchota-t-il au matou.

Puis, il se remit à genoux pour reprendre le crochetage de la serrure. Après seulement quelques secondes, le professionnel commençait déjà à la sentir céder sous ses doigts agiles. Alors qu'il s'apprêtait, d'un instant à l'autre, à entendre le « clic » d'abandon du loquet, il aperçut du coin de l'œil son nouveau compagnon qui s'approchait doucement de lui, moustaches au vent, l'air soudain beaucoup plus intrigué par ce que faisait ce mystérieux visiteur.

Fairbanks lui fit signe de filer d'un revers de main, mais le chat sembla n'en avoir cure. Il vint s'asseoir juste à côté de lui et le fixa de ses yeux d'ambre en ronronnant. Le cambrioleur grogna et préféra l'ignorer pour se concentrer sur sa tâche. Après tout, il n'était pas à l'abri d'un voisin curieux qui l'aurait vu entrer ou d'un retour intempestif du propriétaire des lieux.

— Note bien que le bon côté de cette affaire, fit-il à l'intention du chat sans détacher son regard de la serrure, c'est que, si ton maître revient plus tôt que prévu, je pourrais toujours te prendre en otage. Les propriétaires de chats sont souvent gagas de leurs bestioles.

Il se tourna vers l'animal en gloussant de sa bêtise, mais son témoin à charge avait disparu. Félicitant intérieurement le félin pour sa discrétion, il jeta un coup d'œil alentour avant d'en finir avec la porte. Un miaulement rampa dans son dos. Il se tourna vers le mur et vit que le chat le regardait toujours avec autant d'intérêt, perché

sur un des étages de la bibliothèque.

— Mais comment as-tu fait pour grimper là-haut si vite sans que je t'entende ? demanda-t-il à voix haute. Quand toute cette histoire sera terminée, il faudra que nous ayons une bonne conversation, toi et moi. Je crois que tu connais deux ou trois astuces qui me seraient bien utiles.

Le greffier répondit d'un petit miaulement en enfouissant son museau entre ses pattes. Un sourire aux lèvres, Fairbanks s'en retourna à sa serrure qui céda quelques instants plus tard.

— Alors, qu'est-ce que tu dis de ça ? fit-il à l'adresse du chat.

Mais, à sa grande surprise, l'animal avait encore disparu.

— Je vois que j'ai affaire à un maître de l'évasion, dit-il dans sa moustache en entrouvrant doucement la porte.

Il jeta un œil dans le corridor qui se cachait derrière le panneau verni. Tout paraissait calme. Il ouvrit plus avant, essayant toujours de faire le moins de bruit possible, mais il ne put réprimer un hoquet nerveux quand le chat lui passa en courant entre les jambes, manquant de le faire tomber. Il s'adossa contre l'encadrement de la porte pendant quelques secondes pour reprendre son souffle.

Ce qui avait surpris le professionnel de la cambriole, ce n'était pas tant la réapparition soudaine de ce chat dont il ne se débarrasserait pas avec une simple caresse, c'était surtout le fait qu'il ne venait pas de derrière lui mais de l'intérieur de la pièce qu'il venait d'ouvrir ! Il se tourna vers l'animal qui se roulait sur la moquette d'un air satisfait et lui dit en dégainant un doigt inquisiteur :

— Bon, écoute-moi bien, « Houdini ». De deux choses l'une : soit tu m'expliques par où tu es passé, soit tu arrêtes de traîner dans mes jambes. Est-ce que nous sommes d'accord ?

En guise de réponse, « Houdini » s'assit, sa queue soyeuse enroulée autour de ses pattes de velours, et toisa un instant le cambrioleur du regard, avant de découvrir deux rangées de dents blanches dans un bâillement épique.

— Oui, je me doutais que tu dirais ça, souffla Fairbanks. Dans ce cas, tu restes là.

Il passa la porte et la referma derrière lui. Il entendit un ou deux miaulements de protestation derrière le lourd panneau de bois, mais ils cessèrent rapidement. Il pressa son oreille contre le battant. Plus rien.

— Pas si tenace que ça, finalement, se dit-il pour lui-même.

Il se tourna vers l'intérieur de la pièce et constata qu'il se trouvait à présent dans un nouveau couloir sombre. Les murs étaient tapissés d'une moquette murale usée dont les bouloches et la saleté détonnaient avec l'aspect riche et bien entretenu du reste de la maison. Il s'avança jusqu'à la moitié du couloir où une porte grande ouverte donnait sur un petit salon uniquement éclairé par la pâle lumière de la lune qui se déversait d'un œil-de-bœuf placé à hauteur d'homme. Pour tout mobilier, un fauteuil de cuir et une table basse surmontée d'un vase vide se tenaient compagnie face à une antique cheminée. Un faible reflet de lune attira son attention. Dans la pénombre, il distingua un petit objet clair posé sur le dessus de la cheminée. Il pointa le faisceau lumineux de la lampe stylo qu'il transportait toujours avec lui. Malheureusement, il ne s'agissait pas du chat de jade, mais d'une simple matriochka en porcelaine.

Déçu, il se détourna pour se diriger vers l'autre pièce qu'il avait aperçue au fond du couloir, mais un bruit le fit tressaouter. Il se fustigea intérieurement de sa nervosité. Tout cela n'était guère professionnel de sa part. Il revint dans la pièce et vit alors que la poupée russe gisait brisée au sol. Il s'agenouilla devant la cheminée et, en prenant un morceau de porcelaine dans sa main gantée, se demanda ce qui avait bien pu faire

tomber ce bibelot. La réponse à cette question bondit sur lui depuis le fauteuil, dans un ouragan confus de poils, de griffes et de dents.

Profitant de la position accroupie du voleur, le chat se jeta à son visage en feulant comme un démon. Le pauvre Fairbanks, pétrifié par la surprise, tomba à la renverse et eut tout juste le temps d'attraper l'animal qui parvint tout de même à le griffer juste au-dessus de l'œil. Il poussa un cri de surprise et envoya voler la maudite bestiole derrière le fauteuil. Adossé à la cheminée, il essuya le sang qui lui coulait dans l'œil d'un revers de manche en soufflant un juron. Son assaillant réapparut soudain, lové sur le dossier du fauteuil. La vision de cauchemar, tout droit échappée d'une nouvelle d'Edgar Allan Poe, le transperçait de son regard incandescent, prête à attaquer de nouveau. La respiration chevrotante, le cambrioleur tenta de se relever mais, avant qu'il ait eu la possibilité d'esquisser le moindre mouvement, le chat bondit de son perchoir, passa comme un éclair devant lui et alla se poster dans l'encadrement de la porte, comme pour s'assurer que sa proie ne s'enfuirait pas. Puis, telle une panthère miniature, il s'avança en grondant, la queue battant l'air. Des soubresauts sous sa fourrure trahissaient l'extrême tension sous l'apparente indolence. En le regardant s'approcher lentement de lui avec cette lueur prédatrice dans les yeux, Fairbanks se demanda ce qui avait bien pu arriver à ce chat pourtant si sympathique encore quelques minutes plus tôt. Peut-être n'appréciait-il pas qu'on force les portes de sa maison ? Et par où avait-il pu passer pour le rejoindre ? Cela commençait à faire beaucoup de questions pour un si petit animal et Fairbanks n'avait pas le temps de leur chercher des réponses.

Désemparé, il empoigna un tisonnier qu'il avait fait tomber en percutant le foyer de la cheminée et l'agita en tous sens pour tenter d'effrayer le félin. Ce dernier ne parut guère impressionné. Il esquiva la tige de fonte avec agilité et revenait à la charge, sautant de droite à gauche, crachant et griffant l'air de plus belle. L'animal doux et placide de tout à l'heure était méconnaissable. En dépit de sa répugnance à blesser un animal, Fairbanks devait bien se rendre à l'évidence : pour quelque obscure raison, ce chat lui en voulait et ne le laisserait pas tranquille. Il cessa ses moulinets avec le tisonnier. De surprise, le matou s'immobilisa un instant, puis il se jeta sur le cambrioleur, toutes griffes dehors. Fairbanks le réceptionna, à la manière d'un joueur de base-ball, d'un violent coup de tisonnier qui l'envoya s'écraser contre un mur. Étourdi, affalé contre la plinthe, le chat feulait de haine, battant l'air de sa queue. Une coulée de sang épais s'échappait d'un de ses yeux fermés.

Bien résolu à en finir, Fairbanks bondit sur ses pieds et courut jusqu'au mur pour asséner de toutes ses forces un coup de pied dans le flanc de l'animal blessé. La pauvre créature hurla de douleur en sentant ses côtes se rompre. Les deux mains appuyées contre le papier peint maculé de rouge, les paupières solidement closes pour ne pas assister à l'affreux spectacle, l'homme continua de frapper aussi fort qu'il le pouvait jusqu'à ce qu'aucune trace de vie ne subsiste dans la carcasse en charpie.

Réprimant une terrible envie de vomir à la vue de son œuvre sinistre, il s'écarta jusqu'à l'œil-de-bœuf afin de vérifier que personne n'avait entendu le vacarme qu'il venait de faire. Après quelques minutes, il décida que tout allait pour le mieux et qu'il était plus que temps d'en finir avec ce travail. Faisant tout son possible pour ne pas voir la boule de poils ensanglantée qui gisait contre le mur à sa droite, il sortit rapidement du petit salon et se dirigea vers la grande pièce qu'il avait aperçue plus tôt au fond du couloir.

Il s'agissait d'un espace tout en longueur, plutôt haut de plafond, qui avait tout l'air de faire office de bibliothèque, à en juger par la douzaine d'étagères alignées en face d'un massif bureau en chêne verni. Debout sur le pas de la porte, Fairbanks ralluma sa

lampe torche afin de vérifier si l'absence de système de détection dans la maison s'étendait à cette pièce. Un examen rapide des murs et du plafond lui confirma que c'était bien le cas. De l'endroit où il se tenait, il put aussi voir le faisceau lumineux de sa lampe se refléter sur ce qui paraissait bien être, dissimulé entre deux étagères dans le fond de la pièce, une rangée de vitrines. Si les indications de sa cliente se révélaient exactes, la statuette de jade devait se trouver là. Il consulta sa montre avec nervosité. Ainsi qu'il le craignait, entre les recherches et ce maudit chat, il avait déjà perdu trop de temps. Il allait devoir se dépêcher s'il voulait correctement vérifier si la vitrine n'était pas protégée par un système de sécurité plus performant que ce qu'il avait rencontré jusqu'alors.

Il fit un pas dans la pièce et entendit soudain derrière lui un léger craquement suivi par un bruit de verre brisé. Ses réflexes prirent le dessus. En un battement de paupière, il était caché derrière une commode à la droite de la porte, sa lampe torche éteinte, les sens aux aguets. Retenant son souffle, il écouta attentivement, cherchant à décrypter le silence assourdissant qui venait d'engloutir tout l'étage. Plus rien. C'est à cet instant que lui vint une idée qui l'écœura : et si cette pauvre bête n'était pas tout à fait morte ? Il s'en voulait déjà suffisamment d'avoir dû faire souffrir ce chat, mais s'il l'avait laissé se débattre dans l'agonie sans avoir rien fait pour l'aider, il ne se pardonnerait jamais.

Il tira un long tournevis cruciforme de sa besace et retourna sur ses pas pour mettre un terme au calvaire de sa petite victime mais, lorsqu'il entra dans le petit salon, il constata avec stupeur que l'animal n'était plus là. À l'endroit où il l'avait laissé, seule une flaque de sang encore humide dans laquelle plusieurs touffes de poils noirs étaient engluées témoignait désormais de son méfait. Fairbanks se dit alors que la petite vermine devait être beaucoup plus résistante qu'il l'aurait cru de prime abord car, en dépit de la violence avec laquelle il l'avait battue, la bestiole avait bel et bien disparu. Il eut beau chercher attentivement dans les coins de la pièce, derrière la porte, sous le fauteuil, et même dans le conduit de la cheminée, le chat s'était littéralement volatilisé. Interdit, il repartit dans l'autre pièce avec un haussement d'épaules.

Il traversa la longue bibliothèque à grandes enjambées en direction des fameuses vitrines qu'il avait repérées plus tôt, tout en balayant les étagères du faisceau de sa lampe de poche. Il savait qu'il prenait un risque en progressant si vite d'un seul coup mais le temps lui était compté. De plus, l'absence jusque-là d'un véritable système d'alarme l'amenait à penser qu'il n'avait pas grand-chose de plus à craindre dans cette pièce que dans le reste de la maison. Mais, alors qu'il était arrivé à quelques mètres seulement des vitrines, il reçut un violent coup dans la nuque qui manqua de le faire basculer vers l'avant. À moitié étourdi, il fit volte-face en prenant appui sur un pupitre de lecture. Quelle ne fut pas sa stupeur quand il se trouva nez à nez avec le chat noir, accroupi sur la moquette, le dos hérissé, prêt à frapper. Le choc était tel qu'il manqua de remarquer que ce dernier ne semblait plus porter aucune trace de leur précédente altercation. Son poil, noir et luisant, n'était même pas humide.

— Mais d'où est-ce que tu sors, toi ? hurla Fairbanks.

Une pointe de frayeur se dessinait dans sa voix. À quelques pas de lui, l'animal se raidit. Il cracha comme un possédé et se jeta à nouveau sur lui, toutes griffes dehors. Les réflexes du voleur le sauvèrent *in extremis*. D'un revers de main, il balaya le chat en plein vol et l'envoya rouler au sol. La bête bondit instantanément sur ses pattes en râlant et attaqua encore une fois. L'homme, désarmé, fit quelques pas en arrière et n'esquiva que de justesse les petits crocs acérés qui claquèrent à quelques centimètres de sa gorge. Emporté par son élan, l'animal alla s'assommer contre la commode devant laquelle sa proie se tenait et s'effondra au sol. Groggy, il grondait en tentant de

se redresser, le regard planté dans celui du cambrioleur. En reculant, son talon rencontra le pied d'un guéridon. Conscient qu'il n'avait aucun autre choix, il empoigna le guéridon et s'avança jusqu'à l'animal qui griffait rageusement l'air au-dessus de lui en essayant de retrouver ses esprits. Un long grondement enfla dans la gorge nouée d'Ahmed Fairbanks. Il leva le petit meuble à bout de bras au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces sur la bête de cauchemars qui hurla de douleur en cherchant à se débattre. Ignorant les plaintes du chat, l'homme leva le guéridon taché de sang puis l'abattit de nouveau. Et encore. Et encore. Et encore... Rapidement, les cris de l'animal s'éteignirent tandis que le craquement sinistre des os faisait place à des clapotis infects.

Le souffle court, le cœur au bord des lèvres, Fairbanks laissa retomber le guéridon une dernière fois sur le corps en bouillie. Ses chaussures et le bas de son pantalon étaient trempés de sang.

Il aurait bien eu besoin de faire une pause mais, malheureusement pour lui, il ne savait que trop bien qu'il n'en avait pas le temps. Il fallait qu'il parte au plus vite. Toute cette affaire traînait en longueur et il y avait eu trop d'imprévu. Nerveux, il se dit en lui-même qu'il était hors de question qu'il se fasse prendre à cause de ce cinglé de chat.

Il se tourna vers les vitrines. De là où il se trouvait, il pouvait voir distinctement la petite statuette qu'il était venu chercher. R ressortant la lampe-stylo de sa besace, il s'accroupit devant la cage de verre qu'il examina attentivement pour dénicher d'éventuels capteurs ou détecteurs volumétriques. Le faisceau lumineux balaya les moindres recoins sans rien révéler. Le cambrioleur tendit la main pour faire coulisser la vitre quand, tout à coup, un feulement rauque au-dessus de lui pétrifia son sang dans ses veines. Il releva la tête en plaçant instinctivement ses mains devant son visage. Il n'eut que le temps d'apercevoir le bout d'une queue noir de jais qui disparaissait tel un serpent derrière l'armoire qu'il s'apprêtait à forcer.

Fairbanks avait peur de comprendre. Il se releva et pointa le faisceau de sa lampe vers le guéridon renversé. Il constata avec terreur qu'une longue traînée sanglante s'échappait de sous le plateau et partait en direction de la porte.

— Mais combien de fois va-t-il falloir que je te tue pour que tu me laisses tranquille ? cria-t-il à l'adresse de la créature dont il était sûr qu'elle l'observait depuis un des coins sombres de la pièce.

En guise de réponse, il entendit quelque chose bouger faiblement sur sa gauche. Il braqua la lampe en direction du bruit et entrevit une ombre qui se coulait derrière une chauffeuse. Agrippant son tournevis si fort que ses phalanges grincèrent, il fit un pas vers le meuble en osier, mais il s'interrompit quand il entendit un craquement qui venait de derrière lui, cette fois. Il eut à peine le temps de se retourner pour voir la grande étagère près de laquelle il se tenait s'écrouler sur lui dans un vacarme effroyable.

Assommé, Fairbanks resta ainsi allongé sur le sol pendant plusieurs minutes, coincé sous les lourdes planches de bois massifs, empêtré dans les reliures des livres anciens. Recouvrant petit à petit l'usage de ses sens, il sentit une souffrance aiguë lui vriller la jambe. En tombant, la massive étagère avait dû lui fracasser la rotule, car il ne sentait presque plus rien à partir du genou tandis que sa cuisse était parcourue de décharges douloureuses dès qu'il tentait de faire un mouvement.

Soudain, au cœur des ténèbres au-dessus de lui, il vit avec épouvante se découper une paire d'yeux cruels sous lesquelles se dessina une rangée de petites dents

pointues. Dans un lent martèlement feutré, l'animal démoniaque prenait tout son temps pour s'approcher de sa victime. Il donnait l'impression malsaine de réellement se délecter de ce moment. Tremblant à l'idée de ce qui arriverait à son visage si l'animal parvenait à temps jusqu'à sa tête, Fairbanks poussa de toutes ses forces. Ses coudes endoloris grincèrent sous l'effort et les nerfs de sa jambe meurtrie s'enflammèrent à l'unisson. Après quelques secondes qui lui parurent s'étirer indéfiniment, il parvint enfin à soulever la lourde étagère qui bascula sur le côté, entraînant avec elle le chat qui poussa un déchirant cri de surprise. Dans sa chute, le meuble se disloqua dans un concert de craquements secs, emprisonnant la bête sous un tas de planches poussiéreuses et de vieilles reliures.

Les tempes battantes, les yeux rivés sur ce qui restait de l'étagère renversée d'où lui parvenaient les miaulements de protestation du chat, le cambrioleur se traîna en râlant sur le sol. Il recula ainsi jusqu'à ce qu'il finisse adossé à la vitrine. Haletant, il écoutait, sans savoir quoi faire, l'animal cracher et griffer furieusement le bois pour se libérer de sa prison.

D'un seul coup, la pièce fut silencieuse. Fairbanks se redressa et tendit l'oreille. C'était comme si la maison tout entière retenait son souffle, puis il entendit un vieux livre, certainement resté coincé dans les débris de l'étagère, glisser lentement dans un crissement et tomber sur le sol. Le claquement sec du cuir sur le bois se propagea dans l'air comme le signal de départ d'une course infernale. Aussitôt, semblant sortir de nulle part, le chat noir se matérialisa au sommet du tas de planches écroulées et se jeta sur le cambrioleur comme une furie. Dans un réflexe de survie inespéré, l'homme parvint à attraper l'animal et à le plaquer au sol.

Serrant d'une main le cou de la bête qui écumait de rage et lui labourait le bras de ses griffes, il chercha de son autre main son tournevis qui lui avait échappé dans sa chute. Mais l'animal se débattait avec tant d'ardeur qu'il parvint à se libérer de la prise et mordit cruellement la main gantée avant de se sauver en courant vers le couloir. Furieux, Fairbanks jeta de toutes ses forces le tournevis qu'il avait fini par attraper. À bout de souffle, il sentait son pouls battre dans sa main écorchée. Il tenta de se relever, mais une vive douleur l'en dissuada. Manifestement, il s'était réellement abîmé le genou dans sa chute.

Désespéré par la direction cauchemardesque qu'avait prise cette opération au demeurant si simple, il releva les yeux vers la vitrine contre laquelle il s'était adossé. Tout ça pour cette fichue statuette ! Mais, alors qu'il détaillait le bibelot, il eut une macabre révélation. Quelque chose ne collait pas dans toute cette histoire. Dans le feu de l'action, il n'avait pas pu y faire attention, mais à présent il en était certain : il avait crevé un des yeux du chat avec le tisonnier la première fois qu'ils s'étaient battus, dans le petit salon. Or, quand celui-ci était revenu à l'attaque, quelques minutes plus tard, ses deux yeux étaient tout ce qu'il y avait de plus intact ! Et, la fois suivante, après qu'il l'eut écrasé à plusieurs reprises sous le guéridon, le chat avait encore une fois réapparu en parfaite santé. Il voulait bien admettre qu'on prétende que les chats ont neuf vies, mais tout de même, là, c'était ridicule.

Un feulement menaçant lui parvint de l'autre pièce. Ce n'était pas possible. Après tout ce qu'il lui avait fait subir, cette sale bête n'aurait plus dû être capable de se tenir debout, et la voilà qui revenait à la charge. Trop conscient qu'il n'arriverait jamais à se défendre dans son état s'il restait à terre, il tenta une nouvelle fois de se redresser. Cependant, quand il vit ce qui entra dans la pièce, il se laissa retomber lourdement. Une vague de froid glacial s'empara de ses entrailles. Il voulut déglutir, mais manqua de s'étrangler, car il venait de comprendre. On s'était joué de lui, depuis le début, et à présent, il était trop tard.

Face à lui, ce n'était pas une paire d'yeux luisants qui le fixait sans sourciller, mais une trentaine, peut-être plus, toutes rigoureusement identiques. Impuissant, il regarda avec terreur la marée de pelages noirs et ondulants se propager dans la pièce et lui couper toute issue possible.

Puis, la horde de chats noirs s'arrêta. Les animaux s'assirent un par un en le dévisageant, comme s'ils avaient attendu quelque réaction de sa part, une excuse pour lui donner le coup de grâce. Cela, ou peut-être autre chose dont le cambrioleur n'avait pas encore idée...

* * *

Dans une ambiance lourde de la fumée bleue de cigares hors de prix, les visages fermés d'une douzaine d'hommes en costume sombre se découpaient dans la lumière grise des écrans de contrôle. Tous regardaient avec le plus grand sérieux le moniteur principal au centre duquel un homme habillé de noir, assis à même le sol, massait nerveusement son genou blessé sans parvenir à détacher son regard de la masse soyeuse de poils luisants qui lui coupait toute possibilité de fuite.

— Ainsi que vous pouvez le constater, reprit la démonstratrice en ramenant une mèche blonde derrière son oreille d'un geste fluide, la dernière génération du modèle N.E.M.R.O.D. représente une avancée déterminante en comparaison avec les versions précédentes du projet. En effet, cette fois, non seulement l'intelligence et le sens tactique des sujets ont encore été améliorés par rapport à la version 8.02, mais nos chercheurs, par un procédé de greffes croisées de tissus nerveux que je me ferais un plaisir de vous exposer plus en détail tout à l'heure, si vous le souhaitez, sont parvenus à créer un sens de la collectivité chez cet animal pourtant d'un naturel individualiste. Ceci permet, comme vous venez d'en avoir la preuve, l'application des différentes stratégies d'attaque qui leur sont inculquées par conditionnement génétique non plus à l'échelle de l'individu, mais à celle du groupe, à la manière d'un essaim d'abeilles par exemple.

— Vous voulez dire que ces chats partagent une forme de conscience collective, c'est cela ? demanda un des costumes sombres.

— C'est à peu près cela. Même si le terme de « conscience » est encore un peu exagéré à ce stade du projet, nous sommes tout de même parvenus à ce que les sujets agissent selon un plan préétabli qu'ils peuvent modifier en temps réel sans avoir besoin de se concerter. Avez-vous remarqué avec quelle rapidité le groupe a su dissimuler les unités neutralisées afin de préserver l'illusion de la présence d'un individu unique sur les lieux ?

— En effet, c'est assez impressionnant, dit un homme assis au fond de la salle sur le costume duquel luisait une série de médailles militaires. Mais à quel type d'applications pensez-vous que ce projet pourrait être destiné ?

— Les possibilités sont étendues. Le modèle N.E.M.R.O.D. peut bien entendu être employé à de simples fins de sécurité, comme notre très cher ami Ahmed Fairbanks vient diligemment de vous le démontrer mais, avec le conditionnement adapté, on peut aussi très aisément l'employer dans le cadre de missions d'infiltration ou d'espionnage. Notre laboratoire d'électronique perfectionne actuellement un modèle de puce indétectable en carbone qui pourra, dans un avenir proche, stocker toutes les informations sensorielles des unités N.E.M.R.O.D. qui en seront équipées, en faisant ainsi de véritables centrales d'enregistrements mobiles.

— Très intéressant, en effet.

— De plus, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de souligner que l'aspect inoffensif

de ce modèle endort la méfiance des cibles potentielles et le rend d'autant plus efficace.

— J'ai entendu parler d'une adaptation du projet sur d'autres espèces, telles que le tigre de Sibérie.

— Je vois que vous êtes bien renseigné. En effet, une de nos divisions travaille depuis quelque temps sur l'application du même principe de conditionnement sur des tigres de Sibérie. Et, bien que les sujets soient moins réceptifs au protocole N.E.M.R.O.D., nous avons d'ores et déjà obtenu certains résultats des plus encourageants. Nos chercheurs estiment pouvoir produire en masse des unités aptes à effectuer des frappes chirurgicales en zone de combat armé d'ici à deux ans. Mais, n'ayez crainte, nous vous tiendrons informé de l'évolution de ce projet en temps voulu.

— Sans vouloir vous vexer, intervint soudain un homme bedonnant en réajustant ses lunettes en écaille, j'avoue tout de même avoir quelques doutes quant à la réelle efficacité de ce projet. Même si je suis obligé d'admettre que la démonstration à laquelle nous venons d'assister est impressionnante, la mission restait simple. Vos bestioles arriveraient-elles à gérer une situation plus complexe ? Comment se comporteraient-elles s'il y avait plus d'un individu à éliminer, par exemple ?

Dans la pénombre de la salle de démonstration, l'hôtesse sourit sensuellement en faisant glisser son ongle verni jusqu'au bouton de l'interphone.

— Je prends note de vos doutes, ne vous inquiétez pas, mais vous anticipez sur notre démonstration de minuit et demi.

Elle activa l'interphone. Dans le salon, Fairbanks entendit le craquement d'un haut-parleur qu'on met sous tension. Une voix de femme qu'il eut l'impression désagréable de reconnaître résonna dans la pièce.

— Messieurs ?

Au son de la voix, tous les petits yeux d'ambre s'écarquillèrent en direction d'un boîtier posé en haut d'une armoire. L'air se remplit de ronronnements amoureux. La femme reprit :

— Notre première démonstration est à présent terminée. Je vous félicite. Veuillez faire de la place pour la suite du programme, s'il vous plaît.

Le cambrioleur avait peur de comprendre. L'enceinte craqua une dernière fois avant de s'éteindre. Un par un, les regards métalliques des chats quittèrent l'interphone pour se ficher impitoyablement dans le sien. L'air sembla se figer, comme pour laisser le temps au cambrioleur de faire une dernière prière. Puis, il vit, terrifié, la masse sombre qui coulait lentement vers lui se peupler de petits crocs humides. Il eut à peine le temps de hurler avant que la vague de velours noir l'engloutisse complètement.

Depuis son socle de bois vernis, le petit chat de jade blanc regardait, impassible ses frères de chair repeindre la nuit en rouge.

Contagion

Le générique de fin du film qu'ils avaient loué pour la soirée s'acheva dans un fondu au noir. Gilles Villard se tourna vers sa femme dont les yeux papillonnaient déjà depuis un petit moment et sourit. Tout en lui rendant son sourire, elle remonta le drap jusque sous son menton en frissonnant. Il éteignit le lecteur de DVD et la télévision, et attrapa le réveil matin d'un air pensif.

— Tu as l'intention de te lever vers quelle heure ? lui demanda-t-elle de sous la couette.

— J'ai une journée chargée, demain, lui répondit-il en bâillant. Il va falloir que je parte de la maison vers six heures. Six heures et demie, au plus tard. Voilà qui devrait nous mettre la sonnerie du réveil aux environs de cinq heures. Pourquoi ?

— Ouh lala ! C'est beaucoup trop tôt pour moi, ça ! J'avais envie de me lever en même temps que toi pour qu'on prenne le petit déjeuner ensemble, mais je crois plutôt que tu me réveilleras en partant, si ça ne te dérange pas.

— Bien sûr, ma chérie, aucun problème. À quelle heure le libraire t'a-t-il donné rendez-vous ?

— En fin de matinée. Il m'a dit de passer un peu avant onze heures et demie, histoire qu'on puisse discuter tranquillement avant que la boutique soit envahie par les étudiants en pause déjeuner. J'espère vraiment que ça va marcher. J'adorerais tellement pouvoir travailler chez eux. Est-ce que je t'ai déjà dit qu'ils ont un immense rayon consacré uniquement au théâtre classique ?

— Oui, je crois bien que tu avais déjà mentionné ce détail ! C'est vrai que ça a l'air très sympathique comme travail. J'espère aussi que tu vas le décrocher mais, amoureuse des livres comme tu l'es, il va falloir que je me montre très persuasif pour que tu acceptes de rentrer à la maison le soir si tu travailles là-bas, j'en ai peur !

— Tu dis de ces bêtises ! Allez, il est l'heure de dormir. Je ne voudrais pas avoir les yeux au milieu des joues pour mon entretien d'embauche.

— D'accord, j'éteins. Bonne nuit, ma chérie.

— Dors bien, mon amour.

* * *

Le soleil était déjà bien haut dans le ciel quand Élise Villard ouvrit les yeux. L'esprit encore embrumé de sommeil, elle s'étira longuement en se délectant du babil des moineaux qui s'ébrouaient dans le jardin. Il semblait évident que Gilles, son époux, avait dû oublier de la réveiller quand il était parti travailler. Bah ! Elle ne pouvait pas lui en vouloir. Il s'était certainement réveillé en retard et avait quitté la maison en catastrophe. De plus, elle était parfaitement au courant qu'elle épousait un étourdi chronique le jour où elle avait dit « oui » devant Monsieur le maire.

Et puis, il ne devait pas être bien tard. Elle n'était, de toute manière, pas du genre à se réveiller après dix heures du matin. Elle roula sur le côté pour regarder le radio-réveil sur la table de nuit de son mari. Les caractères digitaux indiquaient neuf heures

dix-sept. Elle se laissa retomber sur le dos. Étirant ses jambes sous le drap, elle s'enfonça dans les oreillers en ronronnant : « Allez, encore cinq petites minutes... »

À peine avait-elle refermé les yeux qu'une mélodie synthétique s'envola dans l'air calme de la chambre. À la troisième mesure, Élise attrapa en soupirant son téléphone portable posé sur sa table de chevet et le leva jusque devant son visage. Elle fronça les sourcils en voyant que seule une ligne d'astérisques s'affichait sur l'écran. Ah, qu'est-ce qu'elle pouvait détester les numéros cachés ! C'était soit un faux numéro, soit l'appel de quelqu'un à qui elle n'avait absolument pas envie de parler. Habituellement, elle rechignait à répondre, mais la bonne nuit qu'elle venait de passer et la belle matinée qui s'annonçait l'avaient mise de bonne humeur. Elle décida de laisser une chance à ce matinal anonyme.

— Oui, allô ?

— Madame Villard ? dit une voix masculine. Madame Élise Villard ?

— Oui, c'est bien moi. Qui est à l'appareil ?

— Madame, excusez-moi de vous déranger ainsi au réveil mais j'ai quelque chose de...

— Excusez-moi, mais si c'est pour une histoire de télé-démarchage ou pour répondre à un sondage, je préfère vous dire tout de suite que je...

— Pardonnez-moi de vous couper, mais il faut impérativement que vous me laissiez vous expliquer l'objet de mon appel. Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous.

— Mais, de quoi parlez-vous ? Qui êtes-vous, à la fin ? Et comment avez-vous eu ce numéro ?

— Je... Ce serait trop long et trop compliqué de vous expliquer tout ça par téléphone. Je pense que ce serait mieux que nous nous rencontrions en personne.

Interloquée, Élise laissa passer quelques instants et répondit :

— Bon, écoutez, s'il s'agit d'une nouvelle technique de démarchage, laissez-moi vous dire que ce n'est pas en étant agressif comme ça que vous gagnerez la confiance des gens et que vous leur vendrez... Mais qu'est-ce que vous vendez, d'ailleurs ?

— Non, madame. Croyez-moi, je préférerais que ce soit aussi simple mais nous en sommes très loin. Je vous le répète : il faut que nous nous rencontrions au plus vite. C'est vraiment très important.

Élise sentait son interlocuteur se tendre au téléphone. Elle se dit qu'elle avait dû faire mouche à propos de la technique de vente forcée.

— Vraiment ? fit-elle d'un ton moqueur. C'est donc si important que ça ? Et pour qui donc est-ce si important, je vous prie ?

— Pour tout le monde. Et en priorité pour vous.

— Bon, écoutez, monsieur : je dois avouer que c'était très amusant au début et je sais bien que tout le monde doit travailler mais, là, vous m'excuserez car j'ai à faire. Bonne chance pour vos prochains appels et revoyez peut-être votre stratégie d'approche. Bonne journée.

Elle raccrocha et jeta l'appareil sur son édredon en soufflant. Même si celle-ci avait le mérite d'être originale, ces conversations avec des plates-formes de démarchage, surtout de si bon matin, avaient le don de l'énerver. Elle s'assit sur le bord du lit et écarta le store vénitien. Le ciel était d'un bleu magnifique. Seuls quelques petits nuages moutonnants flottaient paresseusement dans l'azur immaculé. La journée s'annonçait trop belle pour qu'elle se la gâche en s'énervant après un idiot qui ne savait pas quoi faire de son temps libre. Elle glissa les pieds dans ses pantoufles, enfila sa robe de chambre et se dirigea vers la table du petit-déjeuner en fredonnant quand son téléphone la rappela dans la chambre à coucher. Cette fois-ci, elle reconnut la sonnerie attitrée

pour son cher et tendre qui devait s'être enfin rendu compte de son oubli. Elle ramassa l'appareil en souriant.

— Allô ? chantonna-t-elle joyeusement dans l'appareil. Dis-moi, est-ce que tu n'aurais pas oublié de réveiller quelqu'un, ce matin, par le plus grand des hasards ?

À sa grande surprise, ce ne fut pas la voix de son époux qui lui répondit.

— Madame Villard, je vous en prie, écoutez-moi ! Vous êtes en danger !

— Mais qui êtes-vous, à la fin ? Et que faites-vous avec le téléphone de mon mari ?

— Madame, je peux vous assurer que tout vous sera expliqué en temps voulu mais, pour le moment, il est capital que vous m'écoutez : il faut que vous sortiez de la maison immédiatement !

— Je crois surtout que je vais appeler la police si vous ne...

— C'est trop long, nous perdons du temps ! cria une autre voix. Il faut accélérer le mouvement !

— D'accord, reprit la première voix. Madame Villard !

— Bon, j'en ai assez, je vais raccrocher.

— Attendez ! Quand vous vous êtes réveillée tout à l'heure, le radio-réveil à la droite du lit indiquait neuf heures dix-sept, n'est-ce pas ?

Élise Villard regarda avec anxiété autour d'elle.

— Mais comment savez-vous ça ? Où êtes-vous ?

— Quelle heure indique-t-il maintenant ?

— Comment ?

— L'heure sur le réveil ! Quelle heure le réveil indique-t-il ?

Incrédule, elle se tourna vers la table de nuit. Elle fut si surprise de ce qu'elle vit que son énervement s'évanouit instantanément. Elle appuya sur plusieurs boutons pour vérifier que le radio-réveil fonctionnait toujours, puis elle répondit :

— C'est étrange... il indique toujours la même heure. Mais qu'est-ce que ça veut d... ?

Un terrible roulement de tonnerre la coupa en plein milieu de sa phrase. Toutes les vitres de la maison se mirent à trembler à l'unisson. Regardant la fenêtre, la jeune femme eut l'étrange impression que, dehors, la lumière du jour avait vacillé l'espace d'un instant. Le téléphone toujours sur l'oreille, elle entendit l'inconnu crier à l'autre bout du fil :

— Oh, mon Dieu ! C'est trop tard, elle est déjà là. Vite : intervention immédiate !

Le téléphone s'éteignit dans sa main. Inquiète, elle reposa l'appareil sur le guéridon. À l'extérieur, l'orage redoubla de violence. Pourtant, les bandes de ciel que laissaient entrevoir les lames du store restaient obstinément bleues. Soudain, elle entendit quelqu'un crier dans le jardin. Elle reconnut aussitôt la voix de l'inconnu du téléphone. Le cœur battant, elle s'approcha discrètement de la fenêtre. Elle écarta le bord du store du bout du doigt et vit plusieurs hommes armés qui enjambaient la clôture du terrain et couraient à toutes jambes vers l'arrière de la maison.

Enfouissant son poing entre ses dents pour étouffer un petit cri de panique, Élise se jeta sur le téléphone pour appeler à l'aide. Elle composa le dix-sept et colla le combiné contre son oreille, accroupie sous la fenêtre. Quelqu'un décrocha après la troisième sonnerie.

— Allô ? Il faut que vous veniez au plus vite, hurla-t-elle, un groupe de gens armés est en train de s'introduire chez moi ! Allô ? Est-ce que vous m'entendez ?

À l'autre bout du fil, elle entendit une voix métallique lui répondre :

— C'est trop tard, elle est déjà là... C'est trop tard...

À ce moment, le tonnerre retentit de nouveau, assourdissant, et le téléphone lui tomba des mains. Prenant appui sur le lit, Élise se redressa. Cette fois, elle avait eu l'impression que toute la charpente avait tremblé. Un autre coup de tonnerre claqua, encore plus fort que le précédent. L'impact fut si fort que les vitres de la chambre se fendillèrent. Et, loin de s'estomper, le grondement de l'orage se maintint en une note grave et rocailleuse. Après quelques instants, le roulement s'intensifia, enfla et prit inexorablement possession de la maison. La jeune femme vit alors clairement les murs de sa chambre se mettre à vibrer. Une série de coups répétés firent sauter les lames du parquet sous ses pieds et lui firent perdre l'équilibre. Allongée sur le sol, elle contempla avec terreur pendant plusieurs secondes la peinture blanche du plafond qui ondulait comme si elle avait caché un nid de serpents, puis elle reprit ses esprits et tenta de quitter la pièce en rampant sur le sol mouvant. Parvenue à quatre pattes à la porte de la chambre, elle se retourna et regarda, impuissante, des morceaux de plâtre se décrocher du contour de la fenêtre. Dans le couloir, elle entendit un vase tomber au sol, rebondir une fois, puis éclater en mille morceaux.

Dehors, le ciel s'assombrit pour de bon et le grondement de l'orage s'acheva dans une terrible détonation qui ébranla la maison jusqu'à ses fondations. Sous le terrible impact, la fenêtre de la chambre vola littéralement en éclats, envoyant une multitude de particules de verre acérées dans toute la pièce. Réfugiée dans l'encadrement de la porte, Élise Villard parvint à éviter l'explosion meurtrière.

À travers l'orifice béant, elle assista tétanisée à la lente descente d'une gigantesque masse qui acheva d'obstruer la lumière du jour. Rivée au parquet par une terreur insurmontable, elle n'eut même pas la force de hurler quand une griffe d'une taille invraisemblable arracha ce qui restait du mur, dévoilant le faciès d'une créature si horrible qu'aucun mot à sa connaissance n'aurait été assez fort pour la décrire.

À cet instant, toutes les pensées d'Élise se tournèrent vers ce Dieu à propos duquel elle avait si souvent douté, le suppliant de bien vouloir la laisser s'évanouir, que son esprit se ferme et l'emporte loin de cette atrocité. Mais ses prières restèrent sans réponses. Ses paupières refusaient obstinément de se fermer, son regard captivé par l'indicible horreur.

Soudain, une paire de mains puissantes l'empoigna et l'entraîna dans le couloir. L'esprit paralysé comme un lapin pris dans la lumière des phares, elle ne songea pas un seul instant à se débattre tandis qu'on l'emportait à l'extérieur. Avant qu'elle ait eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait, elle se trouva jetée sans ménagement à l'arrière d'un fourgon militaire garé devant chez elle. L'engin démarra dans un vrombissement et prit rapidement de la vitesse. Après quelques secondes, un effroyable vacarme attira l'attention de la jeune femme. Ballottée et toujours en état de choc, elle se redressa et regarda au loin sa maison s'écrouler au ralenti, comme dans un film.

* * *

Frissonnante, elle ne réussissait pas à décrocher son regard de l'épais nuage de poussière grisâtre qui s'élevait à l'endroit où s'était tenu son foyer quelques instants auparavant. Ce n'est qu'après un long moment qu'elle finit par prendre conscience de la présence d'autres personnes avec elle à l'arrière de ce fourgon. Rendue muette par le choc, elle se tourna lentement. Quatre hommes étaient assis sur les banquettes derrière elle. Cinq en comptant celui qui conduisait.

Ils étaient tous les cinq habillés à la manière des commandos d'armée qu'on voyait dans ces films que son mari louait parfois le vendredi soir. Sur les bras et les jambes de leur treillis gris foncé, des voyants lumineux clignotaient à l'unisson sur des

sangles métalliques, et ils portaient d'étranges visières orange qui ne leur couvraient qu'un œil. Aucun d'eux ne semblait faire attention à elle. Leurs durs visages figés en une expression inquiétante, ils fixaient un point situé derrière sa tête – un point qu'elle savait être sa maison, ou ce qu'il en restait, du moins.

Puis, le regard de l'un d'entre eux, celui qui était assis le plus près d'elle, quitta l'horizon et croisa le sien. Il se leva et vint s'accroupir devant d'elle.

— Est-ce que vous allez bien, madame Villard ? lui demanda-t-il doucement.

L'homme voulut poser sa main sur l'épaule d'Élise qui eut un brusque mouvement de recul. Il écarta lentement sa main de la pauvre femme, la paume bien visible, comme pour lui faire comprendre qu'il ne lui voulait aucun mal.

— Excusez-moi, murmura-t-il, je comprends. Il faut que vous me fassiez confiance, madame Villard.

— C... Comment connaissez-vous mon nom ?

— Nous sommes venus pour vous aider.

Élise dévisagea l'homme sans parvenir à imaginer quel pouvait être le sens de cette phrase. Une seule chose était certaine dans son esprit : rien de tout cela ne pouvait être en train de se passer. Sa maison ne pouvait pas avoir été rasée par une espèce de monstre gigantesque. Ces choses-là n'arrivent pas dans le monde réel. C'était tout simplement impossible. Elle eut soudain la sensation que l'air autour d'elle se raréfiait.

D'un ton calme, l'homme reprit :

— Madame Villard, je suis le capitaine Gabriel Orland. Nous sommes la huitième unité de la B.I.O., la...

Il s'interrompit à nouveau. La jeune femme ne l'entendait plus.

— ... pas possible... pas possible..., marmonnait-elle en se balançant doucement d'avant en arrière.

— Ce n'est pas bon, grogna Gabriel Orland en se tournant vers ses hommes. Elle est en état de choc.

Disant cela, il tendit la main vers celui qui se tenait à sa gauche. Ce dernier tira une petite seringue métallique de sa sacoche et la lui donna. Orland la décapuchonna et en injecta le contenu dans la cuisse d'Élise qui émergea instantanément de sa catatonie dans un cri éraillé.

Elle voulut se lever mais les chaos de la route lui firent perdre l'équilibre. Bien que toujours groggy, elle sentit que son esprit s'éclaircissait soudain. Elle ouvrit la bouche pour parler. Sa gorge était sèche. Elle prit une profonde inspiration, toussa, et articula avec difficulté :

— Que... Qu'est-ce que...

— C'est un petit peu compliqué à expliquer, lui dit Orland d'une voix qui se voulait rassurante, disons que je vous ai injecté un remontant, en quelque sorte.

Les yeux d'Élise Villard s'arrondirent comme des soucoupes. Tout son corps se tendit. Elle se redressa et pointa du doigt la colonne de fumée qui s'éloignait à l'horizon.

— Non ! cria-t-elle, au bord de l'hystérie, pas ça. Ça, là-bas ! Qu'est-ce que c'était que ça ? Qu'est-ce que c'est que ce monstre ?

— Écoutez, lui répondit Orland, je crois que, pour commencer, il faut que vous vous calmez.

— Que je me calme ? Est-ce que vous n'êtes pas cinglé ? Qui êtes-vous ? Où est-ce que vous m'emmenez ? Et, une bonne fois pour toutes, qu'est-ce que c'était que cette chose ?

— C'est une chimère.

- Une quoi ?
- Une chimère, coupa-t-il, un individu extra-dimensionnel connu sous le matricule C-714. Et vu la taille, je pense que nous avons affaire à un spécimen de type cinq.
- Ouais. Ce n'est pas bon signe, dit un des hommes sans détacher son regard du nuage opaque qui s'éloignait lentement.
- Merci de la précision, Dimitri, rétorqua d'un ton cassant celui qui donnait l'impression d'être le chef du groupe à l'autre qui grogna de vagues excuses.
- Mais, balbutia Élise chez qui l'hystérie avait fait place à la stupeur, qu'est-ce que c'est exactement qu'un *individu extra...* comme vous dites ? C'est une expérience génétique qui a mal tourné ? Vous êtes de l'armée ou quelque chose comme ça ?
- Je crains que ce soit un petit peu plus compliqué que ça. Les chimères sont une race d'êtres qui vivent dans une autre dimension, un autre plan d'existence séparé de notre univers par une sorte de zone tampon. C'est une race particulièrement belliqueuse qui se nourrit d'énergie vitale pure. Des vampires, en quelque sorte.
- Bien, ponctua-t-elle en roulant des yeux incroyables.
- Il y a quelques années de cela, une équipe de scientifiques a découvert leur existence, ainsi que celle de nombreuses autres espèces similaires, aux cours de recherche sur les barrières quantiques. Malheureusement, ils ont aussi rapidement découvert que certaines de ces espèces, les chimères en tête, se lançaient régulièrement dans des raids visant à passer par la force sur notre plan. Depuis quelque temps, ces attaques se sont multipliées et nous avons de bonnes raisons de penser que nous nous acheminons vers une tentative d'invasion globale. L'univers chimérique se situe sur un plan très proche du plan psychique humain, celui sur lequel dérive l'esprit quand nous rêvons. C'est par cet intermédiaire qu'elles tentent de passer dans notre monde.
- Par l'intermédiaire... des rêves ? Vous vous moquez de moi ? Parce que, personnellement, j'ai bien l'impression que ce monstre, là-dehors, est bel et bien réel.
- Il l'est. Je n'ai jamais dit que les chimères étaient des rêves. Elles sont tout aussi réelles que vous et moi. Ce que je suis en train de vous expliquer, c'est que le monde du rêve constitue pour elles une passerelle idéale entre leur monde et le nôtre. Elles rôdent aux frontières du plan onirique et quand elles repèrent un rêveur qui s'est aventuré trop loin, elles le traquent jusqu'à la réalité consciente. Arrivées là, elles consomment la psyché de leur victime et, une fois que ce « verrou » a sauté, elles se servent de son corps physique comme marchepied pour se matérialiser dans notre univers.
- Mais, c'est horrible ! Et vous en parlez comme si ce genre de choses se produisait tout le temps.
- Nous essayons d'endiguer au maximum les tentatives d'incursions, mais c'est vrai qu'il y a déjà eu des cas qui ont échappé à notre contrôle.
- Et quand ça vous arrive, qu'est-ce que vous faites pour gérer la situation ?
- Nous prenons les dispositions qui s'imposent. Vous vous souvenez de cet avion de tourisme d'une compagnie américaine qui a été abattu par un missile sol-air au-dessus de l'océan Atlantique ?
- Celui sur lequel l'armée a tiré par erreur ? Vous ne voulez tout de même pas dire que...
- Malheureusement, si. Il n'y avait aucune erreur là-dedans. Un des passagers s'est endormi, à peine quelques minutes après le décollage. Nous pensons que la chimère était sur sa piste depuis un moment et avait déjà considérablement sapé ses

défenses. Elle n'a plus eu qu'à lui porter le coup de grâce. La matérialisation a été quasiment immédiate. Il n'y avait aucune autre alternative : nous ne pouvions pas laisser un spécimen en liberté. Et de toute manière, au moment de la matérialisation, l'expansion subite de matière qui en résulte avait éventré la carlingue. La majorité des autres passagers était déjà morte au moment où le missile a frappé.

Élise resta sans voix. Elle qui s'était réveillée ce matin en pensant aller tranquillement à son entretien d'embauche, la voilà qui se trouvait à présent en robe de chambre dans un fourgon militaire, poursuivie par un parasite d'un autre monde. Elle voulut dire quelque chose mais une terrible déflagration l'interrompit avant qu'elle puisse formuler son premier mot. L'asphalte bondit littéralement sous les roues du camion. Loin derrière eux, elle vit la titanique silhouette de la créature s'extirper des ruines de sa maison en poussant des hurlements assourdissants. Plusieurs paires d'ailes fouettaient rageusement l'air comme autant de lanières de cuir écarlates. Deux bras immenses terminés par des crochets démesurés se dressèrent fiévreusement vers le ciel et, pour la première fois, Élise put réellement voir la bête.

Hagarde, elle contempla avec horreur le corps grotesque, vaguement humanoïde, qui surplombait de sa masse vert-de-gris le tas de gravats qui avait été sa maison. La chose redressa ce qui semblait lui tenir lieu de tête. Sa face, oblongue, dépourvue d'yeux et lisse comme un crâne, se fendit en deux, révélant une bouche cauchemardesque de plante carnivore, et la bête hurla sa furie à l'univers. De part et d'autre du fourgon, les vitres des maisons explosèrent et les arbres se couchèrent. Autour d'Élise, tous s'étaient tus et regardaient avec effroi la créature se dégager des débris. Le chef de groupe fut le premier à prendre la parole.

— C'est vraiment une coriace, celle-là.

— Mon Dieu, mais elle est énorme, souffla une voix derrière Élise.

— Milo, reste concentré ! reprit le capitaine. Il ne faut surtout pas qu'elle nous retrouve maintenant, c'est beaucoup trop tôt ! On lance une procédure de camouflage d'urgence.

Juste au-dessus de la ligne d'horizon, Élise vit la chimère se tourner dans leur direction. Elle savait que l'image de cette gueule sans visage la hanterait jusqu'à son dernier souffle. La forme irréaliste étendit ses ailes et s'éleva au-dessus du sol dans un rugissement d'apocalypse. Autour, plusieurs maisons s'écroulèrent subitement.

— Elle arrive. Tenez-vous tous prêts : exécution de la manœuvre dans cinq secondes.

Captivée par l'image du monstre qui volait à toute allure vers elle, Élise entendit dans le lointain les cinq hommes autour d'elle se mettre à compter à haute voix. (*Un...*) Une conduite de gaz explosa avec violence à la gauche de la chimère qui n'en sembla pas incommodée. Une longue colonne de flammes s'enroulait autour d'elle en un tourbillon incandescent. (*... deux...*) Planant à quelques mètres du sol, soulevant un épais nuage de poussière sur son passage, la créature prenait de la vitesse en lacérant le bitume à grands coups de griffes. (*... trois...*) Écumante, vibrant d'une puissance dévastatrice, la bête gagnait rapidement du terrain sur le véhicule. Déjà, l'haleine putride du monstre prenait Élise à la gorge. (*... quatre...*) Paralysée par la terreur, elle regarda les mâchoires béantes engloutir l'horizon. Sous elle, le camion tremblait à tout rompre. Une larme coula sur sa joue. Elle prononça le nom de son mari et ferma les yeux. (*... cinq*).

* * *

Après le tumulte de la charge, le silence était aussi assourdissant qu'il était

soudain. Élise resta pendant de longues minutes assise sans rien dire. Tout était d'un noir uniforme autour d'elle, et pourtant elle pouvait parfaitement voir les cinq membres de l'équipe qui la dévisageaient en silence. Après un moment, celui qui lui avait dit s'appeler Gabriel fit un signe aux quatre autres. Elle l'entendit leur dire de « gagner un peu de temps ». Puis il s'approcha et lui demanda si ça allait. Derrière lui, elle aperçut les autres se lever et former un carré autour d'eux.

— Qu... que font-ils ? balbutia-t-elle.

— Ils montent la garde, répondit-il calmement.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Où sommes-nous ?

— Nous sommes en lieu sûr. Pour le moment, du moins. Nous sommes dans une bulle d'inconscience. Tant que nous restons cachés ici, la chimère ne peut pas nous repérer. Mais c'est un procédé assez exigeant en termes d'énergie, malheureusement. Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous. Il va falloir que je vous explique certaines choses le plus simplement possible et vous, de votre côté, il faut que vous fassiez tout votre possible pour me comprendre. Est-ce que nous sommes d'accord ?

— Oui... Oui, je crois.

— Je l'espère, parce que nous avons vraiment besoin de vous pour nous débarrasser de cette bestiole.

— Mais, l'interrompit-elle, je ne comprends pas. Pourquoi cette chose en a-t-elle après moi ? Vous me dites qu'elle a besoin des rêves pour pénétrer notre monde, mais qu'est-ce qu'elle me veut ?

— Nous ne savons pas exactement comment cela fonctionne. Certaines personnes ont une affinité particulière avec elles. Une meilleure capacité au sommeil paradoxal, une activité médiumnique latente peut-être...

— Ce n'est pas de ça dont je parle. Ce que je veux dire, c'est... Je ne suis pas en train de dormir, là. Si elle est déjà dans notre monde, qu'est-ce qu'elle me veut à moi, maintenant ? Et vous n'aviez pas parlé de missiles ou de trucs comme ça quand ce genre de choses arrivait ?

— Ah. Je vois. Je vais tout reprendre depuis le début.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que vous... ?

— Laissez-moi parler, la coupa-t-il avec fermeté. Vous pourrez poser toutes les questions que vous voudrez après avoir entendu tout ce que j'ai à dire. Nous faisons partie de la B.I.O., la Brigade d'Intervention Onirique. Nous sommes une équipe de médiums spécialement formés et entraînés pour pénétrer l'espace onirique personnel des victimes potentielles d'attaques de chimères ou d'autres formes de vie extra dimensionnelles et combattre les intrus avant leur arrivée sur le plan physique. Nos services ont détecté une activité suspecte dans l'espace subconscient de votre quartier depuis quelque temps déjà mais, jusqu'à hier matin, nous n'étions pas encore parvenus à isoler la cible. Quand vous êtes allée vous coucher hier soir, la chimère a décidé de se lancer à l'attaque. C'est là que nous l'avons repérée. Bien que vous ayez l'impression de vous être levé ce matin et d'être parfaitement réveillé, en réalité vous êtes actuellement en observation dans une chambre d'hôpital.

— Une chambre d'hôpital ?

— Ce matin, quand votre mari a voulu vous réveiller comme vous le lui aviez demandé, il n'y est pas parvenu. Il a cru que vous aviez fait une attaque dans votre sommeil et il a aussitôt contacté les secours qui vous ont transportée en urgence à l'hôpital.

— Attendez un instant. Vous voulez dire que je ne me suis pas réveillée ce matin ? Et qu'alors que nous parlons, je suis en train de dormir.

— Pire que ça, j'en ai peur. Vous avez dépassé le stade du sommeil. Vous êtes

dans un coma profond depuis quatre heures vingt-sept ce matin. C'est à cette heure-là que nous avons détecté l'attaque de la chimère. Nous sommes intervenus presque aussitôt.

Il lui laissa quelques instants pour assimiler l'impensable vérité.

— Donc, dit-elle d'une voix chevrotante, quand vous avez appelé sur mon portable tout à l'heure...

— Vous étiez dans le coma depuis quelques minutes.

— Oh.

Un des hommes se tourna vers son supérieur :

— Sans vouloir vous presser, mon capitaine, il ne nous reste plus beaucoup de temps.

— Je sais, rétorqua le chef. Madame ?

— Oui ?

— Est-ce que je peux vous appeler Élise ?

— Oui, je crois...

— Élise, je sais que c'est très dur, mais il est de la plus extrême importance que je vous explique un certain nombre de points assez rapidement. Avez-vous bien compris ce que je viens de vous dire ? Est-ce que je peux continuer ou y a-t-il des points sur lesquels vous voulez que je revienne ?

— Je suis dans le coma ? dit-elle comme si elle n'avait pas entendu la question.

— Je suis désolé, mais c'est le cas. Nous avons découvert que dans la dernière phase de leur mode opératoire, les chimères suivent leurs victimes jusque dans les zones superficielles de l'inconscient, liées aux perceptions du quotidien. Ces zones « tampons » sont les plus proches du monde réel. Elles marquent la frontière entre le physique et le mental. Une fois qu'elles sont parvenues à pénétrer cet espace intime, elles parviennent à plonger leur proie dans le coma. Ainsi, le rêve s'intensifie jusqu'à paraître réel et la victime ne se rend pas compte qu'elle ne s'est pas réveillée. C'est ce qui vous est arrivé. C'est ce niveau d'intensité de votre construction mentale qui nous a permis de repérer la chimère et de rentrer en contact avec vous.

— Mais, qu'est-ce qui va se passer, alors ?

— Le fait de vous avoir plongée dans le coma lui a permis de se rapprocher de notre monde mais elle se retrouve, du même coup, prisonnière de votre inconscient. Votre esprit représente la dernière barrière entre elle et le plan physique. C'est pour cette raison qu'elle veut vous éliminer. Nous sommes là pour l'en empêcher, mais nous avons besoin de votre aide pour y parvenir.

Élise le fixa dans les yeux, la bouche entrouverte, le visage exsangue. En l'espace de quelques minutes, sa vie, sa perception du monde, tout ce qu'elle tenait pour acquis, tout cela venait de tomber en poussière. Elle jeta un regard circulaire sur les quatre silhouettes en treillis anthracite qui se tenaient debout autour d'elle. Elle voulut se persuader une dernière fois que rien de tout cela n'était réel, mais elle n'y parvint pas. Elle avait vu la chose qui cherchait à la tuer et elle savait qu'aucun cauchemar ne saurait être aussi atroce.

Soudain, le sol trembla et un ronflement rampa dans l'air électrique.

— Elle cherche. Elle ne va pas tarder à nous repérer, cria celui qui s'appelait Dimitri. Il faut vraiment se dépêcher, mon capitaine !

Une tension douloureuse se lisait sur son visage et sur ceux de ses trois collègues.

— Que faut-il que je fasse ? demanda Élise.

Gabriel posa sa main gantée sur la sienne.

— Vous êtes courageuse, dit-il.

— Ai-je vraiment le choix ? répondit-elle. C'est bien moi que cette bestiole a

décidé d'avalier, non ?

Le militaire ne répondit pas. Il bondit sur ses pieds et, d'une voix forte, ordonna aux autres de se tenir prêts. Élise ressentit d'étranges picotements sur tout son corps tandis que le voile noir qui les enveloppait semblait parcouru de soubresauts désordonnés.

— Départ dans quelques secondes, fit un des hommes.

— Bien, répondit le chef. Élise ?

— Oui ?

— Où avez-vous grandi ?

— Excusez-moi ?

— Je vous ai demandé où vous avez grandi.

— Mais je ne vois pas le...

— Ne réfléchissez pas ou la chimère risque de sentir ce que vous pensez.

Répondez à la question, vite ! Où avez-vous grandi ?

— Sainte-Cyrille !

— Où est-ce ?

— C'est un village, dans le Sud.

— Denis ?

— Encore quelques instants... Oui ! Ça y est, j'ai les coordonnées.

Le chef se tourna vers Élise.

— Accrochez-vous, nous partons.

À peine eut-il achevé sa phrase qu'un éclair aveuglant déchira les ténèbres. Élise regarda autour d'elle. Elle se trouvait à présent assise dans une espèce d'appareil volant tout droit sorti d'un film de science-fiction qui filait à vive allure au-dessus de la ville.

— Vous êtes certain que nous sommes vraiment dans un de mes rêves ? demanda-t-elle, incrédule. Je ne me souviens pas avoir jamais rêvé d'une telle machine. Les histoires futuristes, c'est plus du goût de mon mari.

— Je vous l'ai dit, répondit Gabriel sans détacher son regard de la lunette arrière de l'appareil, nous sommes spécialement formés pour pénétrer votre espace onirique et y intervenir. Il faut donc bien que nous soyons capables de générer nos propres équipements. Denis ! Ça y est, la revoilà !

Élise bondit sur son siège. Loin derrière l'appareil, elle vit la chimère s'élever lentement au-dessus de la ligne d'horizon. Elle monta haut, très haut dans le ciel, s'immobilisa et piqua soudain vers eux. D'ici quelques secondes, ils seraient à sa merci.

— Il n'y a pas moyen de le faire avancer plus vite, votre engin ? cria-t-elle.

— Calmez-vous, rétorqua le chef avec une pointe d'impatience. Prêt, vous autres ? Manœuvre « miroir » dans cinq, quatre, trois, deux, un...

Proprement abasourdie, Élise vit l'ombre terrifiante de la chimère obliquer puis changer complètement de direction pour voler à tire-d'aile loin sur la gauche de l'appareil. Elle regarda sans comprendre la bête s'éloigner. Elle tourna vers le chef un regard interrogateur. Ce dernier lui tendit une paire de jumelles et lui fit signe de regarder. Elle s'exécuta sans discuter et vit ce vers quoi la chimère semblait si pressée de voler : une autre embarcation exactement identique à la leur !

— Mais, comment avez-vous fait ça ? cria-t-elle avec une surprise non dissimulée dans la voix.

— Et encore, lui dit fièrement le pilote, là, il est trop loin. Sinon, vous pourriez tous nous voir dedans !

— Incroyable...

— Et surtout très utile, reprit le chef. La manœuvre « miroir » nous permet de créer un double onirique parfaitement identique et de le charger à l'aide de notre propre concentration. Jusqu'à ce que son énergie s'épuise, l'illusion générée a plus de « présence » que nous, ce qui signifie qu'elle est beaucoup plus appétissante pour la chimère.

— C'est pour ça qu'elle n'a pas hésité à la prendre en chasse plutôt que nous, c'est ça ?

— Exactement. Mais cela ne durera pas, malheureusement. C'est pourquoi il faut que nous nous dépêchions d'arriver à Sainte-Cyrille.

— D'accord, fit Élise pour elle-même en suivant des yeux la créature difforme qui s'éloignait. Mais, dites-moi : je sais que c'est vous les experts de ce genre de situations, mais je ne comprends pas en quoi le fait de voler jusqu'à Sainte-Cyrille dans cette machine va pouvoir régler mon problème.

— La chimère vous a suivi jusqu'à cette zone du rêve située près du monde réel. Le meilleur moyen que nous avons trouvé pour l'en éloigner est de l'attirer vers des zones moins sensibles. Du fait du développement tardif de la mémoire consciente, la petite enfance tient plus de l'imaginaire que du souvenir concret. Si nous l'attirons jusque là-bas, nous l'éloignons du réel.

— Oh. Donc, je suis une sorte d'appât.

— J'en suis désolé, mais c'est la seule solution que nous avons. Les sens de la chimère sont verrouillés sur vous.

Sous l'appareil, Élise voyait la campagne défiler dans un long enchevêtrement de couleurs floues. Elle avait peine à deviner à quelle vitesse ils pouvaient bien se déplacer.

— Plusieurs fois la vitesse du son si nous étions dans le monde physique, lui dit Gabriel.

— Excusez-moi ? fit-elle en sursautant.

— Je vous vois regarder le paysage. En général, les gens se demandent à quelle vitesse nous volons. C'est assez variable, mais si nous devons voler à la même vitesse sur le plan physique, nous irions à plusieurs fois la vitesse du son.

— *En général ?* Dites-moi, est-ce que ce genre « d'interventions » arrive souvent ?

— Trop souvent à mon goût...

— Oh. En tout cas, reprit-elle rapidement pour dissiper le malaise qui était en passe de s'installer, c'est très impressionnant qu'un si petit appareil puisse aller si vite. Mais, après tout, il peut sembler logique que les lois de la physique soient différentes dans les rêves. D'ailleurs...

— Oui ?

— Il y a une question que je me pose : s'il est tellement important que nous arrivions à Sainte-Cyrille avant que la chimère nous rattrape, pourquoi ne pas nous téléporter instantanément là-bas ? Nous sommes dans un rêve, et j'ai vu de quoi vous êtes capable, alors je me dis que ça doit être faisable. Non ?

— Dans d'autres circonstances, nous pourrions certainement y arriver, mais pas là. Pour parvenir à s'échapper du plan onirique, la chimère doit le rendre le plus conforme possible à la réalité afin de faciliter la transition. La conséquence directe, c'est que tout ce qui ne respecte pas cette logique s'en trouve exclu d'office. Enfin, pas tout, heureusement, sans quoi nous ne serions pas capables d'exécuter la plupart de nos manœuvres. Mais il est vrai que notre champ d'action en est considérablement réduit. Du coup, nous sommes obligés de voyager en utilisant des moyens... « probables », disons. En revanche, la bonne nouvelle, c'est que la chimère souffre,

elle aussi, du même type de limitations.

— Nous devrions y être d'ici quelques minutes, cria le pilote par-dessus son épaule.

— Merci Denis, lui répondit son supérieur. Bien, Élise, nous n'allons pas tarder à arriver à destination. Nous allons avoir besoin que vous nous guidiez vers la maison de vos parents.

— C'est que... je n'y suis pas retournée depuis de très nombreuses années. Je ne sais pas si je pourrai la reconnaître.

— Oh si, vous la reconnaîtrez. Souvenez-vous : nous sommes dans votre mémoire. Nous sommes en route vers votre souvenir de Sainte-Cyrille, pas vers le véritable village. Tout ce dont vous ne vous souviendrez pas réellement sera instantanément remplacé par votre imagination. Nous ne pouvons pas nous perdre.

— C'est vrai. Je suis idiote.

— Ne dites pas ça. Vous vous en sortez très bien pour le moment.

— Oui, pour le moment, répéta-t-elle à voix basse.

* * *

Quelques minutes plus tard, l'appareil se posa dans un souffle sur la placette typique d'un village du midi de la France. En posant le pied sur les pavés irréguliers, Élise se sentit transportée près de vingt-cinq ans en arrière. « Une véritable carte postale », entendit-elle marmonner derrière elle, et elle dut admettre que c'était vrai. Les petites façades couvertes de stuc rose, les encadrements de fenêtres de bois vernis, au loin les imposantes montagnes qui se découpaient sur un ciel d'un bleu si intense qu'il en semblait presque liquide... Tout était parfait. Trop parfait pour être vrai, en fait.

— Alors, par où allons-nous ? lui demanda une voix dans son dos.

— Par ici, je crois, répondit-elle en montrant du doigt un chemin de terre aride qui serpentait vers une maisonnette plantée sur la colline attenante au village. Oui, j'en suis certaine, c'est bien cette maison que l'on voit là-bas.

— Bien, ne perdons pas de temps.

Les commandos se mirent en marche. « C'est tout de même beaucoup plus joli que la banlieue pourrie de l'autre fois », fit remarquer le pilote. « Ça me donne bien envie d'aller passer quelques jours vers le *vrai* Sainte-Cyrille, pendant mes prochains congés », lui répondit un autre. Élise ne put s'empêcher de penser qu'il y avait quelque chose de réellement effrayant dans le caractère trivial de cette innocente conversation. Pour qu'ils parviennent à un tel niveau de détachement, qui pouvait dire à combien de missions similaires les membres de cette équipe avaient déjà participé ?

Elle sentit Gabriel la prendre doucement par le bras.

— Venez, il ne faut pas traîner, lui dit-il. Mais à peine avaient-ils fait un pas qu'Élise vit toute l'équipe se figer. Instinctivement, elle leva les yeux vers le ciel qui ne lui parut plus si calme. Ce n'était rien qu'elle aurait pu décrire précisément, mais elle avait la sensation désagréable que quelque chose se déplaçait à la limite de son champ de vision pour disparaître dès qu'elle tentait de fixer son attention dessus. Une bourrasque de vent souleva la poussière à ses pieds.

— Là-bas ! cria un des hommes en pointant vers l'horizon. Effectivement, au loin, Élise vit l'ombre tant redoutée de la chimère se dessiner au-dessus des plaines.

Avant qu'elle comprenne ce qui lui arrivait, Gabriel la tirait par la main dans une course désespérée vers la maison, en aboyant ses ordres au reste de la troupe. La piste sous leurs pieds était agitée de soubresauts. Autour d'eux, le paysage ondulait au

rythme de leur pas. C'était comme si la réalité se délitait à l'approche du monstre. Devant elle, Élise vit Denis, le pilote, se jeter contre la porte de la maison qui s'ouvrit dans un étrange claquement humide. La voix du chef d'unité lui paraissait lointaine et distordue à présent. En revanche, la respiration de la chimère, grondante, haineuse, lui semblait de plus en plus proche, comme si elle avait été juste derrière elle. Pire, elle avait l'impression que la bête était en train de pénétrer en elle. Elle sentait que le monde qui l'entourait perdait petit à petit sa cohérence, sa consistance même. Toutes ses perceptions se confondaient progressivement dans une unique sensation de noyade. Les sons filaient devant ses yeux comme des méduses de lumière, les odeurs de son enfance tintaient à ses oreilles. Une voix déposa sa saveur métallique sur sa langue. Du fond de sa conscience liquéfiée, elle crut comprendre que c'était Gabriel qui lui hurlait une question. Une question de la plus grande importance. Elle parla, certainement, mais le sens de sa propre phrase lui échappa totalement.

Elle tombait, glissait en elle-même. Cependant, elle n'avait pas peur. La peur elle-même avait fondu et s'était mêlée au reste, perdant sa signification dans une obscurité huileuse. Puis, soudain, la sombre uniformité fut secouée par une série de contractions de plus en plus fortes. Chaque pulsation, chaque battement, lui faisait l'effet d'une gifle qui la tirait un peu plus de son hébétude. Puis, tout à coup, les ténèbres s'évanouirent et une scène familière apparut autour d'elle.

Elle se tenait debout dans la chambre d'une petite fille. Elle n'aurait pas été capable de dire si c'était elle qui leur avait indiqué le chemin ou s'ils l'avaient trouvée par eux-mêmes, mais le fait était là : ils se trouvaient bel et bien dans la chambre de son enfance. Sa chambre.

Face à elle, immobiles et les yeux fermés, les membres de l'unité affichaient la même expression tendue qu'elle les avait déjà vu arborer plus tôt. « Sécurisation du périmètre achevée », dirent-ils d'une seule voix avant d'ouvrir les yeux.

— Ça devrait la retenir le temps nécessaire, lui dit Gabriel en lui faisant signe de s'asseoir.

Derrière la porte, un terrible hurlement déchira l'écho liquide qui envahissait l'espace.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demanda la jeune femme.

— C'est votre psyché qui se consume au contact de la chimère. Nous avons sécurisé cette chambre mais les barrières que nous avons mises en place ne vont pas résister bien longtemps. Cette pièce sera bientôt dissoute avec le reste.

Un nouveau rugissement, plus terrible que le précédent, fit trembler le mobilier désuet. Un cadre se décrocha du mur mais, au lieu de se briser sur le parquet poussiéreux, il coula comme dans des sables mouvants entre les lames de bois, ne laissant aucune trace. Dehors, l'image du jardin dans lequel elle avait joué, enfant, s'assombrissait à vue d'œil. Un coup d'une violence inouïe retentit et le plafond de la pièce se fendit de part en part. Apeurée, Élise vit une multitude d'étranges gouttes translucides perler sur toute la surface peinte et filer vers la brèche pour la colmater.

— C'est votre esprit qui se défend comme il peut contre l'intrusion, lui dit Gabriel.

Puis il lui fit signe de l'excuser et se retourna face à ses hommes.

Les carreaux des fenêtres de la chambre étaient à présent d'un noir opaque, mais Élise ne put s'empêcher de constater qu'en dépit de cette obscurité, la lumière dessinait d'étranges arabesques sur le papier peint jauni. La pièce semblait se déformer légèrement à chaque nouveau coup asséné par la bête. Assise sur son petit lit, terrifié, elle regardait les cinq membres de l'équipe parler entre eux à voix basse. Elle voulut écouter, mais le vacarme infernal de la créature en furie couvrait ce qu'ils disaient.

Au bout d'un certain temps, elle vit Gabriel faire un signe aux autres et reculer d'un pas. « Ne tardez pas », lui dit un des hommes. Le chef d'unité lui répondit d'un hochement de tête. Les quatre hommes se tournèrent vers Élise. Ils la saluèrent poliment avant de fermer les yeux comme elle les avait déjà vu faire. Après quelques instants, les silhouettes des soldats se dissolurent dans l'air.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où partent-ils ? demanda-t-elle, au comble de l'inquiétude, à Gabriel.

— Je suis désolé, répondit-il simplement.

— Excusez-moi ?

— Je suis désolé pour tout ça.

— Je ne comprends pas. Vous êtes désolé pour quoi, exactement ?

— Désolé de ne pas avoir plus de temps pour tout vous expliquer. Désolé de ne pas tout vous avoir dit. Désolé pour ce qui va se passer maintenant.

— Comment ça ? Vous me faites peur. Qu'est-ce qui va se passer ?

— Vous vous souvenez que je vous ai dit que nous avions besoin de vous pour arrêter la chimère ? dit-il en s'asseyant à côté d'elle. Et bien, c'était vrai, mais pas de la façon que je vous l'ai laissée entendre.

Il s'interrompt, semblant chercher ses mots. Le souffle court, Élise toucha son genou du bout de ses doigts tremblants.

— Continuez, s'il vous plaît, murmura-t-elle, la voix chargée d'angoisse.

— À l'heure actuelle, nous n'avons pas encore trouvé de moyen pour éliminer les chimères. Du moment où l'une d'entre elles parvient à pénétrer votre espace onirique, plus rien ne peut l'arrêter. Tout ce que nous pouvons faire, c'est l'éloigner le plus possible de notre réalité et la confiner. Nous avons besoin de vous pour l'attirer jusqu'ici, au plus profond de vos souvenirs.

Il s'arrêta encore quelques instants afin de lui laisser le temps de bien comprendre ce qu'il venait de lui annoncer. Comme pour lui rappeler que le temps était compté, un coup terrible éclata contre les parois de la chambre qui ondulèrent comme du mercure.

— Que va-t-il se passer ? demanda-t-elle doucement en caressant les cheveux d'une poupée de chiffon.

— Les murs de cette chambre ne vont plus tenir bien longtemps, j'en ai peur. Elle ne va pas tarder à entrer et, une fois qu'elle vous aura éliminée, plus rien ne l'empêchera de remonter jusqu'au réel. Nous ne pouvons pas laisser ça arriver. Alors que je vous parle, un médecin est en train de vous injecter un composé très puissant qui va effacer votre moi conscient et vous plonger dans un état que nous qualifions de « coma paradoxal ». L'empreinte onirique va se cristalliser autour de la chimère alors que votre personnalité va disparaître. Elle va se trouver coincée dans un rêve permanent sans qu'il ne reste plus rien de vous qu'elle puisse atteindre pour s'enfuir.

— Alors, je vais devenir une prison vivante pour cette bestiole ?

— En quelque sorte.

— Et je vais mourir...

— Pas au sens propre. Vous serez toujours physiquement en vie, mais... oui, vous avez raison, vous allez mourir. Je suis vraiment désolé, croyez-moi, mais c'est l'unique moyen à notre disposition pour le moment si nous voulons empêcher les chimères d'atteindre notre monde.

— Et, comme pour les gens de cet avion, j'étais condamnée depuis le début de toute façon...

— En effet.

Dehors, les coups avaient redoublé de violence. La pièce tremblait de toutes parts.

De longues lézardes se formaient de plus en plus rapidement le long des parois. Les petites gouttes translucides, incapables de faire leur office de colmatage des brèches désormais trop nombreuses, tombaient une à une sur le plancher avant de s'évaporer dans un grésillement d'insecte électrocuté. Gabriel regarda une larme filer le long de la joue d'Élise dont les contours paraissaient déjà plus flous. L'injection commençait à faire son effet.

— Partez, dit-elle dans un sanglot, et dites à mon mari que je l'aime.

— Je le ferai, répondit-il avant de se dissoudre.

Assise seule au cœur de ses souvenirs d'enfance, Élise Villard regardait les murs de sa chambre se disloquer sous les coups furieux d'un monstre d'un autre monde. Elle caressait doucement les cheveux de sa poupée quand elle se rendit compte qu'elle ne sentait plus le doux frottement de la laine sur sa peau. Elle baissa les yeux vers sa main. Elle n'était plus là.

Quand la chimère parvint finalement à arracher le plafond de la chambre pour porter l'estocade, elle ne trouva que du vide. Élise Villard avait cessé d'exister.

* * *

ÉPILOGUE

Gabriel prit une inspiration haletante et ouvrit grand les yeux. L'espace d'un instant, il ne fut pas certain de savoir où il se trouvait mais, petit à petit, il reconnut le décor familier de la chambre de réveil : le « bip, bip » entêtant du moniteur de contrôle des constantes cardio-vasculaires, le léger grincement des aiguilles de l'électroencéphalographe, les néons tamisés des plafonniers, les sangles de restriction qui entravaient ses poignets et ses chevilles... Puis il entendit le martèlement de talons hauts sur le carrelage blanc.

— Capitaine ? fit le docteur Ginsberg de sa voix haut perchée. Vous êtes réveillé ?

— Oui, c'est bon.

— Bien. Je fais les dernières vérifications d'usage et je vous retire les sangles.

— Prenez votre temps. Cette intervention a été plutôt éprouvante.

— Oui, c'est effectivement ce que m'ont dit les autres. D'après ce qu'ils m'ont raconté, j'ai l'impression que le spécimen était particulièrement gros, cette fois.

— Ça, vous pouvez le dire. Pour autant que je me souvienne, c'était peut-être même le plus gros qu'il m'ait été donné de voir.

— Impressionnant quand on connaît votre parcours. J'essaierai d'assister au passage en revue des enregistrements de cette mission. J'ai envie de voir à quoi peut ressembler un spécimen de type cinq.

— Vous ne serez pas déçue, je pense. À part ça, comment se porte le reste du groupe ?

— Tout le monde s'est réveillé sans encombre. Ils récupèrent dans la salle de repos. Dès que vous serez disponible, le directeur m'a dit de vous dire qu'il vous attend en salle de débriefing.

— Bien.

* * *

— Oui ?

— Bonjour, monsieur le Directeur.

— Ah ! Gabriel, bonjour. Entrez, je vous en prie. Vous voulez un café ?

— Oui, s’il vous plaît.

Le directeur se leva et alla verser au militaire un gobelet de café fumant. Il le porta jusqu’au bureau et s’assit à côté de son subalterne.

— J’ai croisé Lambert dans le couloir tout à l’heure. Il m’a parlé du spécimen d’aujourd’hui. Il était vraiment si gros que ça ?

— Le plus gros que j’aie vu jusqu’à maintenant, en tout cas. Ça m’a fait réaliser une nouvelle fois à quel point nous ignorons encore tant de choses sur les chimères. La stabilisation de madame Villard s’est bien passée ?

— Le mieux possible. Nous l’avons placée dans l’aile de confinement quatre, si vous souhaitez aller la voir.

— Oui, je crois que je vais y aller en sortant d’ici. Et son mari ?

— La routine. Officiellement, sa femme est décédée dans l’incendie de leur maison ce matin. Lui croit s’être assommé en tombant dans la salle de bains et avoir été secouru par un bon samaritain qui a vu de la fumée sortir de sous la porte d’entrée.

— La routine..., dit Gabriel pensivement. Est-ce que vous vous rendez compte où nous en sommes rendus ? Nous dissimulons la disparition d’une femme, nous faisons croire à son mari qu’elle est morte et nous détruisons leur maison, et ce n’est plus rien d’autre que de la routine pour nous.

— Qu’est-ce que vous voulez que je vous dise ? Nous sommes en guerre, voilà tout. Aussi inhumaines que puissent paraître nos méthodes, tant que nous n’aurons aucun autre moyen que le confinement pour stopper l’invasion, il n’y a pas d’autre solution.

— Je sais. Mais ça ne veut pas dire que je l’accepte de bon cœur pour autant. Si vous n’avez plus besoin de moi, je crois que je vais aller me reposer un peu. La mission d’aujourd’hui a été assez difficile et les gars de la détection pensent qu’une nouvelle attaque est à prévoir d’ici après-demain.

— C’est bon, vous pouvez y aller. Je vous verrai demain matin pour un rapport plus détaillé.

Sans rien ajouter, Gabriel se leva et sortit du bureau. Alors qu’il était sur le point de refermer la porte derrière lui, il entendit le directeur le rappeler.

— Gabriel ?

— Oui ?

— Ne prenez pas tout cela trop à cœur. C’est tout à votre honneur, mais vous ne tiendrez jamais le coup. Vous êtes un excellent élément. Il faut que vous gardiez en permanence à l’esprit le nombre de vies que vous sauvez à chaque intervention. Ce sont celles-là qui comptent.

— Je sais, répondit-il pensivement en fermant la porte.

Les deux mains enfoncées dans les poches de sa cotte, il traîna les pieds jusqu’à l’ascenseur. La porte s’ouvrit automatiquement sur son passage. « Quel étage ? » demanda la voix métallique du liftier virtuel. « Dernier sous-sol », répondit-il en entrant dans la cabine. Les portes métalliques se resserrèrent dans une longue série de cliquetis et l’habitacle se mit à ronronner. Une poignée de secondes plus tard, il était arrivé à destination, quelque quatre-vingt-cinq mètres en dessous du niveau du sol.

À l’entrée du couloir de confinement numéro quatre, devant l’énorme porte blindée entrouverte, deux techniciens terminaient les réglages du sarcophage d’Élise Villard. Il s’avança jusqu’au cylindre métallique. Un des techniciens le salua d’un signe de tête. L’autre lui demanda si c’était lui qui avait ramené cette femme. Gabriel acquiesça. À travers la vitre, le visage d’Élise paraissait incroyablement paisible. Tout autour d’elle grouillaient des kyrielles de câbles, tuyaux, diodes et tant d’autres

systèmes dont la mission était de la maintenir en vie jusqu'à ce que les chercheurs du centre aient trouvé comment tuer la chose qui était emprisonnée en elle. Jusque-là, elle dormirait ici, enchâssée dans un cercueil de plexiglas et de métal, attendant patiemment qu'on puisse enfin la laisser mourir en paix sans craindre de libérer le chaos qui l'habitait.

— Vous en avez encore pour longtemps ? demanda Gabriel.

— Il faut encore que nous paramétrions le programme de nourrissage par intraveineuse. On en a pour un petit quart d'heure, je dirais.

— Bon. Prévenez-moi que vous aurez terminé. Je vous aiderai à lui trouver une place. Je vais aller visiter quelques amis en attendant.

Sans attendre leur réponse, Gabriel s'enfonça dans le couloir de confinement. Avec le bruit de ses pas pour seule compagnie, il marcha droit devant lui, dépassant des dizaines et des dizaines de sarcophages, tous identiques, dont les moniteurs de contrôle affichaient nombre de noms qu'il ne reconnaissait que trop bien. Plus il avançait, plus il sentait la terrible étreinte du désespoir lui broyer les entrailles.

Seul

Quand Jérémiah s'éveilla, le soleil était déjà haut, planté au beau milieu d'un ciel qui s'obstinait à rester désespérément sans nuage. Il lui semblait qu'une voix familière lui résonnait dans le crâne, sans qu'il puisse mettre un nom dessus ou comprendre le sens des mots qui s'évanouissaient déjà. Il avait l'impression de sentir sa peau grésiller sous les lambeaux qui couvraient encore par endroits son dos. S'agissait-il des restes d'une chemise, d'un T-shirt, d'une blouse ou d'un simple drap qu'il se serait jeté sur les épaules ? Il était bien incapable de s'en souvenir, et d'ailleurs n'essayait même pas. Il avait depuis longtemps dépassé le stade des interrogations et subissait désormais son sort avec résignation, tentant d'économiser autant que possible ses forces, tant physiques que mentales.

Il se dressa péniblement sur les coudes. Il voulut passer une main sur son visage afin d'en chasser le sable mais il perdit l'équilibre et s'écroula sur son flanc gauche, la joue contre le sol brûlant. Il passa une langue râpeuse sur ses lèvres crevassées et ouvrit péniblement un œil. Tout d'abord, il ne vit qu'un mur blanc et opaque qui occupait tout son champ de vision. Progressivement, des formes floues apparurent et se précisèrent petit à petit ; puis vinrent les couleurs : d'abord le bleu du ciel, puis le blanc sale des dunes qui soulignaient l'horizon, le jaune d'or du sable sur lequel il était allongé et finalement le brun rougeâtre de son bras étalé devant lui.

S'il lui était resté ne serait-ce qu'une goutte d'eau superflue dans le corps, Jérémiah aurait volontiers versé une larme en contemplant ce décor d'apocalypse dans lequel se jouait ce drame ridicule dont il semblait être le seul acteur et qui lui donnait l'impression de durer depuis une éternité... Et pour une éternité...

Après quelques minutes (quelques heures ?), Jérémiah roula à nouveau sur le ventre, se hissa sur ses coudes puis, au prix d'un effort qui lui donna l'impression de durer toute une vie, parvint à passer un genou sous ses côtes saillantes et se mettre debout. Il resta quelques instants ainsi, debout au milieu d'un océan de sable sans fin, essayant tant bien que mal de lutter contre les vertiges provoqués par la soif, la faim et l'épuisement qui l'assaillaient soudain.

Quand il fut à peu près certain qu'il ne s'effondrerait pas au premier pas qu'il ferait, il se campa plus solidement sur ses jambes douloureuses et, d'un mouvement las qu'il lui semblait avoir fait des millions de fois, il jeta autour de lui un regard circulaire à la recherche de ses propres traces de pas, seuls indices de son passage et du chemin parcouru depuis... depuis... il aurait été bien en peine de dire depuis combien de temps il marchait, ou même d'où il venait, et encore moins où il allait. « Dans le désert, tu ne peux plus te souvenir de ton nom... », disait une chanson. À présent, Jérémiah savait que c'était faux. Maintenant qu'il n'avait plus ni passé ni avenir, son prénom était la seule certitude qui lui restait. Cela et le fait qu'il devait avancer ; avancer pour ne pas mourir, ou du moins mourir plus loin...

Le vent avait dû beaucoup souffler pendant qu'il était resté sans connaissance car ses empreintes étaient presque totalement effacées. Il se plaça dos à ces dernières, inspira profondément, sentant l'air incandescent lui brûler les entrailles, et se mit en

marche en trébuchant.

Quand il marchait, ses yeux vides fixant un point situé un mètre devant lui, Jérémiah ne pensait plus à rien. Enfin, il essayait de ne penser à rien, d'axer toutes ses fonctions cérébrales sur sa démarche claudicante et sa respiration mécanique. Cependant, il se surprenait encore après tout ce temps (combien de temps, en fait... ?) à lever les yeux au ciel et à se demander si l'astre immobile qui le martelait de ses rayons était bien le soleil. L'avait-il vu une seule fois décroître ou même se coucher, après tout ? Et si ce n'était pas le soleil, qu'était-ce ? Ses pensées se mettaient alors à errer le long d'une route faite de questions sans réponses dont chacune semblait donner naissance à des myriades d'autres : Où suis-je ? Quel est donc cet endroit ? Qui m'a amené ici ? Et pour quoi faire ? Pourquoi moi... ?

Perdu dans ses réflexions, Jérémiah ne se rendit pas compte que sa vue se troublait petit à petit ; la brûlure de l'air en fusion dans ses poumons devenait plus diffuse et le crissement irrégulier de ses pas sur le sable paraissait s'éloigner. Il leva les yeux et réalisa qu'il s'était arrêté de marcher. Face à lui, l'horizon semblait vaciller d'épuisement. Et, soudain, de guerre lasse, le désert tout entier s'écroula sur le côté, emportant Jérémiah dans sa chute, glissant inexorablement vers la tiédeur immobile et duveteuse d'une mer de lumière. Et, alors qu'il s'enfonçait doucement dans cette clarté laiteuse, Jérémiah sentit ses dernières forces le quitter tandis que les « pourquoi ? » s'évanouissaient les uns après les autres. Un sourire sur les lèvres, il ferma les yeux. Enfin, plus rien n'avait d'importance.

* * *

Le corps de Jérémiah gisait sans vie depuis quelques minutes quand le sol à quelques mètres de lui se mit à frémir. Lentement, une sphère métallique dont la surface polie réfléchissait le désert alentour s'éleva du sable et se déplaça en suivant une trajectoire rectiligne, achevant sa course à un mètre à la verticale de Jérémiah.

La sphère flotta, immobile, pendant quelques instants. Puis une voix synthétique transperça le silence oppressant :

« Dysfonctionnement majeur détecté dans l'unité Jérémiah 436. Causes du dysfonctionnement : déshydratation avancée, épuisement des réserves énergétiques, insolation niveau D. Taux de gravité : 98,47 %. Mise en route du programme de bio-maintenance. »

La zone inférieure de la sphère se scinda en deux et laissa apparaître un bras télescopique. L'appendice se déploya doucement vers le dos de Jérémiah, jusqu'à effleurer le cuir usé qui lui tenait lieu de peau. Une longue aiguille glissa soudain hors de sa gaine et plongea entre les omoplates de l'homme inconscient. Une série de pistons luisant, placés tout le long du bras mécanique, se mirent alors progressivement en action, injectant des quantités impressionnantes de substances étranges dans le corps inerte.

Après de longues minutes, sa besogne terminée, le bras se rétracta avec un léger grincement et la partie inférieure de la sphère se referma dans un souffle, ne laissant sur sa surface aucune trace d'un joint ou d'une ouverture quelle qu'elle soit.

La voix synthétique crépita à nouveau :

« Unité Jérémiah 436 : Conditions de fonctionnement rétablies. »

La sphère plana sans un bruit jusqu'à l'endroit d'où elle était sortie plus tôt et redescendit lentement vers sa cachette souterraine. Tandis qu'elle s'enfonçait lentement dans le sable, la voix retentit une dernière fois.

« Temps estimé avant la reprise d'activité de l'unité Jérémiah 436 : dix secondes. Neuf... Huit... Sept... Six... Cinq... Quatre... Trois... »

Quand Jérémiah s'éveilla, le soleil était déjà haut, planté au beau milieu d'un ciel qui s'obstinait à rester désespérément sans nuage. Il lui semblait qu'une voix familière lui résonnait dans le crâne, sans qu'il puisse mettre un nom dessus ou même comprendre le sens des mots qui s'évanouissaient déjà. Il avait l'impression de sentir sa peau grésiller sous les lambeaux qui couvraient encore par endroits son dos...

Mort virtuelle

SÉQUENCE 1.1

Tandis qu'il levait les yeux vers le ciel, ou plutôt vers le dôme qui tenait lieu de ciel, Sawyers se remémora les instructions : il devait trouver la sortie avant les deux autres. Elle se trouvait à la verticale du point lumineux qu'il pouvait distinguer au-dessus du labyrinthe et se désactiverait dès que le premier d'entre eux sortirait.

« Qu'arrivera-t-il aux deux autres ?

— Seul le premier sort, lui avait-on répondu. »

Il s'était dit que tout cela était absurde, mais le jeu en valait la chandelle.

Il marqua une pause : il se trouvait à un embranchement. Relevant la tête, il constata que le point lumineux se trouvait droit devant lui. Il lui fallait à présent choisir entre le chemin de droite et celui de gauche. S'avancant de quelques pas sur sa droite, il s'aperçut que le chemin, à peine à une dizaine de mètres plus loin, faisait un coude vers la gauche, ce qui le remettrait dans la bonne direction. Ravi, il se remit en route. Le chemin faisait en effet un virage à angle droit et débouchait sur un long couloir obscur, dont Sawyers ne parvenait pas à distinguer le bout. Flairant un piège, il retourna sur ses pas et décida d'emprunter l'autre route.

Cependant, il déchantait bien vite car il se trouvait à présent dans un enchevêtrement de couloirs qui, s'ils étaient bien mieux éclairés, ne paraissaient pas le rapprocher de la cible. Pire, il avait même l'impression de s'éloigner. Il s'arrêta et s'assit quelques minutes. Il fallait maintenant qu'il se décide. D'une part, il y avait ce chemin dégagé mais qui ne le menait nulle part. De l'autre, un couloir peu engageant et potentiellement dangereux.

Il réfléchit quelques instants. Et si justement le long couloir n'était qu'un leurre ? Il n'était pas insensé d'imaginer qu'ils aient pu rendre le bon chemin si peu attirant pour l'effrayer et l'induire en erreur. De plus, à aucun moment il n'avait été fait allusion à quelque piège ou danger que ce soit. Il n'avait aucune véritable raison de craindre ce couloir obscur. Il sourit en pensant qu'ils s'étaient bien joués de lui et se dirigea à nouveau vers l'embranchement.

Il marchait d'un pas vif quand il lui sembla entendre un bruit. Il se figea immédiatement, l'oreille tendue. On aurait dit un bruit d'horlogerie. Tic-tic-tic-tic... De temps à autre, de petits craquements venaient s'y ajouter. Il osait à peine respirer. Absorbé qu'il était par le labyrinthe, il en avait oublié qu'il n'était pas seul, mais en compétition avec deux autres personnes. Il se souvenait vaguement qu'on lui avait dit leurs noms. Comment déjà... ? Ah, oui, Wynn et Spencer...

Le bruit semblait provenir du chemin qui coupait à la perpendiculaire celui sur lequel il se trouvait. Il s'avança à pas de loup, suppliant son cœur de battre moins fort de peur que l'autre l'entende, se demandant ce qu'il pourrait bien faire s'il tombait nez à nez avec l'un des deux autres participants. Après tout « seul le premier sort »...

Le dos plaqué à la paroi, il avança jusqu'au croisement. Plus aucun doute n'était

permis : la source du bruit se trouvait à quelques mètres de lui. Il décida d'attendre un petit moment pour voir si l'intrus se montrerait le premier, en vain. En réalité, il ne percevait aucun bruit de mouvement, juste ce tic-tic-tic obsédant. Il s'apprêtait finalement à se découvrir lorsqu'un détail attira son attention. Il plaqua son oreille contre la paroi. C'était bien cela. Le son mécanique qu'il entendait depuis tout à l'heure ne provenait pas du chemin, mais de l'intérieur de la paroi. Un simple pas de côté lui apporta la confirmation que l'allée était dégagée et que nul autre être vivant n'occupait le secteur. Curieux, il retourna à son étrange découverte. Il écouta à nouveau avec attention. C'était très bizarre. Non seulement le bruit provenait bien de la paroi mais, plus incroyable encore, il paraissait se déplacer. Il posa sa main sur la cloison et ressentit de légères vibrations.

Il se demanda alors quel pouvait bien être l'intérêt de placer un dispositif, quel qu'il soit, dans ces murs. Il se doutait bien qu'il devait être observé mais, à sa connaissance, les caméras et les micros ne vibraient pas. De plus, il ne voyait pas quelle utilité ils auraient pu avoir au milieu d'un mur. À moins que... À moins qu'ils aient installé une machinerie pour faire bouger les murs et les perdre dans ce labyrinthe, lui et les deux autres individus, histoire de pimenter le jeu... Non, ils ne pouvaient pas être pervers à ce point.

Tout à sa réflexion, Sawyers ne se rendit pas compte que les vibrations dans la paroi s'intensifiaient progressivement. Soudain, il poussa un cri de douleur : une espèce de harpon venait de lui traverser la main pour aller se fiché dans la paroi opposée. Il se rejeta en arrière juste à temps pour voir un second harpon fuser du mur et se planter à quelques centimètres seulement de sa cuisse. Il poussa un nouveau cri, motivé autant par la douleur qui se répandait à présent jusqu'à son épaule que par la rage. Ces salauds n'avaient jamais dit que le parcours serait piégé.

Comme en réponse à son hurlement, une pierre vola par-dessus le mur contre lequel il s'était adossé et éclata à deux ou trois mètres de lui. C'en était trop. Il était à présent évident qu'ils en voulaient à sa vie. En serrant sa main blessée sous son bras valide, il se releva d'un bon et courut aussi vite qu'il put en direction de l'autre couloir. Il entendit quelques pas derrière lui, une seconde pierre se fracassa sur le sol, mais il était fermement décidé à ne pas se retourner. Il voulait à tout prix sortir de cet endroit et enfin pouvoir s'expliquer avec eux.

Tandis qu'il arpentait enfin le couloir sombre, le cœur battant à tout rompre, l'idée qu'ils pourraient réellement avoir changé le parcours lui traversa à nouveau l'esprit. Peut-être se précipitait-il vers un nouveau piège ? De toute façon, il serait bientôt fixé car il commençait à distinguer la sortie du tunnel.

Essoufflé, pris de vertiges à cause du sang perdu qui colorait à présent sa chemise, Sawyers pénétra dans une vaste pièce à ciel ouvert au centre de laquelle trônait une sorte de fontaine lumineuse. Prenant appui sur le mur pour ne pas trébucher, il leva ses yeux voilés par l'épuisement. Il ne put se retenir de sourire lorsqu'il distingua au-dessus de lui la sphère lumineuse qui indiquait la sortie du labyrinthe. Il s'avança d'un pas chancelant vers la fontaine dont la lumière bleutée irradiait dans toute la pièce. Il avait réussi, il avait triomphé du labyrinthe. Ils allaient voir quand il serait sorti...

SÉQUENCE 1.2

Wynn se demandait comment il avait pu se laisser embarquer dans une histoire pareille. Il lui semblait qu'il courait depuis des heures dans tous ces maudits couloirs et rien ne semblait indiquer qu'il s'approchait d'une façon ou d'une autre de la sortie.

Ce foutu point lumineux continuait de le narguer en s'éloignant à mesure qu'il avançait. Et puis il y avait les autres. Même s'il n'avait écouté les instructions que d'une oreille distraite, il avait bien compris qu'un seul d'eux trois en ressortirait. Ce qu'il adviendrait des deux autres ? Il n'en savait rien et ne voulait pas le savoir. Il savait qu'ils pouvaient avoir une imagination redoutable. En tout cas, Wynn était bien décidé à vendre chèrement sa peau.

Emporté par le flot de ses pensées, il ne se rendit pas compte qu'il venait de tourner sur sa gauche pour la troisième fois consécutive. Arrivé dans une impasse, il leva les yeux et s'aperçut qu'il tournait à présent le dos au point de sortie. Découragé, il s'accroupit contre la paroi. Il commençait vraiment à penser qu'il avait fait une erreur monumentale en acceptant de se faire enfermer dans cette absurdité de labyrinthe alors qu'il aurait tout aussi bien pu...

Soudain, un fracas étrange le tira de ses lamentations. Il se redressa en un éclair, tous ses sens en éveil. Un bruit provenait de derrière la paroi située à sa gauche. Retenant son souffle, il appliqua son oreille contre le mur. On aurait dit un halètement. Non, plutôt une toux. Oui, c'était bien cela, quelqu'un toussait de l'autre côté de cette cloison. Saisi par la panique, Wynn prit ses jambes à son cou, certain qu'il s'agissait de l'un des deux autres candidats. Il était hors de question qu'il se fasse doubler. Il devait être le premier. Il devait sortir du labyrinthe...

Il se figea et se retourna pour tenter de retracer mentalement le chemin qu'il venait de parcourir. Il était certain de n'avoir rencontré aucune intersection : il n'avait fait que suivre le seul chemin possible qui aurait dû être celui par lequel il était venu. Alors, comment pouvait-il à nouveau se trouver dans une impasse ?

Le sang lui battait dans les tempes. Un voile humide lui embrumait le regard. Le corps agité de tremblement, il appuya son front contre la muraille implacable qui lui barrait le chemin. Il savait qu'il était inutile de rebrousser à nouveau chemin. Il ne pouvait pas s'être trompé. Il avait beau ne pas comprendre comment c'était possible, il se trouvait tout de même prisonnier d'un couloir sans issues, bloqué par un mur au-dessus duquel il pouvait distinguer le point lumineux indiquant la sortie, bien plus proche qu'il n'en avait été jusque-là. Il sentit une vague de colère et de frustration lui envahir l'esprit. Ses deux poings s'abattirent avec rage sur la cloison. Il frappa, frappa et frappa à nouveau de toutes ses forces comme s'il avait voulu abattre la muraille à mains nues. C'est là que l'incroyable se produisit. Wynn sentit quelque chose rebondir sur son épaule. Il se retourna et découvrit un petit caillou poussiéreux. Il le ramassa et scruta alentour pour en trouver la provenance. À sa grande surprise, il semblait s'être détaché de la paroi à l'endroit que martelait son poing droit. En se rapprochant, il s'aperçut qu'il pouvait distinguer de légères lézardes sur toute la hauteur de la cloison. Perplexe, il donna un coup du plat de la main et vit de la poussière et de petits fragments s'échapper des lézardes qui s'affirmaient de plus en plus.

Wynn sentit les battements de son cœur s'accélérer. Il prit une dizaine de pas de recul et inspira profondément avant de se jeter le plus fort qu'il put contre la cloison qui s'écroula sans offrir trop de résistance. Essoufflé et étonné par sa propre performance, il se releva péniblement et s'engagea dans le long couloir qu'il venait de dégager et qui semblait mener tout droit vers le point de sortie. Mais après quelques pas, il se souvint de la toux qu'il avait entendue un peu plus tôt. Que ferait-il s'il se trouvait face à l'un des deux autres participants ? Il n'était pas très fort et n'avait jamais été doué pour se battre. Cependant, il était bien décidé à être celui qui sortirait de ce piège à rats géant. Il rebroussa donc chemin et ramassa deux pierres. Soit, la matière qui les composait était trop friable pour vraiment blesser qui que ce soit, mais

il espérait qu'en les maniant correctement et avec un peu de chance elles lui permettraient d'étourdir ou du moins d'effrayer un éventuel adversaire. Après tout, il lui suffisait de franchir la sortie ne serait-ce qu'une seconde avant les autres pour être sauvé.

Il se remit en route, les doigts cramponnés sur ses nouvelles armes, l'oreille aux aguets. Il avançait à pas mesurés le long de cet interminable couloir, les yeux fixés sur la sphère luisante qui semblait se rapprocher à chaque pas. Cette fois, c'était sûr, il touchait au but, quand soudain, il eut l'impression que son cœur s'arrêtait : de terribles hurlements venaient de retentir derrière la paroi à sa gauche. Il sentit le sang quitter son visage et sa respiration se faire difficile. Ses yeux apeurés allaient et venaient de la cloison à la lumière. Il n'avait aucune idée de ce qui se trouvait derrière ce mur, mais dans son esprit, une chose était certaine : s'il s'agissait de l'un des deux autres concurrents, il était à la même distance que lui de la sortie. Il fallait qu'il fasse quelque chose. Dans un élan désespéré, il jeta de toutes ses forces le caillou qu'il tenait dans sa main droite par-dessus le mur en espérant toucher son rival, et attendit fébrilement une éventuelle réaction. Celle-ci ne se fit pas attendre. Il ne fallut que quelques secondes pour que Wynn entende le claquement des pieds de l'homme en fuite. En désespoir de cause, il jeta le second caillou qu'il entendit distinctement éclater sur le sol de l'autre côté de la cloison. C'était trop tard, l'autre était parti. À présent, la seule chose qui pouvait encore sauver Wynn était d'arriver avant lui. Sans réfléchir plus longtemps, il s'élança. Le couloir lui paraissait long, interminable. Il n'osait plus regarder le ciel en quête du point lumineux, de peur de perdre du temps. De peur également de se rendre compte qu'il n'était pas sur la bonne route. Soudain, le couloir fit un crochet sur la gauche. Il s'y engouffra et déboucha sur une vaste pièce à ciel ouvert au centre de laquelle trônait une sorte de fontaine lumineuse. Il s'arrêta, ne sachant trop que faire. Était-il le premier ? Avait-il réussi à distancer son adversaire ? Il s'avancé doucement vers le centre de la pièce lorsque le son d'une démarche claudicante lui parvint d'une autre entrée. Il l'avait bel et bien battu. Il était arrivé le premier. Pris d'une bouffée d'exaltation, Wynn entra dans la lumière bleutée. Il avait réussi. Il avait gagné...

SÉQUENCE 1.3

Spencer réfléchit. Cela faisait un bon moment qu'il arpentait les allées du labyrinthe et rien ne semblait indiquer qu'il se rapprochait de la sortie. À voir la distance à laquelle se trouvait la sphère brillante qui indiquait la sortie, il estima que le labyrinthe devait bien faire un ou deux kilomètres de côté. S'il cherchait à s'en sortir en tâtonnant, il mettrait des jours avant de trouver une issue et il y avait fort à parier que l'un des deux autres candidats serait sorti avant lui. Il fallait qu'il trouve un moyen de se repérer. Il avait attentivement observé les murs qui l'emprisonnaient et avait constaté que tous n'avaient pas la même taille. Certains s'élevaient très hauts alors que d'autres avaient une taille certainement calculée au centimètre près pour ne pas leur permettre de les escalader, lui et ses compagnons d'infortune. Décidément, ils avaient pensé à tout.

Pourtant, Spencer restait persuadé que la solution passait par là. S'il réussissait à se hisser en haut de l'un de ses murs, il pourrait se repérer plus aisément. Cela valait la peine d'essayer. Il se plaça face à l'une des cloisons et estima ne pas en avoir vu une autre plus basse. Il prit deux pas de recul (la largeur du couloir ne lui permettait pas de prendre plus d'élan) et se jeta à l'assaut de la paroi.

À sa première tentative, ses doigts arrivèrent à une dizaine de centimètres du sommet. À la deuxième tentative, il parvint à réduire cette distance de moitié.

Peut-être ont-ils calculé trop juste cette fois, se dit-il avec sur les lèvres le sourire d'un enfant espiègle qui se sait en train de faire une bonne blague. Sa troisième tentative lui donna raison. Il agrippa du bout des doigts le haut du mur et parvint à s'accrocher. Cependant, quand il commença à tirer sur ses bras pour se hisser, la portion de cloison à laquelle il se tenait se déroba et il s'effondra au sol dans un nuage de poussière qui lui arracha une quinte de toux.

À demi sonné, finissant d'expulser de ses poumons la poussière qu'il avait respirée, Spencer s'assit et regarda les traces qu'il avait laissées sur le mur. Pas une seule seconde il ne se serait douté que cette cloison eût été faite d'un matériau si friable. Il se releva et frappa le mur du pied. Comme il l'avait pensé, seul le haut du mur était friable de la sorte. Ils avaient vraiment pensé à tout. Enfin, presque tout. Ils avaient compté sans l'obstination dont il pouvait faire preuve. Si seul le haut du mur était piégé, alors il gratterait et s'agripperait jusqu'à ce qu'il trouve une couche de matière assez solide pour le soutenir.

Il s'élança à nouveau, atteignant le sommet sans trop de difficulté cette fois, et dégringolant aussi vite que la première fois. Il dut sauter, s'accrocher et retomber ainsi une dizaine de fois, mais à la onzième tentative, la cloison tint bon sous son poids et il put enfin se hisser.

Le mur sur lequel il était enfin parvenu à monter était plus large qu'il l'aurait pensé, peut-être une bonne trentaine de centimètres, il put donc se tenir debout sans difficulté.

Encore heureux, pensa-t-il car il se voyait mal jouer les funambules jusqu'à la sortie. Fort de ce nouveau point de vue, il tourna sur lui-même afin d'embrasser tout le paysage qui se révélait à lui. Il fut époustoufflé de constater que le labyrinthe, loin de ne faire qu'un ou deux kilomètres de côté, semblait s'étendre à l'infini. Il le fut tout autant par son incroyable complexité. Cependant, un détail le frappa immédiatement : tous les couloirs, toutes les allées s'articulaient autour de quatre murailles, dont celle sur laquelle il se tenait, qui se rejoignaient au centre du labyrinthe, juste sous la sphère lumineuse.

Soudain rempli d'allégresse, Spencer avança comme un funambule en direction de la lumière, prenant bien soin d'éviter de faire un faux pas sur la surface assurément instable sur laquelle il évoluait. Il ne lui fallut que quelques minutes pour rejoindre le centre du labyrinthe. Lorsqu'il parvint au bout du mur, il se trouva au-dessus d'une vaste pièce à ciel ouvert au centre de laquelle trônait une sorte de fontaine lumineuse. Il s'apprêtait à descendre lorsqu'il remarqua de petites taches brunes qui maculaient le sol à gauche de la fontaine. En regardant mieux, il dut se rendre à l'évidence, c'était du sang. Quelqu'un était-il passé par là avant lui ? Dans ce cas pourquoi n'était-il pas sorti ? Et, s'il était sorti, pourquoi la « porte » semblait-elle encore en état de fonctionnement alors qu'elle était censée se désactiver dès que le premier candidat était sorti ? Du moins, c'était comme cela qu'il l'avait compris lors des explications.

La tête pleine de questions, il leva machinalement les yeux vers la sphère lumineuse au-dessus de lui. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il se rendit compte que celle-ci ne se trouvait pas exactement à la verticale de l'endroit où il se tenait. Non, la sphère désignait un point situé quelques dizaines de mètres plus loin. Portant son regard dans cette direction, il aperçut, posé sur la muraille située dans le prolongement de celle sur laquelle il se trouvait, un objet qui ressemblait en tout point à une antique lampe à huile. Perplexe, il fit le tour de la pièce à la fontaine et se

dirigea vers l'insolite objet. Oui, il s'agissait bien là d'une vieille lampe à huile. Interloqué, il la ramassa et...

SÉQUENCE 2

— Et nous avons un vainqueur !

Spencer se réveilla sous les applaudissements des spectateurs. Le présentateur se rua vers lui et lui laissa à peine le temps de s'extirper de son fauteuil de réalité virtuelle.

— Voici donc notre grand vainqueur du jour, monsieur Elliot Spencer, qui a su triompher des embûches que nos scénaristes avaient placées sur son chemin et ne pas se laisser duper par le tour de la « fausse sortie » comme messieurs Wynn et Sawyers. Alors, comment se sent-on lorsque l'on vient de triompher de la mort et de gagner cinquante mille crédits ?

Spencer jeta un coup d'œil vers les fauteuils de réalité virtuelle dans lesquels les cadavres calcinés de Wynn et Sawyers fumaient encore.

— Bien... Bien, je crois...

— Eh bien, à présent, je vais vous poser la question qui brûle les lèvres de tous nos téléspectateurs : reviendrez-vous la semaine prochaine remettre vos gains en jeu et tenter de les multiplier par deux ?

Spencer regarda à nouveau le corps des deux autres concurrents. Un instant, il fut tenté de refuser, mais les acclamations de la foule rappelèrent que s'il gagnait à nouveau la semaine suivante, il serait le premier à le faire deux fois dans l'histoire de « Mort virtuelle ». Beaucoup l'avaient tenté mais il sentait que lui réussirait. Il deviendrait un véritable héros doublé d'un homme riche.

— C'est d'accord.

— Vous êtes certain ?

— Oui, je remettrai mon titre en jeu la semaine prochaine !

Le public se leva pour acclamer son champion.

— Oui, vous avez bien entendu, mesdames et messieurs, la semaine prochaine, Elliot Spencer va tenter ici même de devenir le premier homme de l'histoire à triompher deux fois des pièges du monde virtuel. Surtout ne manquez pas ce qui sera peut-être le plus grand événement télévisuel du siècle ! Ne ratez pas notre prochain numéro de « Mort virtuelle » !

Sauvetage

Ici Achille Tucra, responsable de la sécurité sur la station minière Isis III. Nous sommes le vendredi 3 juin 2194. Si je me décide à effectuer le présent enregistrement, c'est dans l'espoir que les informations que je suis sur le point de livrer permettront au plus grand nombre d'échapper à l'engeance qui nous a frappés. Je me suis enfermé dans la salle des communications. Plus rien ne fonctionne. Je n'ai pas de vivres, pratiquement plus de munitions et la prochaine relève ne sera pas là avant huit jours. Je les entends gratter derrière la porte. Je ne crois pas qu'il me reste beaucoup de temps devant moi. Je vais donc commencer tout de suite. Voilà comment c'est arrivé...

Tout cela s'est passé si rapidement. C'était il y a à peine quelques jours. Je venais de regarder la fin d'un nouveau jeu sur la télévision de ma cabine, une espèce de version moderne des jeux du cirque. Je me rappelle m'être demandé comment le gouvernement avait pu autoriser que l'on mette en place un jeu télé auquel seul le gagnant survit. Puis je m'étais dit qu'après tout, les téléspectateurs votent et si leur plus grand phantasme télévisuel est la mort en direct, pourquoi les élus n'y accèderaient-ils pas ? Mais je m'égare...

Il était temps pour moi de faire mon rapport sur les activités de la journée. Il ne s'était rien passé, comme d'habitude, mais l'administration est très tatillonne sur les procédures. Je me branchai donc, via l'interface de connexion placée à la base de mon crâne, sur la banque de données d'Horus IX, l'ordinateur central de la station, afin que mon rapport soit transféré à Amon XVI, l'ordinateur central de la compagnie. « Vivement la relève », me disais-je. Cette routine m'épuisait. Un peu de repos me ferait le plus grand bien. D'autant plus que je souffrais depuis quelques jours de maux de tête qui refusaient de céder aux quantités industrielles d'aspirine que j'avalais à longueur de journée.

Mon rapport terminé, je débranchai le câble de ma nuque et me levai pour aller me servir un verre. À peine debout, je fus assailli par une migraine telle que je n'en avais jamais connue. Le sang me battait si fort dans les tempes que je dus me rasseoir de peur de tomber. Deux aspirines plus tard, le mal de tête passa un peu. Pas complètement, mais juste de quoi être supportable. Malgré ma haine farouche des médicaments, je décidai qu'il était plus raisonnable de rendre visite au docteur Raukopf, le médecin en charge de la station.

En me rendant au cabinet du docteur, je jetai un œil sur les chantiers d'extractions à travers les verrières. Cela faisait déjà deux ans que j'étais affecté sur cette station mais il m'arrivait encore de m'émerveiller comme un enfant en voyant les dômes translucides sous lesquels des centaines de machines extrayaient des tonnes de minéraux du sol martien.

- Bonjour, docteur.
- Chef Tucra.
- Oh, je vous en prie, appelez-moi Achille.

— D'accord, Achille, qu'est-ce qui vous amène ?

— Voilà, doc, depuis quelques jours, j'ai des maux de tête terribles. J'ai beau avaler des tubes entiers d'aspirine, rien n'y fait.

— Vous n'êtes pas le premier à venir me voir pour ça. J'ai l'impression qu'un sale virus se promène sur la station. Presque tout l'équipage se plaint d'être fatigué et d'avoir mal à la tête. C'est soit un virus, soit l'impatience d'être relevé !

Nous rîmes de bon cœur.

— Ne vous moquez pas, doc. Vous ne me ferez pas croire que vous n'avez pas hâte de rentrer, vous aussi...

Son visage se ferma d'un coup. Je pris immédiatement conscience de la bêtise que je venais de dire. Ilsa, la femme du docteur Raukopf, avait été gravement blessée lors d'un accident d'exploitation quatre mois plus tôt. Depuis, elle était plongée dans un profond coma. Son état, bien que stable, restant tout de même critique, le docteur se refusait à la déplacer, certain qu'elle ne supporterait pas le voyage de retour vers la terre. Il ne serait donc pas relevé cette fois-ci, afin de pouvoir rester à ses côtés. Malgré la constance qu'il parvenait à afficher la plupart du temps, il était plus qu'évident que le docteur était très affecté par ce qui arrivait à sa femme.

— Désolé, doc, je suis navré.

— Non, ce n'est rien. C'est moi qui suis à cran.

— Comment va-t-elle ?

— Pas d'amélioration. J'ai bien essayé un nouveau traitement dernièrement qui semblerait donner quelques résultats mais je ne sais pas... C'est désespérant, je ne sais plus très bien quoi faire...

— Courage, je sais que vous y arriverez. Et je suis certain que depuis son coma, elle sait que vous faites tout ce que vous pouvez.

Comme pour briser là une conversation par trop douloureuse, il me fit une prescription et me donna une boîte de cachets à prendre matin et soir.

— S'il n'y a pas d'amélioration, revenez me voir.

— Merci, doc. Euh, vous savez, s'il vous prenait un soir l'envie de parler à quelqu'un, ma porte est ouverte et j'ai toujours une bière au frigo pour les amis.

— Merci, Achille, j'y songerai.

Je retournai à mes appartements avec le moral en chute libre. Je dînai légèrement et allai me coucher tôt, non sans avoir avalé un cachet et prié pour qu'il fasse fuir ce mal de tête qui me harcelait encore.

* * *

Je fus réveillé le lendemain matin par la sonnerie stridente du téléphone. C'était Blyth, l'agent de sécurité de garde.

— Chef ? Désolé de vous réveiller, mais je crois qu'il faudrait que vous veniez.

— Que se passe-t-il ?

— Je... Je préférerais vraiment que vous voyiez par vous-même...

— Bon, où êtes-vous ?

— Au cabinet du docteur Raukopf.

— Quoi ? Mais que s'est-il passé ? C'est sa femme ?

— Je... Enfin... Je crois sincèrement que...

— Mais parlez, bon sang !

— Le docteur Raukopf a tué sa femme.

— ...

— Chef ?

— J'arrive.

J'enfilai en toute hâte ma combinaison et courus aussi vite que je pus au cabinet. Ce que je vis en arrivant devait rester à jamais imprimé sur mes rétines. Pas une seule des nuits qui suivirent ne se passa sans que je revoie la scène en rêve. Le corps de Ilsa Raukopf était étendu sur le lit d'hôpital sur lequel elle avait passé ces quatre derniers mois. Le sol du cabinet était poisseux et collant de son sang qui formait une large flaque tout autour du lit. Plus grand-chose ne subsistait des traits de son visage. On lui avait tiré une balle de gros calibre à bout portant au niveau du nez, lui faisant littéralement éclater la face. Autre détail morbide : la gorge de Ilsa Raukopf avait été sectionnée et la tête détachée du corps, besogne certainement accomplie à l'aide du scalpel écarlate du sang de la victime qui gisait sur le sol à côté du lit. Le spectacle était écœurant. Mon estomac menaçait d'une seconde à l'autre de se vider de son contenu. Celui qui avait fait ça avait agi avec une technique qui faisait froid dans le dos : la découpe de la gorge tenait du plus pur acte de chirurgie. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises.

— J'avais rendez-vous ce matin. Pour des migraines... Vous savez, ce fameux virus qui traîne en ce moment... C'est moi qui les ai trouvés.

— Où... Où est le docteur ?

Blyth prit un air navré et me désigna du doigt le bureau de Raukopf. Comme je portai instinctivement la main à mon arme, il me fit :

— Cela ne vous sera plus d'aucune utilité...

Sans trop comprendre, je repoussai du pied la porte entrouverte. La lumière terne qui s'écoulait de l'embrasement de la porte éclaira juste assez le bureau obscur pour que je puisse distinguer un corps avachi contre le mur. J'allumai le plafonnier et découvris le corps du docteur Thomas Raukopf baignant dans son sang, la gorge arrachée par une balle provenant certainement de l'arme qu'il serrait encore dans sa main. Je trouvai une note sur un papier chiffonné à ses pieds : « Excusez-moi. »

* * *

Il devait être près de midi quand je pénétrai dans la morgue où le médecin en second de la station, Lenoir, venait de finir de procéder à l'examen des deux corps.

— Alors, docteur, c'est bien ce que nous pensions ?

— Oui, fit-il en finissant de se laver les mains, meurtre et suicide...

— C'est à n'y rien comprendre. Raukopf était fou de sa femme. Jamais il ne l'aurait tuée.

— Vous savez, c'était peut-être bien là le problème. Peut-être Thomas aimait-il trop sa femme pour supporter de la voir plus longtemps dans le coma. Cela faisait des mois qu'il essayait de la soigner sans succès. La fatigue et la frustration auront eu raison de son bon sens. Cependant, certains détails me chiffonnent.

— Lesquels ?

— Regardez.

Nous nous approchâmes d'un des brancards. Lenoir souleva le drap et découvrit le visage cireux du docteur Raukopf. J'eus du mal à réprimer une nausée. Lenoir pointa du doigt la joue du cadavre.

— Vous voyez ?

— On dirait... Des griffures. Serait-il possible qu'il se soit griffé si profondément lui-même ?

— Oh, dans un état second tel que celui dans lequel il devait se trouver, qui sait ce qu'il aurait pu faire. Cependant, ce n'est pas lui.

- Vous en êtes sûr ?
- Certain. Lorsque j'ai constaté les traces sur son visage, j'ai aussitôt vérifié le dessous de ses ongles : rien. Puis, pour me soulager d'un doute, j'ai examiné les ongles de Ilsa...
- Et... ?
- J'ai bien retrouvé des morceaux de peau et du sang sous ses ongles.
- Mais c'est impossible, doc, vous savez comme moi qu'elle est dans le coma depuis des mois. Même si elle avait dû en sortir aujourd'hui, elle n'aurait jamais eu la force d'agresser Raukopf. Et quand bien même, ça ne tiendrait pas debout.
- Vous en arrivez aux mêmes conclusions que moi. Je n'y comprends rien, tout cela n'a aucun sens.
- Nous restâmes face à face, chacun d'entre nous cherchant en vain ce qu'il pouvait rajouter. Pour ma part, je me demandais ce que j'allais bien pouvoir raconter dans mon rapport. Soudain, l'irritante sonnerie de mon bipper nous fit sursauter.
- Ici Tucra.
- Chef, c'est Blyth. On a une urgence au secteur 9.
- L'entrepôt ? Qu'est-ce qui se passe ?
- Double homicide.
- J'arrive.

* * *

Quelques minutes plus tard, j'étais sur les lieux, l'entrepôt du secteur 9. Blyth vint immédiatement à ma rencontre, accompagné de O'Malley, le chef de chantier.

- Dites-lui, O'Malley, fit Blyth.
- C'est Malik, chef. Il avait eu un accident en fin de matinée. Il avait failli se prendre toute une benne de caillasses sur la figure et il s'est amoché la tête en cherchant à l'éviter. La blessure n'était pas belle et saignait beaucoup, mais comme il tenait toujours debout, je me suis dit qu'il ne devait pas y avoir grand-chose de grave. Par précaution, je l'ai envoyé se reposer dans la cahute. On l'a plus entendu pendant une bonne heure, alors je me suis dit qu'il devait dormir. Et puis vers midi, Marc est allé chercher je ne sais quoi dans la cahute. Quand je l'ai vu en sortir, j'ai voulu lui demander comment allait Malik. Mais je n'ai pas eu le temps d'ouvrir la bouche que l'autre lui sautait dessus, dans le dos. Marc était trop surpris pour réagir, Malik lui a brisé le crâne avec une pierre. Tout ce que j'ai pu faire, c'est attraper une barre à mine et le cogner avant qu'il me fasse le même sort. C'était de la légitime défense, chef !
- Je sais, O'Malley. Où sont-ils ?
- Là-bas, me dit Blyth en me désignant deux bâches autour desquelles un attroupement d'ouvriers s'était formé.
- Je demandai à O'Malley de ne pas bouger et me rendis près des corps avec Blyth sur mes talons.
- Y avait-il déjà eu des problèmes, des accrochages entre ces deux-là ?
- Pas à ma connaissance, chef, me répondit Blyth, d'après O'Malley, ils s'entendaient même plutôt bien.
- Mais qu'est-ce qui se passe sur cette station ? Des mois de calme plat et il faut que ce soit à quinze jours de la relève que tout le monde décide d'étriper son voisin...

Les bâches ne suffisaient pas à dissimuler les mares de sang qui encerclaient les deux cadavres. Comme je soulevai la première, Blyth m'indiqua qu'il s'agissait de Malik. O'Malley n'avait vraiment pas raté son coup. La barre à mine avait bien dû lui

arracher la moitié de la boîte crânienne.

— La barre à mine est à côté, rajouta Blyth, vous voulez voir l'autre ?

— Non, je préfère ne plus rien toucher avant que le toubib ait tout regardé. Faites reculer tout le monde pendant que je l'appelle.

Je composai le numéro de la ligne directe du docteur Lenoir. Je laissais sonner une dizaine de fois, mais personne ne répondit. Pensant m'être trompé, je recomposai le numéro et il me fallut laisser passer à nouveau quatre sonneries avant que le docteur décroche.

— Désolé de ne pas avoir répondu plus tôt, chef, mais je crois que j'ai découvert quelque chose de bizarre.

— Vous me raconterez tout cela quand vous serez là. On a deux nouveaux morts sur les bras.

— Vraiment ? Je... J'arrive, mais...

Il se tut subitement. Soudain résonnèrent dans l'écouteur des hurlements et des bruits de lutte, puis plus rien. J'avais beau m'égosiller, personne ne semblait m'entendre à l'autre bout de la ligne.

— Blyth ! Il faut que j'aille chez Lenoir. Je crois qu'il nous arrive une nouvelle tuile !

— C'est grave ?

— Je n'espère pas, marmonnai-je en m'élançant vers le cabinet médical.

* * *

Le bureau de Lenoir était saccagé. Les meubles étaient renversés et les instruments médicaux jonchaient le sol. Le corps du médecin gisait sans vie. Son sang s'échappait de plusieurs plaies. Je restai debout à la porte du bureau, incapable de bouger, quand soudain un mouvement à la limite de mon champ de vision attira mon attention. Un homme se tenait dans le coin de la pièce. Instinctivement, je tirai mon arme de son étui et la pointai en direction de la forme debout dans les ténèbres.

Comme je le sommai d'avancer, l'homme fit un pas hésitant, puis donna l'impression de trébucher mais se rattrapa et finit par se placer en pleine lumière...

Je crus être devenu fou. La chose qui se tenait debout devant moi ne pouvait pas être là. Pourtant je ne rêvais pas : je me trouvais face à face avec le docteur Raukopf. La gorge ouverte, la tête pendant lamentablement sur son épaule gauche, les vêtements imbibés de sang noir, il me détaillait de son œil vide en se balançant de gauche à droite.

— Doc... ?

Aucune réaction.

— Doc, c'est moi...

Il émit une espèce de gargouillis et claudiqua lentement dans ma direction.

— Doc, restez où vous êtes. Ne m'obligez pas à...

Mais il continuait d'avancer et commençait à étendre ses bras vers moi, ses mains comme des serres en direction de mon visage. Ses lèvres violacées se retroussaient pour découvrir une rangée de dents marron. Je dus me rendre à l'évidence. La créature qui marchait vers moi n'avait plus rien à voir avec Thomas Raukopf. Je levai mon arme.

— Un pas de plus et je tire !

Mon ultimatum n'ayant eu aucun effet, je visai soigneusement et lui logeai une balle dans l'épaule droite, ce qui le projeta violemment contre le mur du bureau. Il s'écroula au sol comme si toute vie l'avait quitté. Il donnait l'image d'un pantin désarticulé. L'os de son épaule était visible à travers les chairs déchirées mais je fus

surpris qu'il n'en coule pas plus de sang.

Je m'avançai à pas prudents vers la chose inerte. Je n'avais pas parcouru la moitié de la distance qui nous séparait quand sa main droite qui reposait sur le sol remua. Je me figeai aussitôt et le remis en joue. Était-il possible que cette chose soit encore en vie ?

La seconde main bougea, les jambes s'étirèrent et ses yeux sans expression s'ouvrirent lentement, d'abord tournés vers le sol puis bien vite sur moi. J'étais effaré. Les genoux de la chose se plièrent et je compris qu'il allait tenter de se lever pour revenir à la charge. Pris de panique, je lui plaçai deux nouvelles balles dans l'estomac et une dernière au niveau du cœur. La créature fut rejetée au sol par le choc mais ne parut tenir aucun cas de ses nouvelles blessures. Elle tenta à nouveau de se remettre sur ses pieds.

Terrifié, je fis quelques pas en arrière. Il était évident que les balles ne stopperaient pas ce cadavre ambulante. Mais que faire ? J'étais arrivé à la porte du bureau quand j'entendis un gargouillis similaire à celui qu'avait émis « Raukopf » plus tôt. Je tournai alors les yeux vers ma gauche et ne pus retenir un hurlement : le docteur Lenoir dont le ventre ouvert vomissait les entrailles à travers ses vêtements déchirés, un bistouri chirurgical encore fiché au milieu du front, était lui aussi en train de se relever, littéralement, d'entre les morts, ses yeux inexpressifs rivés sur moi.

Par pur réflexe, je pointai mon arme sur lui mais, conscient de mon impuissance, je préférerais battre en retraite. Je me ruai hors du cabinet et à l'aide d'une lame ramassée sur un bureau, je court-circuitai le système de fermeture électronique de la porte d'entrée. Cela me donnerait le temps de réfléchir.

Je reculai jusqu'à avoir le dos plaqué au mur opposé, comme hypnotisé par cette porte à travers laquelle je commençais à entendre les coups répétés et mécaniques des deux créatures cauchemardesques, manifestement furieuses d'être ainsi prises au piège. Je mis quelques secondes à me rendre compte que mon bipper sonnait.

— Chef, venez vite ! hurlait Blyth, hystérique. C'est atroce ! C'est un véritable carnage ici ! Tout le monde s'entretue, les cadavres se relèvent ! C'est un cauchemar ! Je ne suis pas fou, c'est vrai, croyez-moi ! Nous sommes cinq, nous nous sommes enfermés dans la cahute mais ils nous encerclent. Ils ont eu O'Malley ! Ils ne vont pas tarder à nous avoir aussi ! Chef ! Chef... !

J'entendis alors une vitre se briser. Vacarme, bruits de lutte, cris, le combiné qui tombe, un craquement... et puis rien. Juste le souffle blanc de la ligne coupée. Prostré, l'oreille encore collée à l'écouteur, je me rappelle avoir fait une prière silencieuse pour tous ces malheureux.

C'était clair, à présent : les morts se relevaient. L'apocalypse était sur nous...

* * *

Je ne crois pas avoir encore suffisamment de temps devant moi pour décrire la scène infernale à laquelle j'assistai en arrivant aux portes du secteur 9. Je ne pense de toute façon pas avoir les mots pour le faire. Des corps ensanglantés, des cadavres en charpies qui se relevaient pour se jeter sur les vivants et les déchirer... Je sais que ces images hanteront mon esprit jusqu'à ce que je rende mon dernier souffle, ce qui pourrait bien ne plus tarder.

D'où je me tenais, je pouvais clairement voir la cabane de chantier d'où m'avait appelé Blyth, la porte enfoncée et les fenêtres brisées. Il ne restait plus personne à sauver.

Plusieurs des créatures s'étaient aperçues de ma présence et se dirigeaient déjà vers

moi en traînant les pieds. L'une d'elles laissant échapper un long râle en tendant sa main vers moi. Je restai quelques instants immobile, fasciné par cet être écumant tout droit sorti d'un vieux film d'horreur italien, avant d'admettre mon impuissance et de me décider à battre en retraite. Je me retournai, près à m'élancer dans le couloir en quête d'un abri, mais je me retrouvai face à un autre de ces morts-vivants qui avançait lentement vers moi dans les ténèbres. La silhouette vacillante était à une vingtaine de mètres mais je pouvais distinguer, malgré l'obscurité du couloir, qu'il s'agissait d'une femme. Après avoir jeté un coup d'œil derrière moi afin d'estimer la distance à laquelle se trouvaient encore mes macabres poursuivants, je levai mon arme droit devant moi et m'avançai vers la créature qui m'attendait à présent sans bouger. Je sentis les larmes me monter aux yeux quand, arrivé à quelques mètres d'elle, je reconnus la petite Élise Kovalsky, une gamine de dix-neuf ans qui travaillait comme cuisinière et qui devait se marier dès son retour sur terre, dans moins de deux semaines. Elle m'avait même invité au mariage à peine un mois plus tôt. Son visage, autrefois angélique, offrait un spectacle épouvantable. Une longue balafre barrait son front recouvert de bleus et semblait se poursuivre sous son épaisse chevelure rousse dont des mèches avaient été arrachées çà et là, tandis que son œil droit pendait lamentablement sur sa joue striée de cicatrices.

D'une main tremblante, je la mis en joue, visant directement la poitrine. En réponse, elle leva ses bras maigres devant elle et se remit en marche en gargouillant.

— Élise, n'avance plus, je t'en pris, me hasardai-je à lancer, des sanglots dans la voix.

N'observant aucune réaction de sa part, je dus me résoudre à lui décocher une balle en pleine poitrine qui l'envoya rouler plusieurs mètres plus loin. Je m'élançai dans le couloir afin de m'enfuir avant qu'elle se relève, mais je sentis néanmoins sa main qui cherchait à attraper ma cheville quand je la dépassai. Derrière moi, résonnaient les bêlements effrayants des hordes de l'Enfer.

* * *

Je ne garde qu'un souvenir très flou des quelques heures qui suivirent. Je crois avoir couru jusqu'au bout de mes forces à la recherche d'un survivant ou d'un endroit où me cacher mais partout où j'allais, je tombais nez à nez avec une de ces créatures. Pris d'une frénésie de bête traquée, je me rappelle vaguement m'être taillé un chemin avec mon arme à travers un groupe de zombis parmi lesquels je crois avoir reconnu Durand, l'autre agent de sécurité alors en repos. Le premier souvenir précis qui me revient en mémoire est celui des coups de feu que je tirai dans le système de fermeture de la porte de la salle des communications afin d'en condamner l'accès. Pourquoi avais-je choisi cet endroit pour me réfugier ? Peut-être qu'inconsciemment j'avais pensé que c'était le meilleur endroit d'où quérir de l'aide.

Je me recroquevillai dans un coin et tentai de reprendre mon souffle en priant pour qu'ils ne me retrouvent pas.

Un bruit retentit et me fit sursauter. Je m'aperçus alors que j'avais dû m'endormir. En effet, à ma montre, près d'une heure s'était écoulée. Trempé de sueur, je me redressai en tremblotant et je tendis l'oreille vers la porte. Ils étaient là. Ils grattaient, gémissaient derrière la porte. Parfois, l'un d'eux frappait violemment à l'aide d'un objet métallique, me sembla-t-il, et je me surpris à spéculer sur le temps qu'il leur faudrait pour venir à bout de ce panneau d'acier. Il fallait que je me ressaisisse. Je me relevai et me dirigeai en titubant vers le poste de transmissions. Au moment où je

touchai le siège, un nouveau coup métallique tonna dans la pièce et alla résonner contre les parois de mon crâne. Décidément, cette migraine ne me quitterait pas. Elle allait même en empirant.

Je m'assis et attendis quelques secondes afin de reprendre mes esprits. J'essayai d'activer la radio, mais en vain. L'un de ces monstres avait dû trouver le moyen de bousiller les paraboles radios. Il ne me restait plus qu'une dernière chance : tenter d'ouvrir une ligne de communication à travers la matrice informatique. Je tirai donc le câble et le branchai à l'arrière de mon crâne, pour me mettre en relation directe avec Horus IX, l'ordinateur central. Voilà qui ne calmerait certainement pas mes maux de tête mais je n'avais pas vraiment le choix. Je fermai les yeux et formulai mentalement ma demande d'accès. Instantanément, le monde extérieur s'effaça. J'étais dans la matrice.

La voix synthétique d'Horus IX résonna dans ma tête.

— *Identification ?*

— Chef de la sécurité Achille Tucra, en faction sur la station Isis III, niveau de sécurité 6, code d'accès PLI-D 5765W.

— *Bonjour, chef Tucra. Énonciation de la demande ?*

— Demande de transmission en ligne directe vers Amon XVI.

— *Demande refusée.*

— Réitération de la demande.

— *Demande refusée.*

— Demande d'explication.

— *Tous les canaux sont actuellement occupés par la transmission de fichiers classés d'extrême importance.*

— Aucun transfert de la sorte n'était prévu pour aujourd'hui. Il doit s'agir d'une erreur. Demande vérification du système.

— *Vérification en cours... Vérification terminée. Système en parfait état de fonctionnement. Confirmation du précédent diagnostique : tous les canaux sont actuellement occupés par la transmission de fichiers classés d'extrême importance. Avez-vous une nouvelle demande ?*

— Demande déclenchement de la procédure d'urgence.

— *Analyse de situation en cours... Résultat de l'analyse de situation : votre niveau de sécurité vous autorise à déclencher une procédure d'urgence de niveau 6. Les transmissions en cours sont classées d'importance de niveau 9. Demande refusée.*

Je n'arrivais pas à croire ce que j'entendais. Le niveau de sécurité 9 est le niveau maximum. Il n'est appliqué qu'aux informations relatives à la sûreté nationale. Il était impossible que de telles informations, quelle qu'elles soient, aient pu être stockées dans les mémoires de l'ordinateur d'une station minière. Cela n'avait pas de sens. Et qui aurait pu décider de les retransmettre vers la terre dans un moment comme celui que nous traversions ? Non, de toute évidence, cet ordinateur était devenu fou.

— Renouvellement de la demande d'accès aux transmissions.

— *Demande refusée.*

— Demande de description de la nature des fichiers en transmission.

— *Information protégée. Demande refusée.*

Tout cela commençait à m'énerver et je sentais que le temps pressait. Les cadavres derrière la porte n'allaient plus me laisser beaucoup de répit. Je restais persuadé qu'il n'y avait aucun fichier en transmission et que tout cela provenait d'une erreur du système. Il fallait que je parvienne à confronter Horus IX à sa propre erreur pour le débloquer et libérer les canaux.

— Le cryptage de niveau 9 est trop volumineux pour qu'on l'applique à tous les

fichiers en transmission. Demande l'accès aux fichiers de niveau de sécurité inférieur à 9.

— *Votre niveau de sécurité vous donne accès aux informations de niveau 6. Informations protégées. Demande refusée.*

— Logique. Modification de la demande : demande l'accès aux fichiers de niveau de sécurité inférieur à 8.

— *Votre niveau de sécurité vous donne accès aux informations de niveau 6. Informations protégées. Demande refusée.*

— Dommage, mais on se rapproche... Modification de la demande : demande l'accès aux fichiers de niveau de sécurité inférieur à 7.

— *Votre niveau de sécurité vous donne accès aux informations de niveau 6. Informations protégées. Demande refusée.*

— Nous y sommes. Si tu es logique, tu ne pourras pas me refuser ça. Modification de la demande : demande l'accès aux fichiers de niveau de sécurité inférieur à 6.

— *Aucun des fichiers actuellement en transmission ne correspond à la demande. Nouvelle demande ?*

Nouvel échec. Pourtant ce type de recherche aurait dû le forcer à fouiller les canaux et lui prouver qu'ils étaient vides. Cependant, il me restait une dernière chance.

— Demande d'examen visuel du journal des transmissions.

— *Analyse de la demande.*

Je savais que le niveau 6 me donnerait aisément l'accès au journal. Si celui-ci n'indiquait aucune transmission, il me serait facile de raisonner Horus IX en demandant une confrontation de résultats. Dans le cas contraire, j'aurais au moins accès aux titres des fichiers, ce qui pouvait me permettre de les désactiver.

— *Demande acceptée.*

Un sourire de soulagement illumina mon visage tandis que je rouvrais les yeux pour consulter le journal des transmissions sur le moniteur à ma droite. Mais ce sourire fut bien vite remplacé par un rictus d'effroi quand je découvris sur l'écran l'incroyable vérité. Ce fut comme si la mort avait soufflé sur ma nuque. Je tremblais de tous mes membres. Horus IX n'avait fait aucune erreur. Une transmission de fichier de sécurité 9 occupait effectivement tous les canaux. Je consultai l'heure de départ de la transmission et constatai que la transmission se poursuivait depuis cinq jours ! Mais qu'est-ce qu'un fichier de cette importance et de ce volume pouvait bien faire là ? Aussitôt, je consultai l'heure estimée de fin de transmission. À la lecture du résultat, je ne pus m'empêcher de fondre en larmes : d'après les inscriptions que je déchiffrai sur le moniteur, les canaux ne seraient pas libérés avant deux semaines... Derrière la porte, les gémissements sinistres des zombis m'arrivèrent comme autant de moqueries. J'étais foutu et ils le sentaient.

* * *

Non, ça ne pouvait pas se finir comme cela. Il devait bien y avoir une solution. Il me fallait tout d'abord définir la nature de ce fichier. Sur le journal de transmission figurait un seul mot non crypté : « Sauvetage ».

— Demande d'informations sur le fichier intitulé « Sauvetage ».

— *« Sauvetage » : Fichier protégé par un cryptage de niveau 9. Votre niveau de sécurité vous donne accès aux informations de niveau 6. Informations protégées. Demande refusée.*

— Demande d'informations sur l'auteur du fichier « Sauvetage ».

— *Horus IX.*

Ce n'était pas possible. Un ordinateur ne prend pas sur lui de créer un fichier de cette ampleur et de le transmettre à la banque de données centrale. Cet ordinateur déraillait complètement. À moins qu'il ne s'agisse d'un programme dont le développement aurait été confié au cerveau central d'Horus IX.

— Demande d'informations sur l'identité de l'instigateur de la création du fichier « Sauvetage » par Horus IX.

— *Thomas Raukopf, médecin-chef en faction sur la station Isis III.*

Le doc ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? Pourquoi le docteur Raukopf aurait-il demandé la création et la transmission d'un fichier aussi colossal ? Et surtout, lui qui ne possédait qu'un accès de niveau 4, comment avait-il pu créer, ou faire créer (ce qui revenait au même) un fichier de niveau 9 ? Cette affaire n'avait ni queue ni tête.

Dehors, les attaques des créatures redoublaient de violence. Ne se fatigueraient-elles donc jamais ? Les coups de plus en plus rapprochés semblaient donner directement sur mon crâne. Je ne savais pas combien de temps tiendrait cette porte, ni combien de temps je tiendrais moi-même mais, avant que tout soit fini, il fallait que je sache. Que se passait-il donc sur cette maudite station ?

— Demande d'accès au cahier des charges du développement du fichier « Sauvetage ».

— *Fichier indisponible.*

— Renouvellement de la demande.

— *Fichier indisponible.*

— Bien, dans ce cas... Demande d'accès à toutes informations classées de niveau inférieur ou égal à 6 concernant le docteur Thomas Raukopf.

— *Demande acceptée. Traitement en cours.*

Depuis deux ans qu'il était sur la station, nombre de dossiers s'étaient accumulés sur le docteur Raukopf (rapports médicaux, fichiers administratifs et personnels...), tous classés confidentiels, bien entendu, mais n'ayant reçu qu'un cryptage de niveau 5 afin qu'en cas d'urgence (et c'était le cas !) le chef de la sécurité ait la possibilité de les consulter, comme les archives relatives à tous les employés de la station. Je commençai ma recherche par les dossiers les plus récents mais je dus bien vite me rendre compte que vue la masse de fichiers étalés devant moi, cela revenait à rechercher une demi-aiguille dans un silo à grains. Il fallait que j'affine plus le tir.

— Demande présentation de tous les fichiers relatifs au docteur Thomas Raukopf présentant au moins une occurrence du terme « Sauvetage », classé en ordre chronologique à partir de janvier 2194.

— *Demande acceptée. Traitement en cours.*

La recherche et le classement des informations prirent quelques secondes. Une nouvelle liste de fichiers, plus réduite celle-là, s'afficha sur l'écran. Je remarquai immédiatement que tous ces fichiers avaient la même provenance, à savoir le journal de bord du docteur Raukopf. Le premier datait d'il y a environ deux semaines. Bercé par le ronronnement sournois de la console, je commençai ma lecture.

Je prie toute personne qui pourrait prendre connaissance de cet enregistrement d'écouter attentivement ce qui va suivre. Pour ma part, c'est à ce moment que j'ai compris que je n'avais aucune chance de sortir vivant de cette station. Voici ce que j'ai découvert :

JOURNAL DU DOCTEUR THOMAS RAUKOPF

Jeudi 19 mai 2194

L'état d'Ilsa s'est encore aggravé et je me sens de plus en plus impuissant. Toutes mes connaissances médicales ne suffisent pas à la sortir de son coma et ne suffiront bientôt plus à la maintenir en vie. En effet, je viens de détecter chez elle des traces de dégénérescence cellulaire qui m'effraient terriblement. Je ne veux pas la perdre.

16 h 38 : Je viens d'achever le lancement du programme « Sauvetage ». « Sauvetage » est un programme de soins médicaux exploitant les banques mémorielles et les circuits logiques des ordinateurs de type Horus, le principe étant d'intégrer toutes les données relatives à l'état du patient et de laisser l'ordinateur développer lui-même le traitement le plus adéquat. Étant donnée la vitesse d'exécution et de calcul des unités de types Horus, l'ordinateur devrait être à même d'élaborer des traitements d'une complexité telle qu'il aurait fallu des siècles à un homme pour y parvenir. C'est du moins ainsi que cela devrait se passer. Je n'ai jamais eu le temps de finaliser les tests, mais c'est un cas d'urgence. Je prie le seigneur pour que Horus IX puisse sauver Ilsa...

JOURNAL DU DOCTEUR THOMAS RAUKOPF

Dimanche 22 mai 2194

Je viens de vérifier la progression de « Sauvetage ». Horus semble sur la bonne voie. Apparemment, il serait sur une piste pour endiguer la nécrose cérébrale qui s'est amorcée chez Ilsa depuis peu mais il semble surtout axer ses recherches sur la dégénérescence cellulaire. Tout semble bien fonctionner. Il devrait pouvoir passer à la phase deux (application des soins) dans peu de temps.

JOURNAL DU DOCTEUR THOMAS RAUKOPF

Mercredi 25 mai 2194

Horus IX me signale que la phase deux du programme « Sauvetage » est amorcée depuis ce matin. J'espère pouvoir vite constater les résultats. J'ai tenté hier de consulter les fichiers de développement du programme mais les calculs évoluent à une telle vitesse que je ne parviens plus à les lire. Il va falloir que je fasse confiance à mon invention.

JOURNAL DU DOCTEUR THOMAS RAUKOPF

Jeudi 26 mai 2194

L'examen d'Ilsa a montré certaines améliorations et m'a permis de commencer à comprendre l'angle d'attaque de « Sauvetage » que veut emprunter Horus IX. Je dois avouer être assez impressionné. Pour enrayer la dégénérescence des tissus cérébraux, il est en train de tenter, par des moyens qu'il a élaborés et auxquels je n'entends rien, d'en modifier la chimie en transformant certaines cellules souches à l'aide d'impulsions électriques envoyées à travers son interface de connexion neurale. Je ne sais pas si cette méthode aboutira à quelque chose de concret, mais il est certain que la dégénérescence des tissus s'est considérablement ralentie.

23 h 12 : J'ai voulu jeter un œil à l'historique automatisé des soins qu'a reçus Ilsa aujourd'hui, et je suis sidéré de ce que j'y ai lu. Il semblerait que Horus IX ait décrété aux environs de 19 h 00 que la méthode de modification chimique qu'il appliquait jusque-là ne serait pas assez efficace. Il a donc décidé d'emprunter une nouvelle voie qui resterait cependant inspirée du même principe. Sa vitesse d'action et de réaction

semble augmenter dans des proportions géométriques. J'ai fait quelques prélèvements de tissus nerveux pour les étudier demain matin.

JOURNAL DU DOCTEUR THOMAS RAUKOPF

Vendredi 27 mai 2194

J'ai du mal à croire ce que je lis sur le rapport d'analyse des derniers prélèvements. Je n'ai aucune idée de comment il y est parvenu mais, en employant la même méthode de modification tissulaire par impulsions, le programme a réussi à créer de nouvelles cellules souches capables de se développer à une vitesse défiant les lois biologiques connues pour remplacer les cellules nerveuses lésées. Mais le plus incroyable, c'est que ces nouvelles cellules possèdent elles-mêmes des propriétés bioélectriques. À peine arrivées à maturité, elles commencent à émettre à leur tour des séries d'impulsions qui restructurent les cellules qui les entourent. Ces dernières font de même, dès leur nouvelle forme stabilisée, d'où une progression exponentielle de la reconstruction. Je pense que nous tenons le bon bout. Je m'attends à voir Ilsa s'éveiller d'un moment à l'autre. Ce sera le plus beau jour de ma vie.

Note pour plus tard : La petite Élise Kovalsky sort à l'instant de mon cabinet. Elle se plaint de maux de tête. C'est la quatrième en deux jours. Je crois qu'un virus circule sur la station. Dès qu'Ilsa sera guérie, je reparamètrerai « Sauvetage » et cette fois, j'essaierai de suivre plus attentivement la progression de sa recherche. Je pense qu'observer comment il résout un cas plus simple me permettra de mieux comprendre son fonctionnement et de l'améliorer par la suite.

JOURNAL DU DOCTEUR THOMAS RAUKOPF

Dimanche 29 mai 2194

Je commence à me faire du souci. Étant donnée la vitesse de progression de la restructuration cellulaire, Ilsa devrait s'être réveillée depuis longtemps maintenant. L'historique automatisé vient de m'apprendre que la restructuration se poursuit toujours. Ce n'est pas normal. Je vais faire de nouveaux prélèvements.

19 h 54 : Je trouve les résultats assez alarmants. Il semblerait que les cellules générées par « Sauvetage » ont muté : elles ne se contentent plus de remplacer les cellules défectueuses mais se sont mises à détruire aussi les cellules saines pour prendre leur place. De plus, les derniers relevés indiquent que leur capacité bioélectrique augmente avec le temps. Je vais faire d'autres prélèvements.

20 h 40 : C'est bien ce que je craignais. Tout le système nerveux d'Ilsa est infecté. Il ne subsiste pratiquement plus de cellules saines. Tout son système nerveux s'est restructuré pour devenir une extension de son interface de connexion. J'ai examiné la prise neurale. Les tissus alentour ont cicatrisé autour du câble de transfert, le rendant impossible à débrancher. Il le faudra bien, pourtant. Je ne peux pas laisser « Sauvetage » continuer sa progression. Le programme a dérapé et je dois trouver à quel moment.

20 h 57 : À l'aide d'un scalpel, j'ai réussi à rompre le contact entre l'ordinateur et Ilsa. J'attends maintenant de voir comment son corps va réagir.

21 h 04 : Ilsa est morte.

22 h 18 : Alors que je débranchais les derniers appareillages autour du corps de ma femme, j'ai reçu un violent coup dans les reins. Je me suis retourné pour constater, horrifié, que ma bien-aimée Ilsa était assise sur son lit de morte, les jambes entravées

par les sangles de sécurité que j'avais disposées pour qu'elle ne tombe pas du lit durant l'une des fréquentes secousses qui agitent cette station. Enfin, disons plutôt qu'il s'agissait d'un être qui avait pris l'apparence de ma défunte femme, car rien dans ses yeux vides et morts ni dans les immondes gargouillis qui s'échappaient de son larynx n'évoquaient plus ma chère Ilsa.

C'est elle qui venait de me frapper et à présent, elle battait l'air de ses bras, cherchant à atteindre ma gorge. Je fis un pas de recul afin de me placer hors de sa portée et c'est à ce moment-là que j'ai compris...

Contrairement à ce que j'avais pu croire, le programme « Sauvetage » n'a pas dérapé. Au contraire, il a même accompli sa mission au-delà de toute espérance. Je l'avais paramétré pour qu'il trouve une solution au problème de dégénérescence nerveuse et il l'a fait. J'avais simplement omis de lui inculquer la différence entre la dégénérescence due à un état critique et la dégénérescence nerveuse progressive normale que connaît tout être humain passé sa trentième année. Le programme a analysé la structure des cellules nerveuses d'Ilisa et l'a jugée défectueuse. Il a donc entrepris de réviser le fonctionnement du système nerveux entier pour en faire une mécanique plus performante, ayant l'implant neural comme système central. La nature bioélectrique des nouvelles cellules permettrait de maintenir l'ensemble en état de fonctionnement après la mort cérébrale et d'activer les muscles par impulsions électriques.

Je lui avais demandé un remède au coma de ma femme, il a trouvé un remède contre la mort... Cependant, un autre détail m'inquiète plus. Étant donnée l'agressivité dont a fait preuve Ilisa à mon égard dès son réveil, il n'est pas impossible que, suivant les directives du programme « Sauvetage », Horus IX ait pu extrapoler et repérer les mêmes symptômes de dégénérescence chez toute personne qui se serait branchée sur ses banques de données, cette dernière semaine (soit la totalité des habitants de cette station) et avoir décidé d'endiguer « l'épidémie ». Ainsi, Ilisa, devenue une extension sur pied du programme, cherchait-elle à exécuter sa nouvelle mission : me faire devenir comme elle, donc me tuer.

Je viens de tuer la créature qui avait pris possession de ma femme avec l'arme que je garde dans mon bureau. J'ai bien pris garde de détruire son implant et j'ai détaché sa tête de son corps. J'espère que cela suffira.

Seigneur, qu'ai-je fait... ?

23 h 05 : J'avais raison. L'historique des actes médicaux signale bien que depuis une semaine tous les membres de la station ont été diagnostiqués « défectueux » par Horus IX qui les a immédiatement intégrés au programme « Sauvetage », moi compris. Voilà donc d'où venaient les maux de tête dont nous souffrions tous. Un bien méchant virus en effet.

Je viens d'essayer de stopper le programme, mais il s'est placé de lui-même en accès réglementé de niveau 9, suivant la procédure d'urgence liée aux épidémies graves et, toujours suivant la même procédure, a débuté son propre transfert vers Amon XVI afin de poursuivre la « cure ». Il est trop tard, tout est fini. Excusez-moi...

* * *

Voilà, vous qui écoutez cet enregistrement, vous en savez à présent autant que moi. J'ai découvert hier le vieux magnétophone grâce auquel je m'adresse à vous et j'en remercie le ciel car je répugne à confier quoi que ce soit de plus à ce maudit ordinateur. Voilà trois jours que je suis enfermé ici à les écouter gratter et meugler derrière cette porte. J'ai passé plusieurs appels sur les haut-parleurs de la station, en

vain. Je suis certain d'être le dernier survivant. Mes maux de tête deviennent de plus en plus insupportables et j'éprouve de plus en plus de difficultés à me déplacer. Le processus est déjà bien avancé et je n'en ai plus pour longtemps. Il reste une balle dans le chargeur de mon arme.

Mon dieu, faites que je ne me rate pas...

Au-delà du désert

Assis seul dans son compartiment climatisé du train numéro TURE2294 de la ligne trans-dévonienne, Michael Trédôt regardait défiler lentement le panorama désolé du désert dévonien. Intérieurement, il loua le revêtement et le vitrage plombé qui le protégeaient des radiations mortelles de l'extérieur.

Ainsi qu'il l'avait appris dans la brochure informative qu'il avait trouvée sur son siège au moment de son embarquement et qu'il avait déjà relue une bonne quinzaine de fois pour tenter de tromper l'ennui, la zone qu'il était en train de traverser, la Dévonie, était jadis une florissante entreprise-État, une de ces nations indépendantes créées par de grandes compagnies multinationales à la fin du XXI^e siècle. Elle avait aussi été le théâtre de la dernière bataille de la guerre qui avait opposé les entreprises-États,

À l'époque, les débordements de la guerre économique – renforcés par un nouveau sentiment identitaire – avaient dégénérés en une longue série d'affrontements armés, connue depuis comme « La Guerre des Compagnies ». La Dévonie avait été le théâtre de la dernière grande bataille de cette guerre, la tristement célèbre « Bataille des trente jours », au cours de laquelle le pays avait subi les tirs atomiques croisés de ses ennemis, réduisant la majeure partie de son territoire à l'état de désert radioactif. Près de soixante ans plus tard, le niveau de radiation de la zone la rendait encore totalement inhabitable.

Le regard dans le vague, Michael ne pouvait s'empêcher de rapprocher, dans son esprit, la ruine de ce pays avec l'effondrement de sa propre vie. Quand il y repensait, tout était arrivé si vite qu'il avait du mal à croire que cela faisait déjà trois semaines qu'il avait été licencié.

Il s'en souvenait comme si ça avait été la veille. Il avait été convoqué le vendredi, en fin d'après-midi, par le responsable des ressources humaines. Quand il était entré dans le bureau, ce dernier était déjà en grande conversation avec un jeune homme, tiré à quatre épingles, un verre à la main. Michael avait immédiatement senti un malaise en voyant les deux hommes trinquer alors qu'il passait la porte. Il revoyait encore le sourire carnassier de son supérieur lorsqu'il lui avait expliqué, en toute simplicité, qu'il l'avait fait venir pour lui présenter son successeur, un surdoué de l'informatique, tout juste recruté et de dix ans son cadet. Par la même occasion, il lui avait signifié son licenciement sans préavis et sans prime, en accord avec les closes de son contrat.

Une heure plus tard, il s'était retrouvé assis sur un banc, tentant de comprendre ce qui venait de lui arriver. Et pourtant, il n'y avait rien de bien compliqué à comprendre : ils avaient trouvé quelqu'un de plus jeune, de plus performant que lui et dont les prétentions salariales étaient, probablement, moindres. Du coup, ils l'avaient remplacé.

Une entrevue d'un quart d'heure pour effectuer le passage de relais et signer quelques papiers, une demi-heure pour rassembler ses affaires et c'était tout. Sept ans

de travail assidu, de nuits blanches et d'heures supplémentaires non comptées... Tout cela avait été effacé d'un revers de main en moins de quarante-cinq minutes.

Après tout ce temps, Michael avait finalement compris ce qu'avait dû ressentir son prédécesseur quand, sept ans auparavant, il avait lui-même obtenu son poste de la même manière.

Le reflet du soleil sur un des nombreux débris métalliques qui jonchaient le désert le tira de ses pensées. Depuis une semaine qu'il avait embarqué dans ce train, il avait passé le plus clair de son temps à ressasser ses malheurs. Pour se changer les idées, il ouvrit un vieux journal qu'il avait découvert la veille, abandonné sous un des sièges du compartiment. Cependant, alors qu'il parcourait machinalement la page des annonces pour l'emploi, sans qu'il s'en aperçoive, bercé par la respiration régulière du train, il se laissa encore aller à se remémorer les jours qui avaient suivi la fin brutale de sa carrière.

Il n'avait pas fallu beaucoup plus de temps à sa femme qu'au directeur des ressources humaines pour le rayer de sa vie quand elle apprit sa mise à la marge. Sans remords, elle avait calmement plié bagages et était partie en lui lâchant qu'elle aurait vite fait de trouver quelqu'un de plus apte à satisfaire ses besoins. Après tout, il aurait dû s'y attendre : quand il l'avait rencontrée, elle venait de quitter son précédent petit-ami pour la même raison.

Effondré de constater avec quelle facilité sa vie était tombée en pièce, Michael avait décidé de prendre un peu de recul et de reconsidérer sa situation sous un jour nouveau. Quelques soûlographies plus tard, un matin où sa tête lui faisait plus mal qu'à l'accoutumée, affalé dans son fauteuil à survoler distraitement les quelques centaines de chaînes de son bouquet de télévision par câble, Michael Trédôt vit la lumière. Enfin, plutôt un reportage. Un reportage sur un jeune sans emploi qui, en désespoir de cause, était parti les mains vides tenter sa chance à New Cartaglia et y avait fait fortune.

Après le désastre de Dévonie, une prise de conscience des différentes forces en présence avait débouché sur la création d'un organisme indépendant de régulation afin d'éviter la trop grande prédominance d'une compagnie-État sur les autres, maintenir l'équilibre monétaire et, ainsi, limiter les risques de conflit. Pendant ses premières années d'exercice, le Nouveau Gouvernement Mondial, comme il avait été baptisé, avait utilisé la taxation arbitraire de toute compagnie dépassant un certain seuil d'influence dans un secteur donné comme outil principal de régulation.

Cependant, par la versatilité des marchés et les mouvements de capitaux permanents, les rentrées de fonds générées par ces prélèvements excédèrent rapidement – et de très loin – les estimations les plus optimistes des économistes. Tous ces capitaux non prévus durent être investis au plus vite, afin d'éviter une crise, et – comble de l'ironie – les bénéfiques colossaux qui furent dégagés firent passer le N.G.M. du statut d'organisme de régulation à celui de multinationale la plus puissante de la planète.

Fort de son nouveau statut, le N.G.M. dut cependant admettre que, même si sa mission de stabilisateur politique semblait accomplie, ses méthodes avaient tendance à scléroser le marché et, à terme, appauvrir l'économie mondiale. Les instances dirigeantes décidèrent donc, afin de relancer les échanges sans relâcher trop franchement la bride, de créer à travers le monde un certain nombre de zones franches, dont New Cartaglia, située au nord du désert de Dévonie, était une des plus prospères.

Le reportage avait expliqué qu'en règle générale, les cadres de New Cartaglia étaient recrutés à travers le monde par les plus redoutables chasseurs de têtes et que seule la crème de la crème était retenue. À ceux-là, on proposait un contrat pharamineux et on offrait le voyage en première classe vers le paradis fiscal.

Cependant, il pouvait arriver que, suite à un désistement imprévu et pour respecter les impératifs de rendement, le poste tant convoité soit temporairement attribué à quelque aventurier, peut-être moins qualifié que le premier choix mais qui avait le mérite de se trouver sur les lieux. À lui, par la suite, de faire ses preuves et de démontrer sa capacité à tenir définitivement le poste. C'était de cette manière que l'homme du reportage avait obtenu son premier poste à New Cartaglia avant de parvenir à monter sa propre société.

L'après-midi même, Michael Trédôt s'était rendu à l'agence de la compagnie trans-dévonienne pour acheter un billet vers sa nouvelle vie...

Le grincement d'un engrenage le tira à nouveau de sa rêverie. D'un geste las, il reposa le journal et se renfonça dans son siège. Il s'étira en bâillant et promena son regard dans le compartiment vide. Il avait été très surpris, le jour de l'embarquement, de s'apercevoir qu'il avait droit à un compartiment complet pour lui seul mais il en avait finalement été plutôt soulagé. D'un naturel assez pudique, il se serait senti mal à l'aise de partager les jours et les nuits de parfaits inconnus pendant les onze jours que durait le voyage.

Cependant, après une semaine passée à bord du train, il était obligé d'avouer qu'il trouvait le temps long et que ça n'aurait peut-être pas été si désagréable d'avoir un peu de compagnie. Seul l'employé chargé d'apporter les collations venait briser un peu la monotonie. Et encore, juste pour quelques minutes, trois fois par jour.

Le jour où il avait acheté son billet, Michael Trédôt était bien loin de s'imaginer l'expédition qu'allait constituer ce voyage. Il s'était présenté à la porte de l'agence dès l'heure d'ouverture, en début d'après-midi. Il avait expliqué son projet à la femme charmante qui tenait l'agence. Cette dernière lui avait alors détaillé la gamme de services de la compagnie trans-dévonienne ainsi que la grille des tarifs. À la vue du prix des billets, Michael comprit pourquoi si peu de gens décidaient de tenter leur chance à New Cartaglia – un point que l'équipe de reportage s'était bien gardé d'exposer : la liquidation complète de ses biens et économies n'aurait pas suffi à lui payer un ticket de troisième classe dans une soute à peine plombée.

Désespéré, il avait alors bredouillé une excuse et s'était levé pour partir quand la femme de l'agence lui demanda de patienter un instant. Elle l'invita à se rasseoir en disant qu'elle avait peut-être une solution pour lui. Elle devait, cependant, en discuter avec son supérieur, au siège de la compagnie. Elle s'était alors absentée pendant quelques minutes avant de revenir en affichant un grand sourire : elle venait de parler avec le responsable des « formules spéciales » et il semblait que Michael était éligible pour une telle formule, très appréciée des voyageurs ne possédant pas les moyens d'obtenir un billet régulier : le « billet d'astreinte ». Il s'agissait d'un billet de deuxième classe à tarif extrêmement préférentiel, avec pour seule contrainte l'engagement de la part du voyageur de se mettre à la disposition de la compagnie, si besoin, pendant le voyage, pour un extra de service, de la manutention ou autre... Le voyage vers New Cartaglia étant long et les conditions difficiles, des impondérables pouvaient surgir à tout moment et nécessiter une aide supplémentaire.

En quelque sorte, le voyageur travaillait pour payer son voyage mais uniquement si le besoin se présentait. Dans le cas contraire, le voyage se passait exactement comme

pour un voyageur de seconde classe ordinaire. De plus, elle ajouta que le responsable qu'elle avait eu au téléphone venait de lui annoncer qu'une place de ce type restait vacante sur le prochain départ. S'il était intéressé, Michael aurait à passer une visite médicale avant l'embarquement, simplement pour s'assurer qu'il était apte au service de la compagnie. La femme conclut, avec un clin d'œil complice, qu'elle n'avait pas le moindre doute quant à sa bonne santé.

Il avait accepté de suite et il s'en félicitait encore. Hormis un peu d'aide pour le chargement des bagages de première classe, au moment de l'embarquement, on ne lui avait encore rien demandé. Il voyageait, pour un prix dérisoire, seul dans un compartiment climatisé tandis que les voyageurs de troisième classe, qui avaient pourtant payé bien plus cher, s'entassaient dans des soutes malodorantes dont les plus chanceux ne sortiraient qu'avec un cancer de la peau. Et, ce qui ne gâchait rien, le petit pécule qu'il s'était constitué grâce à l'économie substantielle faite sur l'achat du billet lui permettrait d'attendre tranquillement qu'une opportunité se présente, une fois arrivé à New Cartaglia. Heureux, il sourit à son reflet dans la vitre en se disant que sa chance avait enfin tourné.

On frappa à la porte du compartiment.

— Oui, entrez ! fit-il, trop content de pouvoir parler à quelqu'un.

La porte coulissa et un contrôleur passa la tête dans l'entrebâillement.

— Monsieur Michael Trédôt ?

— Tout à fait.

— Bonjour. Excusez-moi de vous déranger mais il me semble que vous voyagez avec un billet d'astreinte, n'est-ce pas ?

— En effet. Vous avez besoin de moi ?

— Oui, nous avons un tout petit souci, en cuisine, pour la préparation du dîner des premières classes.

— Aucun problème. Ça me permettra de me dégourdir les jambes. Je vous avoue que je m'ennuyais un peu. Pour quelle heure faut-il que je sois prêt ?

— Oh ! Pas avant vingt heures, ne vous inquiétez pas. Mais, si ça ne vous dérange pas trop, j'aurais souhaité tout vous montrer dès maintenant, histoire de gagner du temps tout à l'heure.

— Bien sûr, fit Michael en se dirigeant vers la porte. Je vous suis.

Il s'engouffra dans le couloir étroit et bruyant à la suite du contrôleur. Il avait à peine fait deux pas quand il sentit une main le tirer violemment en arrière par les cheveux. Avant qu'il ait le temps de se dégager, une violente douleur éclata à l'arrière de sa nuque. Ses yeux se voilèrent et il se sentit tomber sur la moquette synthétique du couloir. La joue écrasée contre le sol, agité de soubresauts, Michael Trédôt sentait petit à petit ses forces l'abandonner et ses sens s'éteindre les uns après les autres. Dans ses oreilles, le ronronnement presque organique du train se faisait de plus en plus lointain. Cependant, il parvenait encore à entendre, derrière le brouhaha, la voix furieuse du contrôleur qui invectivait son collègue.

— Non mais c'est pas vrai que tu l'as raté aussi, celui-là ! Regarde-moi ce travail, il gigote encore.

— Vous savez chef, je vous le répète : tant qu'on ne fera pas remplacer les pistolets pneumatiques, le travail ne sera pas propre.

— Je sais, je sais... Mais avec les coupes dans le budget, ce n'est pas pour demain. Allez, achève-le, on n'a pas de temps à perdre. Il est en train de mettre du sang partout et les premières classes aiment bien passer à table à l'heure.

Impuissant, Michael sentit la main de l'abatteur de la compagnie lui maintenir la tête droite avant d'entendre le petit bruit sec et caractéristique d'une détonation d'air

comprimé. Puis, plus rien.

Au cœur du désert dévonien, le train numéro TURE2294 de la ligne trans-dévonienne poursuivait son périple vers New Cartaglia. Tandis que le soleil descendait lentement derrière l'horizon irradié, dans les wagons de première classe, les invités de la compagnie se préparaient à aller dîner...

Parole de dragon

Un bruit soudain me fait sursauter : une mauvaise interprétation du *Printemps* de Vivaldi sur un orgue bon marché. L'esprit embrumé de sommeil, j'allume la lampe de chevet afin de localiser mon téléphone portable. Je le trouve calé entre mes pantoufles. L'écran digital affiche le numéro de Marie. Je jette un œil au radio-réveil : 05 heures 37. Je crains le pire. J'ai raison.

— Hervé ?

— Bonjour, Marie...

— Je te réveille ?

— D'après toi ? Ce n'est pas grave. Comment va-t-il ?

— Il est au plus mal, il faudrait que tu viennes.

Je m'assois dans mon lit en me grattant la nuque. J'avais un planning très chargé aujourd'hui. Cette pauvre Héloïse va avoir fort à faire pour replacer tous mes rendez-vous.

— Tu es toujours là ?

— Oui, je me disais que j'appellerai ma secrétaire en route. Je devrais être là dans la matinée.

— À tout à l'heure.

— C'est ça, à tout à l'heure...

* * *

J'arrive aux alentours de neuf heures et demie. Marie m'attend dans le hall. À en juger par les cernes qu'elle a sous les yeux, elle n'a pas dû beaucoup dormir, ces derniers temps. Je pose ma sacoche. Elle m'embrasse tendrement. Marie est un des rares humains à connaître le secret de Victor, notre secret à tous, en fait. Elle a passé la plus grande partie de sa vie à partager la sienne, à l'épauler dans toutes ses entreprises. L'immense tristesse que je lis dans son regard me confirme si besoin en était que Victor n'en a plus pour longtemps. Elle me serre contre elle et me chuchote d'une voix qui me brise le cœur :

— Il a demandé à te voir, ce matin. Va vite.

Je me détache avec regret de celle qui est comme une mère pour moi, et monte les escaliers qui mènent jusqu'à la chambre de Victor. À peine mets-je le pied sur le palier que je ressens à travers le mur la chaleur de son aura. Une chaleur douce, forte et bienveillante. Il sait que je suis là.

J'entre sans frapper et je reste stupéfait sur le pas de la porte. Il est allongé dans ce lit qui semble trop grand pour lui, ramassé sur lui-même mais en même temps magnifique. Ses forces se sont trop amenuisées pour qu'il les gaspille à cacher plus longtemps sa vraie nature. La magie qui constitue son essence même s'échappe de tous ses pores, donnant à son corps affaibli la beauté terrible des ruines de Rome, superbes dans leur décrépitude.

À ma vue, son regard s'illumine et j'ai du mal à retenir mes larmes. J'ai peine à

croire qu'il puisse bientôt nous quitter, lui qui est un des derniers – peut-être le dernier – des « sangs purs » encore parmi nous.

* * *

Pressant sans conviction la poire du tensiomètre, je lui fais un check-up de routine, plus pour m'occuper les mains qu'autre chose. De toute façon, il n'y a aucun cursus en école de médecine qui vous apprenne comment soigner un faé, de plusieurs centaines d'années votre aîné. Mais au moins, comme ça, je pense un peu moins que l'homme qui m'a élevé va mourir.

— Et toi, me demande-t-il soudain de sa voix usée, comment vas-tu ?

— Moi, oh... Ça va, le cabinet marche bien. C'est plutôt à toi de me dire comment tu te sens.

— Mon sort est réglé, ça n'a plus d'importance. As-tu des nouvelles de tes frères et sœurs ?

Il a toujours désigné comme mes « frères et sœurs » les autres « sangs mêlés » qu'il avait recueillis et élevés, comme moi, après les rafles des années 40-50 contre les créatures faériques. Tous enfants d'un ou d'une faé et d'un humain, nos parents avaient été tués par des fanatiques qui les considéraient comme des « anges de blasphèmes ».

— Non, très peu. Je sais que Serge et Mathilde se sont mariés et sont partis vivre au Canada. Julie m'écrit de temps en temps et...

— Oui ?

— Et si on t'y emmenait maintenant, dis-je à brûle-pourpoint, peut-être que tu pourrais encore aller mieux, non ?

Il me considéra un moment, un sourire douloureux sur les lèvres, et dit finalement :

— Non, c'est bien fini, cette fois. Je ne supporterais plus le voyage, et quand bien même j'arriverais jusque là-bas, l'air pur d'Avalon lui-même ne pourrait plus rien pour moi.

* * *

Je me demande bien ce qu'Hervé et Victor peuvent se raconter, là-haut. Je tourne en rond dans le salon, incapable de penser à autre chose qu'à son départ. Quarante ans. Quarante ans que nous partageons tout. Je le revois encore, lors de notre première rencontre. Il était si beau. J'ai tout de suite su que c'était lui et que ce serait lui pour toujours.

Plus tard, quand il m'a avoué ce qu'il était vraiment, je lui ai demandé s'il avait usé de magie pour me séduire. Il m'avait répondu le plus sérieusement du monde qu'il avait été trop ébloui pour pouvoir utiliser quelque tour que ce fût. C'est bête, mais tant d'années plus tard, j'en rougis encore.

Cela faisait quelques semaines que j'avais remarqué que quelque chose n'allait pas. Le souci, avec l'aura faérique, c'est qu'elle soustrait les problèmes au regard des autres jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour les régler. Et là... Je ne sais pas, j'ai trouvé qu'il avait comme perdu de son éclat. Je ne saurais trop comment l'expliquer. Bien évidemment, chaque fois que j'abordais le sujet, il changeait de conversation.

Mais il y a moins d'une semaine, il a eu un malaise et il a fallu le faire porter dans sa chambre. C'est là qu'il m'a dit :

« Tu avais raison, Marie, je vais très mal.

— Comment ça ? Que veux-tu dire par “très mal” ?

— Je veux dire que... Que je vais bientôt mourir. »

Ces quelques mots soufflés à mi-voix m'ont fait l'effet d'un coup à l'estomac.

« Mais enfin, ce n'est pas possible, tu ne peux pas mourir.

— Si, je peux. Ça aura juste pris longtemps, plus que je ne l'aurais cru, pour tout te dire, mais ça y est. Le moment arrive.

— Mais, comment ? Toi qui n'es jamais malade. Tu m'as raconté tant de choses, tant de merveilles, tes combats contre les géants, la bataille de Bifröst... Rien ne peut te tuer !

— Calme-toi, a-t-il dit en posant sa main sur la mienne. Je sais que c'est dur mais je te demande d'accepter mon sort comme je le fais. Il y a longtemps que je me suis fait une raison mais, lâchement, j'espérais que tu partes avant moi pour ne pas te voir souffrir ainsi. J'ai ce qu'on pourrait appeler un cancer.

— Un c... Depuis quand le sais-tu ?

— Oh, bien avant notre rencontre. Bien avant que tu naisses. T'es-tu déjà demandée pourquoi il n'y avait pas plus de gens comme moi ?

— Tu veux dire des faés ? Mais il y a les enfants...

— C'est vrai, a-t-il répondu avec un sourire bienveillant, mais les enfants ne sont que des demi-faés. Non, je veux vraiment dire des gens comme moi, ceux que nous appelons les "sangs purs".

— Je ne sais pas. Tu m'as raconté qu'ils étaient tous partis, non ?

— C'est cela. Nous autres, peuple faérique, avons toujours été présents sur cette planète. Avec le temps, quand il devint plus qu'évident qu'arrivait le règne des hommes, nous avons décidé de nous fondre dans la population humaine, utilisant nos pouvoirs pour cacher notre vraie nature. Et il en fut ainsi pendant des siècles. Puis arriva cette période de progrès que fut la révolution industrielle, une ère d'expansion sans précédent. Les machines et les usines fleurissaient partout. L'Âge d'Or de l'humanité était en route. Malheureusement, cela coïncida avec le début de notre chute. Tandis que les cheminées imposantes des fabriques crachaient avec arrogance leurs fumées sombres à la face du ciel, certains d'entre nous – les plus anciens principalement – tombèrent malades. Il ne fallut pas attendre longtemps pour que soient emportées les premières victimes du progrès.

« Un conseil fut formé et la décision fut prise que les "sangs purs" partiraient pour Avalon. Les "sangs mêlés" – bien que leurs talents soient bien moins étendus que les nôtres – semblaient très bien supporter le changement, fort de leur ascendance humaine. Il fut donc établi que le choix leur serait laissé. Certains d'entre eux partirent, d'autres restèrent, mais en l'espace de quelques années, tous les "sangs purs" étaient partis pour Avalon.

— Tous sauf toi.

— Tous sauf moi.

— Mais pourquoi es-tu resté si tu te savais condamné ?

— Il fallait bien que quelqu'un reste... Et puis, si j'étais parti, je ne t'aurais jamais connu et ç'aurait été dommage, non ? »

Son état s'est dégradé très vite après cela. Et hier, il m'a demandé de faire venir les enfants. Seul Hervé a pu se libérer.

— Oh mais, excusez-moi, je manque à tous mes devoirs. Je parle, je parle, et je m'aperçois que je ne vous ai encore rien offert. Est-ce que je peux vous servir quelque chose ?

— Non, je vous remercie. Mais je vous entends parler de vos enfants. Combien en avez-vous ?

— Pardon ? Ah, non. Je n'ai jamais pu en avoir. Il m'a dit qu'il a eu un fils il y a

longtemps, mais il l'a fait partir dans un des premiers convois. Il ne l'a jamais revu. J'appelle « les enfants » ceux qu'il a adoptés après les rafles de 40. Vous en avez certainement entendu parler si vous êtes un de ces vieux amis.

— J'avais entendu parler des rafles mais pas de ses enfants. Ma dernière rencontre avec Victor remonte bien avant tout cela.

— Vraiment ? En tout cas, merci de m'avoir écouté, cela m'a fait du bien de me confier. Vous voudriez peut-être monter le voir maintenant ?

— S'il vous plaît.

— Je vous laisse monter, je ne me sens pas la force d'y aller tout de suite.

— Merci.

* * *

Assis sur un tabouret à son chevet, je lui raconte ma vie. Comment je vais, comment fonctionne le cabinet, si je vois quelqu'un en ce moment... Il veut tout savoir. C'est vrai que ça faisait un moment que je n'étais pas venu lui rendre visite. Le rythme de la ville vous fait oublier ces choses. Il a l'air tellement heureux de me voir. Je ne suis que plus attristé que les autres n'aient pas pu venir.

Soudain, une ombre passe dans son regard. Il tourne la tête vers la porte close. Sans comprendre, j'arrête de parler et fais de même. Nous restons ainsi, immobiles et silencieux pendant quelques secondes. Puis j'entends l'escalier grincer. Une vague de picotements étranges part alors du bout de mes orteils, remonte le long de mes chevilles, de mes cuisses et court jusqu'à ma nuque. Un bourdonnement semble envahir la pièce. Non, pas un bourdonnement, une vibration plutôt. Quelque chose de fugace qui vous échappe dès que vous tentez de vous concentrer dessus mais dont la présence ne fait cependant aucun doute.

À chaque nouveau bruit de pas, cette sensation s'intensifie, emplissant l'air de la chambre dont les murs semblent se rapprocher. Une force terrible est sur le point de franchir cette porte, je le sens. Mes mains tremblent malgré moi. Je me tourne vers Victor qui reste impassible.

Deux coups brefs sont donnés contre l'encadrement. Deux coups qui résonnent comme des explosions. Bien qu'il n'ouvre pas la bouche, j'entends la voix de Victor, plus puissante et claire que je ne l'ai entendue depuis longtemps, dire à l'inconnu d'entrer. Je réalise alors que même agonisant, jamais la magie ne quittera Victor. Il est la magie.

La porte s'ouvre et je prends de plein fouet une vague d'énergie brûlante qui me coupe le souffle. Une haute silhouette en costume gris, Borsalino et imperméable nous toise gravement depuis la pénombre du couloir. Mes narines sont assaillies par un épais parfum de cuir et de soufre. Tétanisé, je manque de sursauter lorsque je sens la main de Victor sur mon bras.

— Laisse-nous, tu veux bien ? Et ferme la porte derrière toi.

Je me lève sans mot dire. L'homme et moi nous croisons sur le pas de la porte. Alors que je m'écarte pour le laisser passer, la manche de mon veston effleure celle de son imperméable. Une décharge me parcourt le bras. Je pousse un petit cri tandis qu'il avance sans me prêter attention. Depuis le palier, je jette un dernier regard vers Victor qui n'a d'yeux que pour son visiteur. J'avale une gorgée de salive trop épaisse et referme la porte. Mais qui peut-il être ?

* * *

J'entends la porte de la chambre se refermer derrière moi et les pas du demi-faé

s'éloigner dans le couloir. Victor tente de se redresser avec peine pour me saluer mais je lui fais signe que c'est inutile. Il tousse pour s'éclaircir la voix, sourit et me dit :

— Tu n'as pas changé.

— J'aimerais pouvoir t'en dire autant. Pourquoi n'es-tu donc pas parti quand il était temps ?

— Tu le sais bien.

— Oui.

— Joli costume. Je ne pensais pas que l'on trouvait encore d'aussi beaux déguisements d'humains, de nos jours.

— Il faut savoir où chercher.

— Tu as bien fait d'opter pour des yeux marron. Le rouge aurait interpellé plus que de raison...

Tandis que nous poursuivons cet échange de banalités, je me surprends à le revoir, jeune et fringant, lors de notre première rencontre, il y a tant de siècles à présent. Et dire que tout cela ne s'est passé qu'à quelques enjambées de cette chambre. En ce temps-là, la région était connue comme étant le territoire de Regith le rouge. Et Regith le rouge, c'était moi.

Je me souviens encore comme si c'était hier de ce petit matin de printemps où je me suis éveillé, encore fourbu par des années d'immobilités. Une lutte territoriale m'avait laissé à demi-mort et avait nécessité une longue hibernation pour me remettre. Je m'étirai hors de ma caverne, l'esprit encore embué de sommeil. À ma première inspiration, je sus que quelque chose avait changé. Une odeur fugace était portée par le vent, un parfum entêtant qui écarta les restes de ma léthargie pour éveiller en moi une fureur sans borne. Des hommes ! Des hommes s'étaient installés sur mes terres ! Depuis des temps immémoriaux, à la seule évocation de mon nom, les plus braves fuyaient en hurlant, et là je me rendais compte que des villages entiers, avec femmes et enfants, avaient poussé à quelques pas de mon antre.

Grondant, fulminant, je grattais la terre en étendant mes ailes, bien décidé à restaurer les peurs séculaires, en faisant passer le goût du pain à tous ces impudents, quand une voix me coupa dans mon élan.

« Je sais, il est décevant de voir à quel point ils ont la mémoire courte... »

Curieusement, ces quelques paroles suffirent à calmer mes ardeurs guerrières. Cette voix, à la fois douce et puissante, était empreinte d'un pouvoir non négligeable. Une magie peut-être aussi ancienne que la mienne. Je tournai mon museau vers l'avorton qui se tenait à ma gauche et reconnus immédiatement en lui un patriarche faé. La magie s'accrochait à lui telle la brume à un sommet.

« N'aie crainte, lui répondis-je, je saurai les faire se souvenir... »

— Oh, penses-tu que cela soit bien utile ? Que va-t-il se passer ? Tu vas survoler les villages, cracher le feu et arracher les toitures. Et après ?

— Eh bien ?

— Eh bien après cela, les survivants fuiront la région, colportant leur histoire face à l'incrédulité générale, cette histoire deviendra une légende et je ne donne pas plus de quelques années pour que d'autres viennent s'installer sur les ruines des anciens villages.

— Alors je les chasserai à nouveau !

— Pour que d'autres reviennent encore plus vite ? Tu as dormi longtemps, le sais-tu ? Les temps ont changé. Les hommes ont changé. Il est bien révolu le temps où une simple légende les terrifiait et leur faisait fuir les tanières des monstres. Ils évoluent, grandissent. Bientôt, leur inventivité et leur intelligence leur permettront de créer des mécaniques qui les rendront capables de rivaliser avec les plus puissants représentants

du peuple dragon, même toi, Regith le rouge...

— Tu me connais ?

— Nous autres faés n'oublions pas les légendes aussi rapidement que les humains. Car tu n'es guère plus qu'une légende oubliée à leurs yeux à présent, crois-moi. »

Je portai mon regard vers la fumée qui s'élevait de quelques cheminées au loin.

« Une légende oubliée, marmonnai-je pour moi-même.

— Et sans mon intervention, une légende morte de surcroît...

— Que veux-tu dire ?

— Regarde autour de toi. Tu vois tous ces villages alentour ? Tu vois ces exploitations agricoles en contrebas ? Cela va bientôt faire trois générations que les hommes se sont installés sur tes terres. Pourtant jamais aucun n'est venu jusqu'ici troubler ton sommeil.

— Et ce serait à toi que je le dois ?

— Aurais-tu dormi trop longtemps pour ne pas t'apercevoir que ma magie imprègne ces lieux aussi sûrement que la tienne ? »

À ces mots, je fermai les yeux et humai l'air. Il avait raison. Un parfum typiquement faérique flottait autour de ma grotte.

« C'est vrai. Mais pourquoi cela ?

— Oh, disons que vu ton état de faiblesse, s'ils t'avaient trouvé endormi ici, tes écailles orneraient aujourd'hui une salle des trophées.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire. Pourquoi m'avoir préservé d'eux ?

— Solidarité entre légendes oubliées. Les hommes ont aussi oublié que les faés existent. Les miens et moi-même en avons pris notre parti. Nous usons de nos pouvoirs pour leur cacher notre vraie nature et nous nous fondons dans la population. L'ère des créatures fantastiques est révolue. Ils n'ont plus besoin de nous. Et leur règne ne fait que commencer. Tu devrais les voir, ils sont surprenants. Ils compensent leur incompréhension des énergies du monde par une créativité sans limites ! Qui sait jusqu'où ils pourront aller ? La lune ? Peut-être même plus loin... Toujours est-il que je veux voir tout cela et je voulais que tu aies la possibilité de choisir si tu voulais y assister aussi, ou non.

Je fis quelque pas en dehors de ma grotte, l'œil fixé vers l'horizon au-delà duquel je devinais un monde auquel, pour la première fois de ma longue existence, je n'entendais rien.

« Alors, qu'en dis-tu ? me fit-il avec un sourire bienveillant.

— J'en dis que je suis un dragon. Et si ce que tu m'as dit sur les humains est vrai, s'ils sont devenus si forts que ça, alors peut-être que je suis le dernier de ma race. Les dragons ne changent pas, nous n'évoluons pas. Nous sommes ce que nous sommes et nous le restons à jamais. Le monde pourra se transformer tant qu'il veut, ce ne sera pas mon cas. Un jour je reviendrai réclamer mes terres à ces vermines, dans un bain de sang s'il le faut. Mais comme je te dois la vie, je ne reviendrai pas tant qu'il restera un seul membre de ta lignée ici. Je te le promets et les dragons n'ont qu'une parole.

— Je ne te cache pas que je suis déçu par ta réaction. Déçu pour toi, j'entends. Même le plus puissant des dragons ne peut s'opposer à la marche du progrès. Il faudra bien te faire une raison. Ce monde ne nous appartient plus, c'est le leur, désormais. Néanmoins, je te remercie de cette promesse, car je me rends bien compte de ce qu'il t'en coûte de quitter ta demeure. Je ne puis que te souhaiter bon vent et espérer te revoir dans de meilleures circonstances.

— Je le souhaite aussi, mais j'en doute. Dis-moi, tu connais mon nom mais j'ignore toujours le tien. Comment te nomme-t-on, ami des hommes ?

— Je suis Victor.

— Alors adieu, Victor.

— Adieu, Regith. »

Lançant un sort d'invisibilité, j'étendis mes veilles ailes et m'élevai pour la première fois depuis des lustres dans le ciel d'azur, partant à la découverte d'un monde dont j'ignorais tout. Je jetai un dernier regard sur Victor qui marchait en direction d'un groupe de fermes. Jamais je ne le revis jusqu'à ce jour.

* * *

— Vieil imbécile, regarde donc ce qu'ils ont fait de toi, tes protégés. Regarde ce qu'ils ont fait de vous tous. Vos anciens contraints de quitter ce monde. Votre sang souillé de leur semence impure, irriguant les chairs débiles de métis qui ne sont plus que la fade caricature de votre gloire passée. Et maintenant toi, leur ami, leur protecteur, tu vas à ton tour tomber victime de leur folie !

— Décidément, tant de siècles n'ont en rien entamé ta verve. Ne te laisse point emporter dans des excès lyriques. Tu sais pertinemment que je suis resté de mon propre chef et en toute connaissance de mon destin. Je te l'ai dit à l'époque et te le redis à présent : je désirais être le témoin de leurs accomplissements. Je l'ai été jusqu'à présent et je ne m'en vais pas fâché. Tu parles de notre gloire passée mais regarde-nous : nous sommes les derniers représentants de races autrefois glorieuses qui se sont montré incapables d'évoluer avec le temps. C'est ainsi que vont les choses, ici-bas. Un règne chasse l'autre. Les dinosaures, les néandertaliens, les trolls, les dragons, les faés et tant d'autres... Nous avons fait notre temps. Mais vois comme ces métis que tu sembles tant mépriser parcourent ce monde qui n'est plus le nôtre. Ils accomplissent ce dont nous avons été incapables : ils progressent. Que tu le veuilles ou non, ainsi va le monde.

— Tu as donc décidé de jouer les aveugles jusqu'à ton dernier souffle. Pourquoi fais-tu semblant de ne pas voir le mal que l'homme fait à cette terre à chaque seconde qui passe ?

— Non, pas aveugle. Très myope, disons. Tout autant que toi qui refuses de les voir tels qu'ils sont. Par bien des points, ce ne sont que des enfants. Leur compréhension du monde n'en est qu'à ses balbutiements.

— Et s'ils ne comprennent pas ? Ou même s'ils ne comprennent que trop tard ?

— Et bien ce sera leur échec, pas le nôtre. En tout cas, il faut leur laisser leur chance. Tout comme nous avons eu la nôtre en d'autres époques. Nous avons terminé dans une impasse, j'ai l'espoir qu'ils trouveront le chemin.

Les derniers mots de la phrase sont à peine audibles et je m'aperçois que son aura s'est considérablement estompée depuis le début de notre entretien. Il tousse. Un peu de sang perle à la commissure de ses lèvres. Il relève ses yeux pâles vers moi et me tend une main usée. Je la prends dans la mienne.

— Je crois que ça y est, me dit-il d'une voix faible et rauque. Ça m'a fait vraiment plaisir de te revoir une dernière fois. Et je tiens à te remercier d'avoir tenu ta promesse tout ce temps.

— Je te l'ai dit : les dragons n'ont qu'une parole.

Il sourit de ce sourire simple et désarmant qui a toujours eu le don de me mettre en rage. Il s'adosse à ses oreillers et rit doucement, de plus en plus doucement. Je relâche sa main qui retombe inerte à son côté.

— Adieu, mon ami.

* * *

— Qui est cet homme, me demande Marie, tu le sais, toi ?
— Non. Il ne s'est pas présenté en arrivant ?
— Non, il m'a dit être un très vieil ami de Victor. Nous avons discuté quelques minutes mais c'est vrai que je n'ai pas pensé à lui demander son nom.
— Je me demande ce qu'ils peuvent se dire. Ça va faire un bon moment qu'ils...
Je m'interromps au milieu de ma phrase. Quelque chose vient de se briser en moi. Une vague de froid polaire s'insinue dans ma poitrine. Il fait si sombre d'un coup. Marie me regarde intriguée quelques instants. Puis elle comprend.

— C'est fini, c'est ça ?

Une larme coule lentement sur sa joue. Je l'attire à moi, la prends dans mes bras. Elle fond en larmes, j'en fais autant, le nez enfoui dans le parfum de violette de ses cheveux blancs. Très loin, comme du fond d'un rêve, je ressens l'aura effrayante de l'étranger qui sort dans la cour, une aura à la fois obscure et incandescente, un subtil mélange de tristesse, de mélancolie et de rage animale, et qui semble s'intensifier à mesure que l'étranger s'éloigne.

Instinctivement, mes sens se concentrent vers l'étage où plus rien ne subsiste, rien que le froid. Je serre Marie contre mon cœur.

* * *

ÉPILOGUE

Passant le portail, il était parvenu sur le trottoir. Les énergies formidables qu'il avait refoulées pendant tant de décennies crépitaient tout autour de sa personne, menaçant à chaque instant de mettre en charpie le déguisement humain dont il était affublé. Un grondement d'un autre âge enfla dans sa gorge.

Il tourna son œil enflammé vers le portail. Il relut une nouvelle fois la plaque de métal doré qui trônait à l'entrée. Puis il jeta un dernier coup d'œil vers la fenêtre derrière laquelle était étendue la dépouille de celui qui fut sans aucun doute son seul ami.

Un sourire naquit sur son visage tandis que les forces dévastatrices qu'il s'apprêtait à libérer s'évanouissaient dans l'éther.

— Décidément, murmura-t-il, tu m'auras eu jusqu'au bout...

Il éclata d'un rire enfantin, fourra ses mains dans les poches de son imperméable et marcha tranquillement vers le coin de la rue, conscient que nul ne se souviendrait plus jamais de la légende de Regith, le dernier des dragons.

Dans la cour, tout à leurs jeux, les pensionnaires de l'orphelinat « Les enfants de Victor Faérie » ne surent jamais qu'ils devaient la vie à la promesse plusieurs fois centenaire d'un dragon à un faé. Et c'était bien ainsi, car ainsi va le monde.

— Fin —

L'illustrateur



Né le 2 octobre 1966, **Philippe Jozelon** sort diplômé de la prestigieuse école Emile Cohl de Lyon en 1987. Cette même année, il démarre son parcours artistique comme peintre décorateur à Paris. À partir de 1995, il devient illustrateur free-lance et réalise de nombreuses couvertures de romans (J'ai Lu, Hachette, Denoël, Pocket, Bayard...) et de revues (*Galaxie*, *Ténèbres*...). En 1997, les éditions Fleuve Noire lui confient l'intégralité des illustrations de couverture de la collection *Bibliothèque du Fantastique* et surtout de la série de SF *La Compagnie des Glaces* de G. J. Arnaud.

En plus de son travail d'illustrateur et de photographe, il enseigne l'illustration à l'école Creapole (Paris), à MJM (Nantes) et l'EPAC (Suisse). Il est également cofondateur des Résidences de l'Imaginaire à Murat (Cantal).

Ses créations personnelles, à la fois minutieuses, érotiques et sulfureuses, mêlent photos, illustrations et retouches numériques. Ses thèmes de prédilections sont les paysages organiques, les portes (closes ou béantes) et les textures/cicatrices. On peut les voir lors d'expositions (Utopiales à Nantes, musée de la Maison d'Ailleurs à Yverdon en Suisse, galerie Arche de Morphée à Paris...) ou sur son site internet : www.jozelonartfantastique.tumblr.com.

En 1998, il reçoit le Prix Ozone de la meilleure illustration et en 1999, le Grand Prix de l'Imaginaire pour les illustrations de *La Compagnie des Glaces*, aux éditions Fleuve Noir.

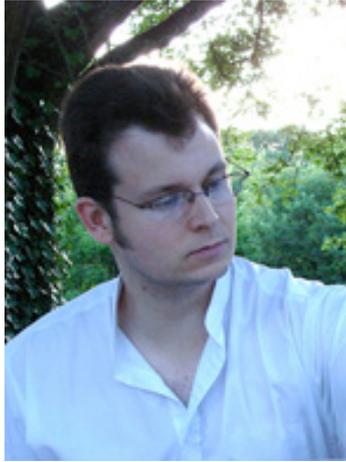
- Son site internet :

www.jozelonartfantastique.tumblr.com

- Sa page wikipédia :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Philippe_Jozelon

L'auteur



La fascination de **Guillaume Roos** pour le fantastique et l'horreur débute dès son enfance, alors qu'il lit en cachette *Mad Movies* et écume les rayonnages des vidéo-clubs.

Adolescent, c'est à travers la littérature qu'il découvre les grands maîtres du genre (Lovecraft, Clive Barker, Kim Newman, etc.). Ses études en Lettres anglaises lui permettent de compléter encore sa connaissance des auteurs précurseurs du fantastique (Poe, Mary Shelley, etc.).

Vers l'âge de vingt ans, quand Guillaume Roos se lance dans l'écriture, c'est tout naturellement dans son domaine de prédilection qu'il le fait : le fantastique.

En plus d'une vingtaine de nouvelles, il est l'auteur d'une biographie du groupe de métal *Black Sabbath : la Bête venue de Birmingham*, paru aux éditions Camion Blanc en 2009.

Il vit actuellement dans la verdure briarde.

Mort virtuelle en papier



Le papier, c'est bien aussi...

Retrouver le recueil de Guillaume Roos en **livre papier**, incluant seize nouvelles dont *Mort Virtuelle*, paru en **livre papier** en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Découvrez d'autres nouvelles de Guillaume Roos



Un recueil de nouvelles fantastiques, dont la novella *La légende de Billy Ray*.

États-Unis – 1952. C'est dans un wagon à bestiaux que Billy Ray se réveille, à plusieurs centaines de miles de chez lui. Heureusement, le jeune blouson noir de seize ans rencontre Clem, un vieux bluesman aveugle qui se prend d'amitié pour lui.

Clem lui raconte alors une bien étrange légende : celle d'un homme solitaire, qui serait le plus grand des guerriers et qui n'aurait de cesse de parcourir le pays.

Lorsque ses rêves sont hantés par la mystérieuse silhouette d'un homme en noir, Billy Ray sait qu'il a rendez-vous avec son destin.

La novella *La légende de Billy Ray* est suivie de sept contes démoniaques.

- La **version numérique** de *La légende de Billy Ray* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

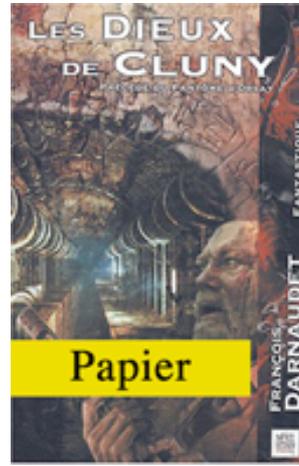
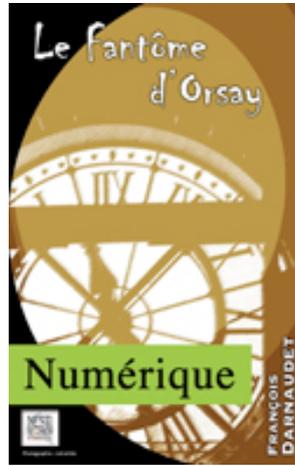
- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* est également disponible. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Vous aimez le fantastique ?

Vous aimerez aussi...

Le Fantôme d'Orsay

de François Darnaudet



Retrouvez une enquête d'Éric Bernadi dans *Le Fantôme d'Orsay* :

Dans *Le Fantôme d'Orsay*, une série de crimes à l'intérieur même du musée d'Orsay défraye la chronique. Éric Bernadi, étudiant en sémiotique, la jeune infirmière Aurélie Dantec et l'inspecteur Coupu mènent une enquête riche en révélations étourdissantes : le bronze de Carpeaux intitulé Ugolin cacherait la résurrection du fantôme rouge, un être légendaire et féroce qui aurait été malencontreusement libéré de sa malédiction. En outre, La Porte des Enfers, la célébrissime œuvre de Rodin, servirait bel et bien de passage vers le monde des ténèbres.

- La **version numérique** de *Le Fantôme d'Orsay* est disponible en PDF, ePub et Amazon Kindle.
- *Le Fantôme d'Orsay* et *Les Dieux de Cluny* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Les Dieux de Cluny

de François Darnaudet



Retrouvez une autre enquête d'Éric Bernadi dans *Les Dieux de Cluny* :

Dans *Les Dieux de Cluny*, Éric Bernadi part à la recherche désespérée de son amie Aurélie Dantec, happée par la Porte de Rodin. Dans sa quête, son chemin croise à nouveau celui de l'inspecteur Coupu, chargé d'enquêter sur un meurtre abominable commis dans les thermes de Cluny. En fait de meurtrier, les deux héros se retrouvent à la poursuite d'abominables dieux gaulois qu'un cataclysme a libéré des fissures de la Terre. Heureusement, les énigmatiques « gardiens des fissures » vont leur prêter secours, une confrérie d'hommes de bien formée depuis des générations pour surveiller et contrer ces redoutables créatures antédiluviennes.

- *Les Dieux de Cluny* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Les Dieux de Cluny* et *Le Fantôme d'Orsay* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Papyrus de Venise

de François Darnaudet



Et parce que les « gardiens des fissures » ne sont jamais très loin...

Découvrez un autre roman de François Darnaudet, *Le Papyrus de Venise*.

Quel lien mystérieux unit les chasseurs de dinosaures du XIX^e siècle, la mort du poète Lautréamont en plein siège de Paris, le massacre du général Custer près de Little Big Horn, la Dame d'Elche, l'effondrement du Campanile devant Saint-Marc, le disque de Phaistos, le philosophe Platon et Venise, l'immortelle Venise ?

« L'Atlantide ! » répond un curieux personnage vivant sur l'île de Burano et qui dit s'être appelé Jacques Bergier dans une précédente vie.

Une lutte sans merci qui s'étale sur plusieurs siècles oppose de mystérieux « Hommes en noir » et des géants atlantes. L'enjeu est un mystérieux papyrus de Venise qui contiendrait une histoire oubliée de l'origine des civilisations.

- La **version numérique** de *Le Papyrus de Venise* est disponible en format PDF et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *Le Papyrus de Venise* est également disponible. Paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-33-5 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le complexe de Médée

d'Alain Delbe



Le Complexe de Médée, un recueil d'Alain Delbe en numérique...

En visitant une charmante église lors d'une promenade à la campagne, Catherine Wilfart connaît la peur de sa vie : dans le cimetière, près d'une tombe profanée, une voix lugubre se manifeste à elle, comme jaillie de sous ses pieds. La blague d'un mauvais plaisant ? Pas si sûr. Car, quelques jours plus tard, la voix se fait à nouveau entendre, en pleine rue, lui enjoignant de pousser son enfant sous une voiture.

De ce jour, la vie de Catherine bascule dans l'horreur : est-elle en train de devenir folle ? Époux, amis, prêtre, psychiatre, pourront-ils aider le jeune femme à contrôler cette force maléfique qui l'envahit chaque jour davantage et ne manifeste qu'un seul et unique but : pousser au crime.

Réunissant les meilleures nouvelles d'Alain Delbe, dont la novella *Le Complexe de Médée*, ce recueil vous fera découvrir d'angoissantes nouvelles fantastiques.

- *Le Complexe de Médée* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Une nuit de terreur

d'Alain Delbe



***Une nuit de Terreur* : 15 nouvelles en numérique...**

Réunissant quinze des meilleurs textes d'Alain Delbe, ce recueil vous fera découvrir des nouvelles étranges, angoissantes et captivantes.

- *Une Nuit de Terreur* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.
- Ces quinze nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Soie Sauvage

de Fabienne Leloup



Se faire tatouer le buste d'une femme-araignée sur l'épaule quand on est une jeune fille, est-ce bien raisonnable ? Et donner à son tatouage un nom, comme à une vraie personne, n'est-ce pas un peu insensé ? Qui plus est quand ce nom est celui de l'adolescente du mythe grec que les dieux transformèrent en mygale...

Pourtant, Barbara souhaitait seulement se rendre intéressante. Capturer des garçons dans sa toile, comme sa sœur, une vraie allumeuse celle-là. Alors, quand votre tatouage soudain prend vie, qu'il vous ensorcelle et vous entraîne à commettre l'irréparable, quelle est la solution ?

- *Soie Sauvage* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le roman *Soie Sauvage* a été publié en 2004 en **livre papier**, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 208 pages – ISBN : 978-2-910899-95-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Baba Yaga et autres Amours Cruelles

de Daniel Walther



Vous pensiez que les ogresses de votre enfance ne sont que des êtres de fiction ? Vous croyiez que les fatales Gorgones sont seulement issues de l'imagination des anciens peuples païens ? Vous espériez que les créatures de vos cauchemars n'ont aucune existence réelle ?

Heureusement, voici un recueil de nouvelles qui va vous raconter la vie d'une tout autre manière.

- *Baba Yaga* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces nouvelles ont été publiées en 2005 dans le **livre papier** *Baba Yaga*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-15-1 – Moyen Format (13 x 20 cm)